

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Mémoires turcs [Document électronique] / par un auteur turc [Godart d'Aucourt]

p1

Puisque je me trouve dans un pays
si fertile en auteurs, on me permettra
bien de l' être aussi. Un turc, quoiqu' on
en dise à Paris, est un homme comme
un autre. Les françois sont assez polis
pour me pardonner les fautes que je ferai
en leur langue. Je l' avois apprise dans
mon enfance avec un soin extrême ;
mais je l' ai un peu négligée depuis quelques
années que je travaille à mettre
l' Alcoran en vers turcs. Je pourrai bien

p2

aussi le mettre quelque jour en vers françois :
j' en apprends les regles. Comme
je veux, avant que de sortir de France,
me faire recevoir ou associer dans quelque
académie, je suis bien aise de faire
voir un ouvrage de ma façon : ce sont
mes mémoires, que je prends la liberté
de présenter au public françois, que je
prie de m' être favorable. Malgré ma
grande jeunesse, l' histoire de ma vie ne
laisse pas d' être amusante, et de contenir
des faits fort intéressans, ainsi qu' on
va le voir. J' avois résolu de donner le
nom de préface à ce petit préambule ;
mais ayant appris qu' on n' en lisoit point
en ce pays, je me contente de dire à la
fin, que c' est une préface qu' on vient de
lire.
Nous autres turcs, nous ne connoissons
souvent que nos peres ; en cela
bien différens des françois, qui ne peuvent

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

répondre que de leur mere. J' avois environ dix ans, quand, curieux de connoître la mienne, dont je n' avois jamais entendu parler, je demandai un

p3

jour à Bacha Muley, mon pere, si elle étoit morte. Je m' apperçus que ma question l' affligoit. Les enfans sont sensibles, je me mis à pleurer ; mes larmes attendrirent Muley. Il me prit entre ses bras en soupirant, et me dit qu' elle vivoit encore, qu' elle m' aimoit ; mais que je ne pouvois la voir, étant trop éloignée. Comme mon pere me parloit en françois, et que je lui demandai pourquoi il me faisoit apprendre cette langue avec tant de soin ; c' est, mon fils, me dit-il, qu' ayant accompagné en France l' ambassadeur de la Porte, il y a environ dix ans, j' en suis revenu avec une estime singuliere pour cette nation. Incapable d' aucune réflexion, je me contentai de cette réponse. Quelques mois après, Bacha Muley me fit expliquer plusieurs lettres françoises, voulant apparemment juger par lui-même des progrès que j' avois faits en cette langue. Je les rendis en turc le mieux qu' il me fut possible, pour lui faire voir que j' en saisissois le sens à merveille. On

p4

aime à montrer ce qu' on sait. Depuis ce jour, toutes les fois qu' il recevoit des lettres de l' aimable françoise qui lui écrivoit, il ne manquoit jamais de me les faire expliquer. Il sembloit qu' il prenoit plus de plaisir à m' entendre lire les douceurs qu' elles contenoient, qu' à les lire lui-même, comme si en passant par ma bouche elles eussent acquis de nouvelles graces. La lecture faite, mon pere ne manquoit jamais de m' embrasser sur le front et sur les yeux, en me serrant entre ses bras. J' étois si charmé de ses lettres, et des tendres caresses qu' elles me procuroient, que quand je pouvois voir

Muley, je lui demandois avec empressement
s' il n' avoit rien à me donner à
lire. Non, me disoit-il quelquefois, en
me jettant de tendres regards, qu' il levoit
ensuite vers le ciel : on nous oublie,
mon cher Dely. Comme il me
cachoit toujours quelque chose des lettres
qu' il recevoit, et qu' il ne me laissoit
pas lire tout indifféremment, je sentis

p5

naître en moi un mouvement de curiosité.
Je cherchai bientôt à le satisfaire :
j' attendis avec impatience que le bacha
me fit appeller, pour expliquer quelque
nouvelle lettre. Comme il ne manquoit
jamais de m' en faire relire en même-tems
trois ou quatre des anciennes, j' espérai
pouvoir me saisir adroitement de
quelqu' une sans être apperçu.
Ce jour si attendu étant enfin arrivé,
je mis la moitié de mon attention à
examiner où Muley mettoit ses lettres
quand je les avois lues. M' appercevant
qu' il les glissoit dans sa ceinture, je me
saisis adroitement de la premiere qui
me tomba sous la main en le caressant
et le serrant entre mes bras à mon ordinaire,
je la cachai sans qu' il s' en apperçût.
Mon larcin fait, il me tarda d' être
seul. Je ne fus pas plutôt libre, que je
satisfis ma curiosité : je reconnus avec
plaisir que cette lettre étoit une de celles
dont mon pere ne m' avoit laissé lire que
quelques lignes. Mon ardeur à la parcourir
fut si grande, et je la lus avec tant

p6

de rapidité, qu' à la premiere lecture je
n' y compris rien. Surpris cependant
d' y avoir trouvé mon nom, je la relus
avec encore plus d' avidité ; je mis en
usage tout ce que j' avois de françois
pour en comprendre jusqu' au moindre
terme.
Cette lettre m' apprenoit des choses
trop intéressantes, pour ne l' avoir pas

conservée le plus précieusement qu' il
m' a été possible. Je l' ai encore relue depuis
mille fois avec un nouveau plaisir.
Elle commence par quelques plaintes
que cette belle françoise fait à mon
pere sur ce qu' il a été deux mois sans
lui écrire ; et après de tendres reproches,
dont l' amour semble avoir choisi
les termes, voici ce qu' elle dit à mon
sujet, et ce que Muley n' avoit jamais
voulu me laisser traduire :
" embrassez pour moi notre cher
Dely. Que vous êtes heureux, d' avoir
près de vous ce gage précieux
de l' amour le plus constant qui fut
jamais ! Lui parlez-vous quelquefois

p7

de sa tendre mere ? A-t-il quelqu' un
de mes traits ? Puisse-t-il les retracer
tous à vos yeux ! Cher Muley, ne le
confondez-vous point parmi les enfans
de vos esclaves ? Non, je ne le puis
croire. Né d' une mere libre, il jouit
d' un sort plus heureux. Adieu, puissiez-vous
ne jamais oublier votre chere
Euphémie ! "
convaincu que je tenois la vie de
cette françoise, je conçus dès-lors combien
elle étoit chere à Bacha Muley,
par les bontés et les attentions qu' il
avoit pour moi. Je me rappelai avec
plaisir les larmes de joie que je lui avois
vu répandre en lisant les lettres de ma
mere, et je comprends aisément quelle
satisfaction c' étoit pour lui de se les faire
relire par le fils de celle qu' il aimoit :
ma voix l' attendrissoit ? Je m' étudiai depuis
ce jour à rendre encore les inflexions
plus tendres. Quand le bacha
m' employoit à ce doux ministere, je
m' attendrissois souvent moi-même. On

p8

verra dans la suite comment je passai
en Turquie.
Un jour que mon pere écrivoit à

cette belle, il me demanda si je ne serois pas bien aise de lui faire un petit compliment en françois. Sur ce que je lui répondis que j' en serois charmé, il me donna sa plume, et me dit d' écrire ce qu' il me viendrait à l' esprit sur le revers de sa lettre. Je compris qu' il étoit bien aise d' envoyer de mon écriture à ma mere. Envain je le priai de me dicter ce qu' il souhaitoit que j' y misse ; il voulut que cela vînt de moi. Voici ce que j' écrivis : *Dely vous aime de tout son coeur, madame* .

Bacha Muley fut si charmé de ce que je venois d' écrire, qu' il m' embrassa avec transport. à la premiere lettre qu' il reçut de France, je demandai à mon pere, si la dame avoit été contente de mon petit compliment. Il me répondit qu' oui, et me donna à lire sa réponse, qui commençoit ainsi : *je suis sensible à*

p9

l' amitié de l' aimable Dely, que j' embrasse de tout mon coeur . Je ne manquai pas une fois depuis d' écrire quelques lignes dans toutes les lettres de Bacha Muley, et il y avoit toujours quelques mots pour moi dans celle d' Euphémie. Un jour que je voulus savoir de mon pere si cette françoise n' étoit pas quelqu' une de ses anciennes esclaves, dont il se seroit défait, il me parla de cette dame en des termes qui me firent connoître combien il la mettoit au-dessus de toutes les femmes qu' il avoit dans son serrail. Il m' apprit qu' il devoit sa connoissance au voyage qu' il avoit fait à Paris avec l' ambassadeur qu' il y avoit suivi en mil sept cent vingt-un, qu' il l' avoit aimée, et qu' il en avoit été aimé tendrement ; que depuis ce tems l' absence n' avoit servi qu' à serrer les noeuds qui les unissoient. Comme je lui demandai pourquoi il ne l' avoit pas amenée avec lui ; qu' il étoit assez riche pour pouvoir acheter la plus belle femme du monde : mon fils, me dit-il, avec bonté, chaque

p10

pays a ses usages ; les femmes, que vous voyez ici nos esclaves et soumises à toutes nos volontés, sont en France autant et plus libres que nous. Chaque homme n' en peut posséder qu' une ; mais j' avoue, continua-t-il, que si toutes ressemblent à Euphémie, malgré la multitude de celles qui peuplent nos serrails, les françois sont mieux partagés que nous. Hé qui a empêché cette dame de vous suivre librement, dis-je à mon pere ? (ce qui m' a empêché moi-même de demeurer en France.) notre religion, mon fils, repartit Muley. Je plains son sort, elle plaint le mien : tous deux fermes et inébranlables dans notre croyance, nous avons fait de vains efforts pour nous convaincre. Elle a résisté à mes raisons, j' ai résisté à ses larmes. J' ai séduit son coeur, mais je n' ai pu séduire sa foi, tant il est difficile de vaincre les préjugés dans lesquels nous sommes nés. J' avois environ quatorze ans quand Bacha Muley me tint ce discours. Il se

p11

servit de cette occasion pour m' engager à demeurer toujours fidele au grand Mahomet, et à ne pas me laisser surprendre par les apparences, si j' allois quelque jour en France. Bacha Muley avoit passé successivement par toutes les charges de l' empire. On ne fait gueres ce chemin sans exciter bien de la jalousie ; chaque pas offre de nouveaux rivaux à combattre. Les a-t-on surmontés ? Ce sont des ennemis d' autant plus dangereux, qu' ils cachent avec art le mal qu' ils veulent faire. Mon pere ne parvint aux postes les plus brillans, que pour tomber de plus haut. Un jour que nous lisions des lettres de l' aimable françoise, et qu' il me tenoit entre ses bras, j' eus la douleur de voir une troupe de janissaires me l' arracher malgré moi, et le conduire en exil dans les confins de la Turquie ; à peine lui laissa-t-on le tems de me

dire en m'embrassant : apprenez, mon
fils, par mon exemple, ce que c'est

p12

que la fortune. Après ce peu de mots,
auxquels je ne répondis que par des
larmes, il fallut nous séparer.
Comme personne ne put savoir où
Muley étoit relegué, le bruit se répandit
que sa vie avoit été terminée par
le fatal cordon.
Ainsi je fus privé de la vue du plus
tendre de tous les peres, dans le tems
que j'avois le plus besoin de ses conseils.
Que cette perte rendit mon sort
différent de ce qu'il avoit été jusqu'alors !
Je tombai dans l'état le plus déplorable
qui fut jamais. Bacha Muley
avoit un autre fils légitime nommé
Safar, qui, selon la loi du pays,
devoit hériter de tout ; car ma mere
étant inconnue, j'étois réputé fils d'esclave,
et réduit à un bien si médiocre,
qu'à peine pouvoit-il me suffire pour
vivre.
Béma, mere de Safar, me haïssoit
mortellement. Jalouse des bontés que
son époux avoit pour moi, ou du peu
d'égard qu'il conservoit pour elle, elle

p13

avoit elle-même travaillé à sa disgrâce :
je l'ai toujours crue d'intelligence avec
les ennemis de mon pere. Quoi qu'il
en soit, je ne pus lui donner que des
larmes.
Persuadé que Muley n'étoit plus, je
me dérobai d'une maison si funeste,
et fus m'engager volontairement au
service d'un marchand d'esclaves nommé
Aray. Je le suivis en Perse où il alloit
acheter des femmes pour fournir les
serrails des premiers de Constantinople.
Un de mes amis, peu favorisé de
la fortune, eut la générosité de me
suivre.
On ne pleure pas toujours : le tems

adoucit les peines les plus ameres.
Comme j' étois dans un âge où les passions
se font le mieux sentir, et que
je les ai un peu violentes, je ne voyois
gueres de personnes aimables sans sentir
naître en moi des desirs que j' avois
peine à réprimer : mais rien n' égala
les transports de joie et les tendres
sentimens qui s' emparerent de mon coeur

p14

à la vue d' une jeune persane dont je
parlerai bientôt. C' est une de ces beautés
rares, que le créateur ne me semble
avoir embellies de tant de traits charmans,
que pour donner une idée abrégée
de sa toute puissance.
Nous étions près de rentrer en Turquie
avec une douzaine de femmes des
plus belles que nous avons pu trouver,
lorsqu' un homme mis assez simplement
vint nous dire qu' il avoit une fille d' une
beauté ravissante : il ajouta qu' il l' élevoit
depuis long-tems avec un soin
extrême ; qu' elle étoit digne d' entrer
dans le serrail du grand-seigneur.
Comme nous n' étions qu' à deux farsanges
de l' endroit où elle étoit,
Ary m' y envoya pour voir si cet homme
n' exagéroit point les charmes de sa
fille, étant naturel de vanter ce dont
on veut se défaire : nous étions d' ailleurs
accoutumés à entendre chaque
jour de semblables exagérations.

p15

Asor (c' est le nom de ce bon vieillard)
me conduisit à travers des bois
et des montagnes inaccessibles, dans
une espece d' habitation qu' il avoit entre
des rochers. Je frémis à la vue d' un
séjour si horrible et capable d' effrayer
le plus intrépide des hommes ; d' un
côté, ma vue se perdoit dans des
abîmes creusés par des torrens qui s' y
jettoient avec un bruit épouvantable :
et de l' autre, à peine mes yeux pouvoient-ils

atteindre le sommet des
montagnes que nous cotoyons.
à l' horreur d' un séjour si affreux succéda
l' objet le plus aimable. Je trouvai
dans une espece de petit jardin
sauvage une jeune fille, telle que je
n' en avois jamais vue. La douceur de
son visage dissipa bientôt les craintes
mortelles dont je n' avois pu me garantir ;
et mon coeur fut bientôt occupé
d' autres soins. Asor appella Théophie,
et lui ayant dit de nous suivre, il me
conduisit dans une petite cabane qui
terminoit le jardin : là, m' ayant fait

p16

asseoir sur un gazon qui régnoit autour,
voilà me dit-il, la personne dont
je vous ai parlé ; pensez-vous que votre
maître en sera satisfait ? J' ai tout lieu
de le croire, lui dis-je, avec une émotion
et un trouble que je n' avois pas
encore senti : aussi jamais l' amour ne
s' étoit-il offert à mes yeux avec des
traits si charmans.
Tout me ravissoit en cette aimable
fille. à chaque regard, je découvrois
de nouvelles graces qui allumoient de
nouveaux feux dans mon coeur. Asor
m' étala les charmes de sa fille, et m' en
faisoit remarquer jusques aux moindres
agrémens. J' en découvrois mille fois
plus d' un coup-d' oeil qu' il ne m' en disoit,
et qu' il n' en avoit sans doute remarqué
lui-même. Je voyois des yeux
de l' amour.
Comme Théophie étoit droite devant
moi, je la priaï de me donner
une de ses mains. Elle la mit aussi-tôt
dans les miennes : je la trouvai d' une
beauté si parfaite et d' une blancheur si

p17

éblouissante, que je brûlai d' y porter
mes levres ; mais je me retins par prudence,
de crainte que paroissant trop
charmé de Théophie, Asor ne la mît

à un prix excessif ; ce qui m' auroit
désespéré.
Je puis donc la conduire à votre
maître, me dit ce vieillard avec un air
de satisfaction, qui marquoit combien
il étoit charmé de se défaire d' un si aimable
objet. Cela ne doit point surprendre
les françois qui liront ces
mémoires ; c' est un honneur pour les
femmes d' Asie de passer dans nos serrails.
On y destine les plus belles dès
leur enfance. Leurs meres les instruisent
elles-mêmes de la conduite qu' elles y
doivent tenir. C' est ainsi que l' usage
se rit des préjugés, et autorise parmi
certains peuples ce qu' il condamne chez
d' autres. La nature répugne à peu de
chose ; elle se plie à tout : telle est
à Paris une beauté fiere et dédaigneuse,
qui se trouveroit honorée à Constantinople

p18

d' être esclave de celui à qui
elle daigne à peine donner des loix.
Je n' eus pas plutôt assuré Asor qu' il
pouvoit conduire Théophie à Aray,
qu' il nous quitta pour aller cueillir
quelques fruits destinés à nous rafraîchir.
Quel moment que celui où je demeurai
seul avec cette charmante personne !
Je la fis asseoir à mon côté ; et
prenant une de ses mains pour cette
fois je ne pus m' empêcher d' y porter
ma bouche. Quel est l' heureux mortel,
lui dis-je, à qui tant de charmes sont
réservés ? Que j' envie son bonheur ! Que
ne suis-je assez riche pour vous acheter
moi-même, belle Théophie, et
vous faire un sort digne de vous. Hélas !
Me dit-elle avec tendresse, et une
franchise que les françoises, naturellement
dissimulées, auront peine à
croire, il y a long-tems que je brûle
de connoître un homme, et de faire
son bonheur et le mien ; puisse celui à
qui vous me vendrez être aussi tendre

p19

que vous, et que vous me le paraissez !
Toute la grace que je vous demande,
c' est de ne pas me faire passer dans
le serrail de quelque vieux bacha, où
l' on n' a que l' honneur de leur appartenir,
sans goûter les douceurs de l' amour,
après y avoir été destinée dès
l' enfance. Non, lui dis-je, non belle
Théophie, tant de charmes ne seront
pas perdus : quelque jeune chef de nos
braves janissaires en fera un usage conforme
à mes desirs. Puisse-t-il vous ressembler,
poursuivit-elle, en me jettant
des regards animés de la plus vive tendresse !
Que je serois contente de mon
sort ! Flatté d' une réponse si conforme
aux sentimens de mon coeur, je me
plaignois en secret de n' être pas en
état de posséder une si charmante personne.
Je ne sais qui me retint et me fit modérer
les transports violens qui agitoient
mon ame. Né d' une mere françoise,
mon coeur est souvent françois, et dément
l' habit que je porte. C' est de-là

p20

que me vient le respect que j' ai pour le
beau sexe, et voilà l' origine de l' espece
de chagrin que j' ai toujours eu de voir en
Turquie les femmes destinées à être nos
esclaves, moi qui me suis toute ma vie
senti porté à les adorer.
Je me contentai de demander à Théophie
si elle n' avoit jamais eu de commerce
avec un homme. Elle me répondit
ingénûment que non, mais qu' elle
espéroit par mon moyen avoir bientôt
cet honneur. Qu' un françois accoutumé
à se croire honoré des caresses d' une
dame, eût été charmé des naïvetés de
cette aimable fille, qui regardoit comme
un honneur de recevoir celles d' un
homme !
Je voulus savoir aussi de quelle secte
de Mahomet elle étoit. Je suis de celle
de Jatab, me dit-elle. à ce mot, je
ne fus plus surpris des especes d' avantages
qu' elle m' avoit faits. Je savois,
pour l' avoir lu cent fois, que ce Jatab
étoit un misérable, qui s' étant dit faussement

disciple du grand Mahomet, avoit

p21

publié une religion à sa fantaisie. Les femmes, selon lui, ne sont pas de pures machines, faites simplement pour notre plaisir. Il ne prive pas ces admirables automates de tout sentiment après leur mort, il leur promet un paradis comme à nous, où elles jouiront sans cesse, dit-il, d'un plaisir aussi vif que celui que leur aura procuré l'homme le plus aimable à qui elles se seront livrées pendant leur vie.

Mais il veut que toutes, à l'âge de quinze ans, aillent en pèlerinage à la montagne d'Alphea, où ce brigand s'est fait bâtir un temple, et que celles qui plairont aux ministres de Jatab y demeurent pendant huit jours, soumises à toutes leurs volontés. Les femmes de cette secte ne peuvent ni se marier, ni être exposées en vente aux marchands d'esclaves, qu'après avoir fait ce saint voyage. S'il en naît un fils, il est destiné à servir les autels. Sa mère le va offrir elle-même, et ces bons moines ont souvent la générosité

p22

de la renvoyer avec l'espérance d'en avoir bientôt un autre pour elle. Quelle charité ! Une fille manque-t-elle à quelqu'une de ces loix, elle est non-seulement privée de l'éternité bienheureuse qui lui est promise, mais encore condamnée à brûler sans cesse d'un amour violent, sans espérance de le satisfaire jamais. Il leur est défendu, sous les mêmes peines, de refuser leurs faveurs à aucun homme ; mais ce n'est qu'après le saint pèlerinage : jusques-là, elles doivent se conserver vierges. On me permettra cette petite dissertation, en passant, en faveur de ce qu'elle est très-nécessaire pour la suite.

Il ne me fut pas possible de douter que Théopie n'eût déjà fait le voyage

de la montagne d' Alphéa, puisque
son pere l' exposoit en vente. Je lui fis
quelques reproches sur ce qu' elle m' avoit
dit qu' elle n' avoit eu de commerce
avec aucun homme, en lui rappelant
le pèlerinage qu' elle avoit dû faire.

p23

Il est bien vrai, me dit-elle, avec
naïveté, que j' ai été à la montagne ;
mais nos ministres sont des saints, et
non pas des hommes. Qu' avois-je à
lui répondre ? Telle étoit sa croyance.
Il n' est pas facile d' effacer de l' esprit
d' une femme les préjugés qu' elle a
une fois adoptés. Je me consolai d' abord
sur ce qu' étant homme comme
les autres, Théophie dans ses principes
ne pouvoit pas me refuser ses caresses.
Le penchant que j' avois conçu pour
elle étoit si violent, que je ne pensois
plus qu' à le satisfaire, après avoir
maudit mille fois le temple d' Alphéa
et les ministres de Jatab, lorsqu' Asor,
qui revint chargé de fruits, modéra par
sa présence la violence de mes transports.
Quelle fut ma surprise de voir avec
lui une jeune fille d' une beauté encore
au-dessus de celle de Théophie, que
je croyois incomparable ! Je promenai
d' abord mes yeux de l' une à l' autre,
incertain sur laquelle je devois les

p24

fixer ; chacun de mes regards découvroit
de nouvelles graces : enfin, après
bien des combats, je les arrêtai sur
Zulime, à qui je trouvai je ne sais
quoi de plus doux dans les traits que
dans ceux de sa soeur ; car Asor m' apprit
bientôt que cette jeune personne
étoit encore sa fille, et cadette de
Théophie. Je lui demandai s' il ne vouloit
pas aussi la vendre. Il me répondit
qu' elle n' avoit pas encore satisfait à ce
que sa religion exigeoit d' elle ; que si
nous repassions l' année suivante, il

pourroit aussi s' en accommoder avec nous.

Animé d' un tendre mouvement, que je ne fus pas maître de réprimer, je voulus prendre la main de l' aimable Zulime pour la baiser ; mais elle la retira avec vivacité, en me disant qu' il ne lui étoit pas encore permis d' avoir le bonheur de toucher un homme. Ses refus ne servirent qu' à la rendre plus aimable à mes yeux et à irriter mon amour : nous mangeâmes quelques fruits

p25

tous ensemble, et Asor se disposa à me suivre avec Théophie.

Je ne pouvois quitter Zulime ; mon coeur sembloit me dire, qu' elle étoit destinée à faire mon bonheur. Il fallut cependant m' arracher malgré moi de ce cher objet. Aray nous attendoit ; il étoit tems de le rejoindre. Théophie commençoit à perdre à mes yeux la moitié de ses charmes ; le voyage de la montagne d' Alphéa me la faisoit regarder avec d' autres yeux que Zulime, qui n' avoit pas encore été souillée par les infâmes ministres de Jatab : mais je la quittois avec la douleur de ne la revoir qu' après une semblable infâmie. Je ne pus que baiser un pan de sa robe. Elle sembla m' accorder cette légère faveur avec joie, ce qui redoubla mon amour. Je lui demandai si elle me reverroit avec plaisir. Elle me répondit qu' oui. Je lus dans ses yeux que son coeur étoit d' intelligence avec sa bouche. Je partis donc plus amoureux que je n' avois jamais été, et je partis avec

p26

la douleur de savoir que l' aimable Zulime alloit devenir la proie des lâches suborneurs. Est-il situation plus affligeante pour un homme qui aime ! C' étoit dans huit jours que cette jeune personne devoit faire le redoutable

voyage de la montagne. Déjà elle
avoit la robe blanche que l' on prend
pour ce pèlerinage, et elle cultivoit
avec soin les fleurs dont elle devoit
être parée. Elle me les montra avec
complaisance en nous conduisant hors
du jardin. Je les regardai avec des yeux
pleins d' une rage, que l' amour changea
bientôt en une tendre langueur,
quand je voulus pour la dernière fois
les fixer sur Zulime. Je ne pus lui rien
dire ; ce fut-là la première fois de ma
vie que je sentis que les yeux avoient
un langage. Que ne lui dirent point les
miens ?
En moins de deux heures nous eumes
rejoint Aray, qui commençoit à
s' impatienter. Je m' aperçus de sa surprise
à la vue de Théophie. Il la trouva

p27

charmante. Elle surpassoit en beauté
toutes les femmes que nous avions déjà
achetées en Perse. La vivacité des regards
de mon maître m' apprit qu' il en
étoit amoureux. Quoiqu' il lui fût assez
ordinaire d' aimer d' abord toutes les esclaves
qu' il achetoit, je trouvois quelque
chose de plus animé dans l' amitié
qu' il témoignoit à Théophie, qui y
répondoit de son côté, selon ses principes.
Le marché avec Asor fut bientôt
conclu ; et ce vieillard quitta sa fille,
en lui recommandant d' être fidelle aux
loix de Mahomet, interprétées par Jatab ;
qu' elle ne devoit jamais perdre de
vue l' éternité de volupté qui lui étoit promise.
Après ces sages conseils, Asor
embrassa sa fille et la quitta.
Aray ne fut pas plutôt maître de
Théophie, qu' il voulut être seul avec
elle. C' étoit sa coutume. Je me sus bon
gré de m' être guéri des tendres sentimens
que j' avois d' abord pris pour cette
fille ; car je n' aurois pu la souffrir sans

p28

jalousie entre les bras d' une autre. Je ne puis comprendre pourquoi seul de tous les turcs j' ai cette délicatesse. Je juge qu' elle me vient de ma mere, qui m' a donné un coeur à la françoise. Nous restâmes la nuit dans l' endroit où j' avois rejoint Aray, qui fit ce qu' il put pour ne la pas trouver longue. Je ne la passai pas si tranquillement que lui. Uniquement occupé de Zulime, je ne pouvois la bannir de mon esprit ni de mon coeur ; sans cesse elle se peignoit à mes yeux avec de nouvelles graces ; quelquefois je me levois tout furieux en jurant de brûler le temple de Jatab et ses indignes ministres, ou d' enlever du moins Zulime avant son infamie : mais tout-à-coup la crainte de lui déplaire me ramenoit à des sentimens plus doux. Courons la revoir, me disois-je, et convaincre cette belle et son pere qu' on abuse de leur crédulité sous le voile sacré de la religion. Je vis bientôt que je formois de vains projets, et qu' il n' étoit

p29

pas si facile de détruire une coutume regardée comme sacrée depuis tant d' années par les habitans de ces déserts. Depuis la perte de mon pere, il ne me restoit pour tout bien qu' un ami, qui s' étoit mis avec moi au service d' Aray. étant d' un âge plus avancé que le mien, il m' aidait souvent de ses conseils. à peine le jour commençoit-il, que je fus trouver Azaïm (c' est le nom de mon ami.) surpris de me voir levé si matin, après le chemin que j' avois fait la veille, il me demanda avec empressement ce que je venois lui apprendre. Je lui parlai avec tant d' éloge de Zulime, qu' il vit bien que je l' aimois. Où est cette fille, me dit-il ? Je vois que vous voudriez acheter cette esclave, et que vous n' êtes pas en état : combien vous faut-il ? Je veux bien vous l' avancer. Quand nous serons à Constantinople, satisfait de votre Zulime, nous la revendrons ; peut-être y gagnerons-nous encore, si elle est aussi belle que vous la vantez.

Qui ? Moi, vendre Zulime, repris-je avec horreur ! Non, cher Azaïm, si je pouvois la posséder, je l'adorerois toute ma vie : mais hélas ! Elle n'est pas encore à vendre, et mes feux seront sans doute éteints quand je pourrai l'acheter. Ces mots ne purent sortir de ma bouche sans être accompagnés de quelques soupirs, qui redoublèrent la curiosité de mon ami. Que voulez-vous donc de moi, ajouta-t-il ? Expliquez cette énigme. Je lui dis que Zulime étoit soeur de Théophie ; qu'elle la surpassoit en beauté ; mais qu' élevée dans une religion bizarre, il falloit qu'elle se livrât aux ministres du dieu de ce désert avant qu'elle pût être vendue. Hé bien, me dit Azaïm en souriant, nous l'achèterons après. Chaque pays a ses usages. Voulez-vous faire le faux prophète, pour changer la religion de ces peuples ? Non, lui dis-je ; mais je veux enlever Zulime à ces monstres indignes d'un bien si précieux. Si tu es mon ami, cher Azaïm, poursuivis-je

avec transport en le serrant entre mes bras, daigne me seconder. Aray a assez de monde avec lui ; nous le rejoindrons sur nos frontières : feignons avoir quelques affaires en cette contrée. Un tendre ami ne peut rien refuser. Azaïm voulut bien m'accompagner. Nous partîmes, après avoir pris congé d' Aray, à qui nous promîmes de l'aller rejoindre dans peu. Mon dessein n'étoit pas de lui montrer ma proie. Je savois le sort de Théophie. Incertain si je serois assez heureux pour enlever Zulime, et occupé de ce projet, je ne pensai point où je pourrois lui offrir un asyle. L'amour raisonne-t-il ? J'avois cru avoir assez bien retenu la route de l'habitation d' Asor ; (l'amour fait croire tout possible) : mais après avoir marché près de trois heures je ne reconnus plus en quel endroit

j' étois, et nous nous trouvâmes exposés
sans guide dans des déserts inhabités. Il
ne nous étoit pas plus facile de retourner
sur nos pas que d' avancer. Je ne

p32

voyois de tous côtés que rochers terribles,
que précipices affreux ; mais tous
différens de ceux que j' avois vus la veille.
Aveugle sur le danger que nous courions
au milieu de ces abymes, je ne
pensois qu' à ma chere Zulime, je n' étois
sensible qu' à sa seule perte ; celle de ma
vie me touchoit peu. Comme la nuit
commençoit à tomber, nous cherchâmes
un asyle. Une caverne sombre, où nous
entrâmes en tremblant, nous servit de
retraite ; et quelques fruits sauvages,
que nous apperçûmes aux environs,
furent les seuls mets que nous pûmes
trouver. Nous espérames que le lendemain
quelque voyageur nous remettroit
dans notre route. Vain espoir ! Nous
n' entendîmes, nous ne vîmes que nous ?
Nous n' osions avancer de crainte de
nous éloigner encore davantage. Je
demandois Zulime à haute voix à tout
ce qui m' environnoit ; mais la nature
muette en ces climats sauvages gardoit
un silence obstiné. Je ne trouvai pas
même d' écho qui pût me répéter un

p33

nom si doux. Combien de fois je l' aurois
interrogé ?
Pour comble de disgrâce, Azaïm,
que la faim pressoit, et qui n' avoit pas
comme moi l' amour pour la soutenir,
commençoit à se plaindre, et à me
reprocher l' imprudence que j' avois eue
de le conduire dans les lieux inhabités
sans en savoir les routes. Combien de
fois ne déclama-t-il pas contre l' amour
et les amans ! Loin d' apporter des remedes
à nos maux, ses sermons ne servoient
qu' à nous désespérer : la nuit
nous surprit encore dans l' affreuse incertitude
du parti que nous devions prendre.
Une haute montagne que nous apperçûmes
le lendemain à trois farsanges
environ de l' endroit où nous étions,
nous fit prendre le parti d' y aller,
espérant que de-là nous pourrions découvrir
quelqu' habitation. Arrivés sur
cette montagne, nous vîmes à quelque
distance sur la colline des arbres taillés

et plantés avec un certain ordre ; ce
qui nous fit croire que ce lieu étoit

p34

habité. Il l' étoit en effet : à peine eumes-nous
fait quelques pas, que nous aperçûmes
un homme, qui, en nous
voyant, courut se renfermer dans sa
cabane. Il nous prenoit sans doute
pour quelques brigands. Je lui demandai
avec politesse si nous étions bien éloignés
de l' habitation d' Asor. à ce nom, il nous
ouvrit, et nous dit que c' étoit son
pere, qu' il demouroit sur la colline
voisine. Et Zulime, lui dis-je avec
empressement, est-elle allée à la
montagne d' Alpheia ? Voyant que je
connoissois toute sa famille, il nous
pria d' entrer ; et après nous avoir offert
quelque rafraîchissement, il nous dit
que ce n' étoit que dans quelques jours
que sa soeur devoit faire ce saint pèlerinage.
Il étoit tems de nous trouver.

J' appris à cet homme que nous étions
les marchands d' esclaves qui avoient
acheté sa soeur Théophie ; qu' elle étoit
partie pour le serrail du grand-visir.
J' ajoutai que nous étions si charmés
de cet achat, que nous revenions au

p35

désert dans l' espérance d' y trouver encore
quelques jeunes filles aussi charmantes.
Il nous en indiqua plusieurs. Comme
il étoit presque nuit il nous pria de
demeurer chez lui jusques au lendemain
matin ? Ce que nous acceptâmes avec
plaisir.

à peine fut-il jour, que nous nous
rendîmes à l' habitation d' Asor ; car j' avois
une impatience extrême de revoir
ma chere Zulime. Son pere fut d' abord
surpris de mon retour ; mais lui ayant
allégué les mêmes raisons que j' avois
dites la veille à son fils, il nous invita
poliment à la fête qu' il devoit donner
dans quelques jours à l' occasion du

voyage de sa fille au temple de Jatab.
Si vous voulez attendre, nous dit-il,
sans courir le désert pour chercher des
belles femmes, vous en verrez ici un
grand nombre qui doivent s' y rendre
pour embellir cette fête. J' acceptai la
proposition avec joie, moins curieux de
voir cette fatale cérémonie, que charmé
d' avoir par ce moyen l' occasion d' entretenir

p36

Zulime, et de pouvoir la désabuser,
s' il étoit possible, ou l' enlever
avant son déshonneur. Cette charmante
fille ma revit avec un plaisir qui éclata
sur son visage. Je croyois vous avoir
perdu pour toujours, me dit-elle.
Ces mots furent accompagnés d' une
certaine satisfaction, qui ne pouvoit
venir que de la joie secrète que
ressentoit son coeur en ma présence.
Cette douce réception me fut d' un
favorable augure. Hé bien ! Lui dis-je,
pour avoir occasion de la voir seule,
vos fleurs, belle Zulime, sont-elles
bientôt prêtes d' être cueillies ? Les
avez-vous visitées déjà ce matin ? Pas
encore, me répondit-elle, avec un
air de simplicité et d' innocence capable
d' enflammer le coeur le moins sensible ;
j' y allois, ajouta-t-elle, quand vous avez
paru, et je ne sais pourquoi j' ai plutôt
couru à vous qu' à mes fleurs. Que je ne
les prive pas, lui dis-je, du bonheur
d' être arrosées de votre main, je vous
accompagnerai. Hé bien, venez, reprit-elle,

p37

j' aurai le plaisir de vous voir
tout ensemble. Je ne me fis pas prier ;
elle céda aussi à son tour avec le même empressement
quand je la priai de me suivre
sous un berceau de mirtre que j' apperçus
près de-là : nous nous assimes sur des
sièges pratiqués dans le roc, sur lesquels
on avoit appliqué de la mousse.
Je fus quelque tems à considérer

Zulime, sans pouvoir lui parler. J' avois
tant de choses à lui dire, que je
ne savois par où commencer. C' étoit
la première fois de ma vie que j' allois
parler de religion à une femme :
peu instruit de la mienne, comment
l' engager à quitter la sienne ? Mes
regards embarrassés lui apprirent que
j' avois quelque chose à lui communiquer ;
et la douceur des siens me
fit comprendre qu' elle devinoit la cause
de mon trouble. Que les hommes sont
charmants ? Me dit-elle naïvement ; je
sens en leur présence un plaisir si vif,
que je ne puis l' exprimer : qu' il me
tarde d' avoir fait le voyage de la montagne

p38

d' Alpheia ! Je les connoîtrai après
encore mieux, dit-on. Demeurez ici,
cher Dely, je vous en conjure ; je serai
charmée de vous revoir à mon retour ;
je vous donnerai à baiser ma
main. Mais quoi ? Vous soupirez ! Ah !
Ne la touchez pas, de grace ; je ne puis
vous la laisser prendre ; je ne suis pas
encore digne de vous : quand je serai
purifiée... purifiée ! Lui dis-je, est-il
possible, belle Zulime, qu' on vous
abuse si cruellement, et que tant de
charmes soient réservés à des scélérats
dignes de tout le courroux céleste ?
Qu' entens-je, reprit la jeune personne
en frémissant d' horreur ? Est-ce bien
vous, Dely, poursuivit-elle, qui parlez
ainsi des ministres de Jatab ? Ne craignez-vous
pas que la foudre ne tombe
sur votre tête ? Tremblez ; la terre va
peut-être s' ouvrir sous vos pieds. Comment
ces rochers que vous voyez s' élever
dans les airs ne vous abîment-ils
pas de leur chûte ? Je n' ose vous quitter ;
tous ces malheurs vous arriveroient sans

p39

doute si je n' étois avec vous ; c' est en
faveur de mon innocence que le ciel

vous épargne. Ma mere, mes soeurs et
tant d' autres ont fait ce saint pèlerinage
avant moi, et en sont revenues
plus convaincues que jamais de la sainteté
de cette action : pour quoi êtes-vous
le seul qui la regardiez avec d' autres
yeux ? Quel aveuglement !

Quelle espérance de pouvoir désabuser
une fille si persuadée de la sainteté de
l' action qu' elle alloit faire ? Je ne pus que
plaindre son erreur et mon amour, qui
prenoit sans cesse de nouvelles forces
dans ses yeux. Je n' osois plus parler des
ministres de Jatab, de crainte d' irriter
Zulime contre moi, et de la forcer à me
fuir comme un profane ; sa haine m' étoit
trop redoutable. Quel parti prendre ? Je
voyois bien que je devois m' attendre à
tout son courroux, si je l' enlevois avant
qu' elle eût satisfait à la loi, et que ce
seroit le moyen de ne jamais mériter son
amour. Réduit au désespoir, et agité de
la passion la plus violente, j' aurois voulu

p40

en effet être abîmé de la foudre, et que
la terre se fût ouverte sous mes pieds.
Quel tourment que de voir celle que
l' on aime prête à passer avec joie entre
les bras d' un autre, sans pouvoir lui en
faire un crime ni l' empêcher ?
Hé bien ! Allez, lui dis-je ; allez, belle
Zulime, prodiguer vos caresses à ces
hommes divins, qu' ils jouissent du bonheur
de vous posséder ! J' en mourrai de
douleur ; n' espérez pas me revoir à votre
retour.

Vous en mourrez, reprit cette belle !
Quoi ! Je ne vous verrois plus, le plus
aimable de tous les mortels ? J' en mourrois
aussi. Si ma vie vous est chere, lui
dis-je, n' allez pas à la montagne. Vous
m' aimez, et vous courez vous livrer avec
joie à d' autres qu' à moi ! Je ne vous comprends
pas, reprit Zulime ; quel homme
êtes-vous donc ? Après mon retour du
temple d' Alpheia, achetez-moi, j' y
consens, et ne me revendez jamais ;
vous verrez si je vous aime : oui, je
souhaiterois être à vous toute ma vie,

préféablement à tout autre ; mais il faut servir Dieu avant les hommes.

Je continuai à assurer Zulime que si elle faisoit son pèlerinage, elle ne devoit plus penser à me revoir. Je lui avouai franchement que je ne pourrois plus l'aimer au sortir des mains du ministre de Jatab. Il faut donc vous oublier pour toujours, me dit-elle, en laissant tomber quelques larmes, en plaignant ma fausse délicatesse ; pourquoi revenir vous offrir une seconde fois à mes yeux ; c' étoit assez de la première.

Et quand vous serez revenue, lui dis-je en gémissant, vous vous livrerez donc à moi avec joie ? En doutez-vous, Dely ? Reprit-elle. Il me sera défendu de rejeter les vœux d' aucun homme ; jugez si les vôtres seront écoutés.

Autre extrémité. Religion bizarre, m' écriai-je ! Je n' osai pas pousser mes emportemens plus loin, de crainte d' offenser la crédule Zulime, qui, malgré tout son amour, ne pouvoit être à moi que quand elle seroit au premier venu. La

vivacité avec laquelle elle avoit pris le parti des ministres de Jatab, me faisoit connoître combien leurs loix lui étoient sacrées ; et je voyois avec douleur qu' elle porteroit le scrupule jusques à se livrer à quiconque voudroit d' elle. Elle étoit de figure à allumer bien des feux : à combien des rivaux ne devois-je donc pas m' attendre, si je persistois dans mon amour ? Et le moyen de m' en guérir ? J' aimois avec trop de violence. Tout ce que je pus obtenir, ce fut qu' elle n' en verroit pas d' autres avant moi, au sortir du temple ; elle me le jura à la face du ciel. Elle pouvoit faire ce serment.

Le pere de Zulime qui parut avec une gaieté qui éclatoit sur son visage, m' engagea à lui demander s' il venoit d' apprendre quelque heureuse nouvelle. Oui, me dit-il, votre ami Azaïm daigne honorer mon épouse de sa présence. Ils

sont maintenant ensemble. Notre loi
m'ordonne de les laisser seuls.
Ce discours eût surpris un françois
jaloux, et accoutumé à croire qu'il peut

p43

voir d'autres femmes, mais que son
épouse ne peut voir d'autres hommes.
Je me contentai de féliciter Azor sur
l'honneur que lui faisoit Azaïm ; car je
savais que le prophète Jatab accordoit
des grandes récompenses aux maris commodes.
C'est-là le bonheur d'une famille.
Il en est à peu près de même en France.
Une femme de ce caractère se fait des
amis et des protecteurs à son époux. Il
faut que quelque disciple de Jatab ait
prêché à Paris : je n'ai vu nulle part tant
de maris de cette religion, et de femmes
jatabistes.
Azor me parla encore avec enthousiasme
du bonheur dont alloit jouir sa
fille dans quelques jours. Oui, chère
Zulime, lui dit-il en ma présence, grâce
à mes soins et au grand Jatab, te voilà
arrivée à l'âge où tu vas commencer à
savoir pourquoi tu es née. Que je suis
heureux d'avoir mis au monde des créatures
capables de faire le bonheur des
hommes ! Rends-toi, ma fille, digne de
cet honneur ; tu sauras dans peu la vivacité

p44

des plaisirs qui te sont promis après
ta mort ; on ne peut trop faire pour les
mériter. Zulime me regardoit pendant
tout ce discours, et plaignoit en silence
mon aveuglement, en levant de temps en
temps les yeux au ciel, et les rabaissant
sur moi.
Chaque parole d'Asor étoit un coup
de foudre pour moi ; elle m'apprenoit
qu'il me seroit impossible de jouir jamais
seul de Zulime. Vingt fois je voulus l'abandonner ;
mais l'amour, qui se rioit
de mes projets, me retenoit toujours
malgré moi. Je vis bien qu'il

étoit inutile de tenter de désabuser Asor,
qui, plus âgé que sa fille, seroit encore
plus opiniâtre : je fus donc réduit à me
taire.

Je les quittai pour rêver seul à ce que
je devois faire. Le tems étoit proche ;
déjà je voyois de toutes parts les préparatifs
de cette fête criminelle qui devoit
m' être si funeste. Azaïm ne fut pas long-tems
sans venir me rejoindre. Il me raconta
ses plaisirs. Je lui fis part de mes

p45

peines. En vain voulut-il me résoudre à
laisser partir Zulime, puisqu' il étoit impossible
de faire autrement ; je ne pus
me rendre à ses conseils. Dans l' entretien
que j' avois eu avec le fils d' Asor, je
m' étois informé du chemin de la montagne
d' Alphea, et de la plupart des
cérémonies qui s' y pratiquoient à la
réception d' une jeune fille. Il m' avoit
aussi appris que les prêtres de Jatab
recevoient parfaitement bien les étrangers.
Je dis donc à Azaïm de m' y suivre,
pour examiner les lieux, et voir s' il nous
seroit facile d' enlever Zulime.
Comme le jour étoit fort avancé,
nous remîmes la partie au lendemain.
Le soleil ne faisoit que se lever quand
nous partîmes. Au détour d' une petite
colline, je vis avec étonnement le plus
beau pays du monde, que des rochers
escarpés environnoient de tous côtés,
comme si la nature les eût produit exprès
pour cacher aux yeux des voyageurs
un séjour si délicieux.
Au milieu d' une aimable plaine s' élève

p46

une petite montagne en forme de
théâtre, couverte d' un bois sacré ; c' est-là
qu' est le temple de Jatab, dont
on ne voit que le faîte. Des fontaines,
en tombant par cascades sur des lits
de verdure, offrent aux yeux un spectacle
charmant : un ruisseau qui descend

des rochers avec bruit semble
venir se reposer sur le sein de cette
plaine, qu' il embrasse des deux côtés,
en serpentant de tems en tems, comme
si, charmé de ces lieux, il regrettoit
d' en sortir ; aussi ne se précipite-t-il
dans un souterrain qu' après avoir fait
mille tours, et le fracas qu' il fait en
se perdant, semble marquer le chagrin
qu' il a de se dérober sitôt à des lieux
si beaux. Charmés de tous ces prodiges,
que nous n' avions vus que de dessus
la colline, nous nous présentâmes à
la porte du monastere. On jetta un
pont-levis, et nous passâmes.
Mon étonnement redoubla à la vue
de toutes les merveilles qui s' offroient
à mes yeux de toutes parts. D' un côté,

p47

ma vue se perdoit dans des allées d' une
longueur immense ; de l' autre, elle
étoit bornée agréablement par des
berceaux, des statues, des jets-d' eau,
des peintures d' une beauté surprenante.
L' on voit que ce n' est pas seulement
en France que les moines, qui par
leur état ont renoncé au monde, sont
les mieux partagés des biens de la
fortune. Il suffit de voir à Paris,
et dans les autres villes de France,
un jardin vaste une maison superbe,
pour dire : voilà une abbaye ou un
couvent.
Azaïm, aussi surpris que moi,
me demanda si je n' avois pas envie de
me faire ministre de Jatab. Différent
des jeunes françois, qui se laissent
toucher par ces dehors trompeurs,
je répondis à Azaïm, que s' il étoit
assez charmé de ces lieux pour s' y
ensévelir le reste de sa vie, il étoit
le maître ; que pour moi, la liberté
me paroissoit préférable à toutes ces beautés.

p48

L' espece de moine qui nous conduisoit

sourit de ma réponse, comme
s' il eût voulu me dire qu' ils avoient
d' autres plaisirs que celui de jouir de
la vue de ces jardins. C' étoit un de
ces hommes simples, tels qu' il y en
a dans les couvens du monde, qui
peu instruits des statuts fondamentaux
de l' ordre croient aveuglément.
Alousi (c' étoit le nom de notre conducteur)
prenoît bonnement ce qu' on
lui donnoit, et alloit d' aussi bonne foi
au parloir des plaisirs, qu' au temple
de Jatab. Que j' aurois souhaité n' avoir
à tirer Zulime que des mains de ce
stupide ! Mais je sentis bien qu' elle
étoit de figure à mériter les attentions
des premiers de l' ordre ; c' étoit là ce
qui me désespéroit.
Je dis tout bas à Azaïm de feindre
toujours venir exprès se dévouer au
culte de Jatab, pour voir si ce moyen
ne pourroit pas nous conduire à quelque
chose ; car je ne voyois encore que

p49

de l' impossibilité dans mon entreprise.
Je résolus de tirer tout le parti que je
pourrois de la stupidité de notre conducteur ;
je mettois ainsi tout à profit.
Le premier service qu' il nous rendit fut
de nous conduire par-tout, et de
nous expliquer avec autant de bêtise que
de franchise, les saints usages de son couvent.
à peine eumes-nous passé la seconde
porte, que j' apperçus dans un petit
bois de lauriers et d' orangers une troupe
de jeunes filles qui jouoient ensemble ;
c' étoit leur premier voyage au temple.
Le jour elles couroient seules dans les
jardins, et venoient se rendre le soir
au lieu désigné, à moins qu' elles n' eussent
des ordres particuliers pour la journée.
Alousi nous dit que si nous voulions
attendre deux jours, nous verrions la
réception de Zulime, une des plus
belles filles de ce désert. L' entretien
commençoit à devenir intéressant. Sur
ce qu' Azaïm dit qu' il vouloit sérieusement
être moine, Alousi répondit que

c' étoit sans doute le ciel qui l' envoyoit
pour finir la dispute élevée entre les
deux principaux chefs de la maison,
qui vouloient tous deux posséder la
belle Zulime. C' est par-tout que les
moines ont peine à vivre en bonne
intelligence. Ce sera donc vous,
poursuivit ce bon vieux à Azaïm, qui
posséderez un objet si charmant. Lui !
Repris-je avec surprise. Lui-même,
poursuivit Alousi : c' est un des statuts
de l' ordre, que la première fille qui
se présente au monastere est pour le
novice nouvellement arrivé, étant juste
qu' il commence par faire son noviciat.
Azaïm ne put s' empêcher de rire
de ma surprise, et continua de dire qu' il
vouloit absolument se faire recevoir ministre.
Jamais vocation ne fut si prompte
que celle qui me vint de me consacrer
aussi à Jatab. Résolu de désertir le couvent
dès le lendemain, je feignis être
frappé d' un coup du ciel à la vue
d' une statue du grand prophete. J' assurai

Alousi que je voulois aussi être
moine. Le bon vieillard cria, miracle,
en se prosternant avec moi devant la
statue. Ce ne fut pas tout ; je voulois
être reçu le premier, sans quoi mon
projet devenoit inutile. Mes craintes
cesserent quand j' eus appris qu' on recevoit
d' abord les plus jeunes. Et moi,
reprit Azaïm, quand ferai-je mon
noviciat ? S' il ne se présente personne
pour vous, poursuivit Alousi, vous aurez
à choisir parmi celles qui se trouvent
ici.
Nous nous fîmes conduire au grand-maître
des novices. Il seroit trop long
de raconter toutes les momeries qu' il
nous fallut faire le lendemain en prenant
un habit le plus ridicule du
monde. Je tremblai en écoutant les
menaces terribles qu' on nous fit de la
part de Jatab. Nous serions brûlés vifs,
nous dit-on, s' il nous prenoit jamais

fantaisie de quitter l' habit qu' on nous
donnoit. Je faillis le rendre ; mais faisant
réflexion que c' étoit le seul moyen

p52

de posséder Zulime, je le mis en
frémissant. Azaïm en fit de même à
mon exemple, toujours dans l' espérance
que nous nous échaperions aisément :
la témérité et l' imprudence
furent de tout tems l' appanage des amans.
Nous fûmes le soir souper au réfectoire.
Enfin, ce jour si long-tems attendu
arriva. Après une nuit dont mille songes
charmans avoient pris plaisir de
diminuer sa longueur, qu' il tarda à
mon impatience de voir l' aimable Zulime !
Je savois qu' elle m' étoit destinée.
Jamais je ne me levai avec tant d' empressement,
ma joie redoubla au bruit
de différens instrumens qui se firent entendre
tout d' un coup. Je ne doutai plus
que ce ne fût-elle que l' on conduisoit
au temple. Je me rendis dans l' avenue
avec cette impatience si ordinaire aux
tendres amans ; mon coeur vola au-devant
d' elle, mes yeux sembloient la
reconnoître de loin au milieu de la foule
des jeunes personnes que je découvrois

p53

à peine ; je m' imaginois déjà distinguer
aisément Zulime à certains traits charmans
qui m' avoient frappé en elle. La
voilà ! Me disois-je. Mais que vis-je,
grands dieux ! Le dirai-je ? Tout ce
pompeux cortège n' étoit que pour une
vieille fille, courbée sous le poids
des ans, qui marchoit appuyée sur
deux bâtons. Quoique je ne crus pas
qu' elle vînt pour moi, je ne laissai
pas que de reculer, saisi d' horreur à
la vue de ce spectre, et je pensai mourir
de douleur en apprenant d' Alousi, qui
m' étoit venu joindre, que c' étoit un
coup de politique, et qu' un des deux
principaux ministres qui se disputoient
Zulime ayant feint céder généreusement
à l' autre, avoit secrètement fait avertir
Sagonia de venir se présenter avant
la fille d' Asor. Cette vieille, ajouta
Alousi, est infirme depuis l' âge de dix
ans, et n' a pas encore pu venir satisfaire
à la loi. On ne la pressoit pas,
et probablement elle ne seroit pas encore

arrivée sitôt sans un ordre secret :

p54

sur ces entrefaites, vous vous êtes
présenté ; comme l' ordre étoit donné,
elle s' est mise en route, et c' est vous
qui devez la purifier, mon frere.
Il est plus facile d' imaginer ma situation
que de la décrire. La rage, le
désespoir s' emparèrent de mon coeur.
Et que deviendra donc Zulime, dis-je
à Alousi ? Elle sera le partage de
votre ami, me repartit-il, en me consolant
du mieux qu' il put : mais j' étois
incapable de l' écouter. Sans lui répondre,
je courus chercher Azaïm, à qui
je contai ce que je venois d' apprendre.
Au lieu de s' affliger de cette nouvelle
accablante, il ne fit qu' en rire, et essaya
aussi de me consoler, en me disant
que le ciel vouloit sans doute que
ce fût lui qui eût la jouissance de Zulime,
puisqu' il la lui offroit. Vous ne la
céderez pas à votre ami, lui dis-je,
après avoir tout fait pour lui ? Quoi !
Généreux Azaïm, vous le laisseriez
mourir de douleur ? Azaïm avoit vu
Zulime ; il fut insensible à tout ce que

p55

je pus lui dire, et persista à me la refuser.
Mes prieres ne servirent qu' à me
convaincre combien l' amour est supérieur
à l' amitié.
à quoi m' aura donc servi, me disois-je
en moi-même d' avoir exposé ma
vie en prenant cet habit ? Ne serois-je
venu si loin, à travers des rochers
et des précipices affreux, que pour
jouir de la vieille Sagonia, moi qui ai
dédaigné les faveurs de Théophie ?
Ces cruelles réflexions, loin de me
soulager, ne faisoient qu' augmenter
mes peines, qui redoublerent à l' arrivée
de Zulime. Dieux, qu' elle étoit
aimable ! Sa tête étoit couronnée de
ces mêmes fleurs que je lui avois vu

cultiver ; une longue robe blanche, semée
de roses, et serrée d' une ceinture
qui laissoit voir sa taille majestueuse,
descendoit jusqu' à terre ; elle portoit
en ses mains une guirlande de fleurs ;
une autre entrelacée avec ses cheveux
venoit flotter sur son sein ; et son visage
doux, gracieux, embéllissoit encore

p56

une parure si galante. à la vue
de tant de charmes, je pensai mourir
d' amour, si l' idée affreuse de savoir
que Zulime n' étoit pas pour moi ne
m' eût fait mourir de douleur. Azaïm
me fuyoit, et charmé des graces de
Zulime, il abandonnoit son ami à son
désespoir.
On conduit d' abord cette jeune
persane au temple avec une pompe
magnifique. Je l' y suivis les larmes aux
yeux. Elle fut mise sous un dais superbe,
exposée aux regards de tous les
ministres de Jatab. Un brasier ardent
étoit devant cette belle. Tous se prosternerent
à ses pieds : quand ce fut à
mon tour, avec quelle ardeur n' y volai-je
pas ! J' oubliai le prophete, pour
n' adorer que Zulime : un long voile
que je portois en qualité de novice,
l' empêcha de me reconnoître, et cachoit
les larmes que je laissois couler,
sans m' ôter le plaisir d' envisager cet
objet adorable, ce voile étant d' une
étoffe de Perse très-fine. On avoit fait

p57

les mêmes cérémonies le matin à la réception
de Sagonia.
Alousi vint m' arracher à un spectacle
si doux et si triste tout ensemble, pour
me conduire à l' endroit destiné à mon
supplice ; et bientôt je vis arriver Sagonia,
qui put à peine se traîner sur
une espece de lit de repos, préparé
par les amours pour des plaisirs plus
doux que ceux que j' allois y goûter. Je

me jettai aux genoux de cette vieille,
et la conjurai de me quitter de la
cérémonie. En vain je lui remontrai que
cela pourroit nuire à sa santé ; elle me
dit, pour toute réponse, que le grand
Jatab le vouloit ainsi, et qu' elle se
plaindroit de mon peu de soumission
aux volontés suprêmes de ce prophete.
Comme, en me relevant des pieds
de cette vieille, je m' appuyai sur son
bras : ah, s' écria-t-elle, en poussant
un grand cri ! Sachez, jeune étourdi,
que j' ai un rhumatisme : nouvel agrément,
dont je ne m' étois pas apperçu.
Je n' étois moine que depuis deux

p58

jours : je n' avois pas encore oublié les
statuts de l' ordre, et qu' il étoit défendu,
sous peine de mort, de ne renvoyer
aucune femme sans l' avoir purifiée.
En vain je voulus me soustraire à cette
loi cruelle, et éviter le combat, il
fallut en venir aux mains, et me disposer
au travail. J' allois me mettre à
ce pénible ouvrage, quand je vis venir
Alousi, qui me cria de loin d' avoir
patience. Rien ne me pressoit ; j' attendis ;
je courus même au-devant de
lui, voyant qu' il venoit trop lentement.
Sagonia, me dit-il, peut-elle encore
passer entre les mains d' un autre ?
Je lui dis qu' oui. Eh bien, qu' elle me
suive, reprit-il. Vous saurez qu' on
vient d' assembler le chapitre : celui
qui a introduit ici cette vieille, vient
d' être condamné à en jouir lui-même,
pour avoir voulu la destiner à un de
ses confreres. C' étoit bien me délivrer
d' une scene assez embarrassante ; mais
ce n' étoit pas encore me rendre heureux.
Et Zulime, lui dis-je, où est-elle ?

p59

Elle est encore aux pieds des
autels, reprit Alousi. Je ne puis vous
l' amener que dans une heure. Nos bons

peres ont ordonné que tout reprendrait
l'ordre naturel.

Jamais chapitre de moines ne juge
si raisonnablement que quand la jalousie
y préside. Je fus faire ce compliment
à Sagonia, qui, en frémissant
de colere, se cassa la dernière dent qui
lui restait. Je l'aidai à se relever, et
lui donnant sa béquille le plus poliment
qu'il me fut possible, je vis partir
cette femme ridicule avec autant
de joie que j'avois eu de chagrin à son
arrivée.

Quel rapide passage se fit tout-à-coup
dans mon coeur, de la peine la
plus sensible au plaisir le plus vif ! Quoi,
me disois-je, je serois assez heureux
pour jouir de Zulime ! Elle ne passeroit
pas dans les bras du perfide
Azaïm. Ah ! Jatab, Jatab, je te reconnois
pour le plus grand des prophetes,
si tu me procures la jouissance de

p60

l'aimable objet que j'adore. Impatient
de la voir soumise à mes tendres desirs,
j'accusois sa lenteur ; je tremblois que
quelque nouvel ordre ne me l'enlevât,
ou que le chapitre divisé ne fût remis
au lendemain, comme c'est assez la
coutume. Un amant passionné qui attend
l'heureux moment, trouve les heures
bien longues. Après avoir encore
soupiré quelque tems inutilement, réduit
ou désespoir, j'allois me livrer à
toute ma fureur, lorsque j'aperçus
Zulime.

De quels termes me servir pour
peindre l'état de mon coeur à cette vue,
et quels transports furent les miens au
moment que je vis cette belle s'approcher
seule de moi ! Je la conduisis sur
le lit de repos que venoit de quitter Sagonia.
Je laissai mon voile baissé, ne
voulant pas me faire connoître, de
crainte que Zulime me revoyant hors
du monastere, quelque nouveau scrupule
ne la prît ; car elle savoit sans
doute quel crime c'étoit pour les ministres

p61

du temple d' Alpheia que de l' abandonner :
ce motif seul eût pu me
faire haïr pour toujours de la crédule
fille d' Asor. Je puis rendre témoignage
de sa soumission à la loi de Jatab,
au nom de ce prophete j' obtins tout ce
que je voulus. Quoi, disoit cette belle
de tems en tems, il a encore ordonné
cela ? Il pensoit à tout. Ah, le
grand législateur que voilà ! Ce n' est
pas tout, poursuivis-je. Elle alloit sans
doute encore s' écrier, ah le prophete !
Mais l' excès du plaisir qu' elle ressentit
en ce moment lui coupa la parole,
elle demeura sans mouvement entre
mes bras. Je profitai de ce doux moment
pour lever un peu mon voile
et coller ma bouche contre la sienne :
j' y pris de nouvelles forces, qui se
communiquerent bientôt à tout mon
corps. Je les recevois de Zulime, il
étoit juste de lui en faire l' hommage.
Mon bonheur recommença, que le
sien, je crois, n' avoit pas fini. Ah !
Cher Dely, s' écria-t-elle, ignorant

p62

que j' étois présent, que je serois heureuse
si je puis vous revoir ! Nous goûterons
ensemble de pareils transports ;
car pour de plus doux, je n' en imagine
pas. Qu' on m' avoit bien dit, que je ne
connoïtrois les hommes qu' à mon retour
du temple ! Si ce sont-là les
plaisirs dont on jouit sans cesse au paradis
de Mahomet, quel malheur plus
grand que celui d' en être privés !
Avec quelle joie secrette n' entendis-je
pas ce discours, auquel j' avois
tant de part ! Je fus vingt fois tenté
de lever mon voile, et de me jeter
aux pieds de cette belle ; mais la
crainte de lui déplaire me retint : peut-être
auroit-elle eu la simplicité de s' imaginer
qu' elle n' avoit pas satisfait à la
loi avec moi, et se seroit-elle crue
obligée en conscience d' avoir recours
à d' autres. Que n' a-t-on pas à redouter

des esprits crédules ? Croire tout,
et ne rien croire, sont deux extrémités
également à craindre. Je ne fis pas
cette belle réflexion tandis que j' étois

p63

avec Zulime : ce n' étoit pas un tems de
réflexion.
Il fallut quitter quelques momens
cette aimable fille pour aller au réfectoire.
Tous mes confreres me regarderent
avec des yeux d' envie, qui me
firent craindre quelque nouvel orage :
mais heureusement que la querelle des
deux principaux chefs occupoit si fort
la communauté, que chacun attentif
à en voir l' issue me laissoit jouir tranquillement
de Zulime.
Après qu' elle eut soupé avec ses compagnes
dans un réfectoire séparé, (car
il regne un ordre infini dans ce couvent)
on la conduisit dans ma petite tente.
Quelle nuit délicieuse ! Je n' en passai
jamais de si douce en ma vie. Le sommeil
eut à peine le tems de nous faire
payer le tribut que chaque mortel lui
doit. Il nous reçut cependant dans ses
bras au sortir de ceux de l' amour. Je me
réveillai le premier, ne pouvant, pendant
la nuit, faire usage d' un voile. J' avois
condamné avec soin tous les jours,

p64

ensorte que je ne pus jouir le matin du
plaisir de voir Zulime ; je n' eus que celui
de lui procurer un doux réveil ; puis
m' arrachant de ses bras à un certain signal
dont on m' avoit averti, je quittai cette
belle pour aller au temple ; et les jeunes
filles qui avoient été reçues les jours
précédens entrèrent pour assister au lever
de Zulime, comme il étoit ordonné.
à peine fus-je sorti de ma tente,
que je rencontrai Azaïm, qui me félicita
sur mon bonheur. Je voulus d' abord
lui marquer quelque chagrin ; mais naturellement
tendre, et content d' avoir

possédé Zulime, je ne pus oublier
qu' Azaïm étoit mon ami. Il me parut de
son côté très-satisfait de la nuit qu' il venoit
de passer, et me dit en plaisantant,
que l' ordinaire du couvent n' étoit pas
mauvais. Les sept jours qui suivirent ne
furent qu' une répétition du premier :
mêmes statuts, mêmes cérémonies,
mêmes plaisirs ; jamais on ne fit tant de
fois la même chose avec moins d' ennui.
Enfin le huitieme jour venu, Zulime

p65

se disposa à partir avec la même pompe
qu' elle étoit arrivée ; mais au lieu d' un
habit blanc, elle en portoit un noir semé
de fleurs qui faisoient un effet admirable.
Cette robe lugubre relevoit la
blancheur de son teint : ses yeux avoient
un peu perdu de leur vivacité : ils paroissoient
abattus, et laissoient voir
une tendre langueur qui me fit souhaiter
inutilement que la fête eût duré un
jour de plus. Cette belle partit donc.
à peine l' eus-je perdue de vue, que
je commençai à craindre qu' elle ne se
livrât à quelqu' autre par principe de
religion, et n' oubliât le serment qu' elle
m' avoit fait : je connoissois par expérience
son attachement à la loi de Jatab.
L' amour m' avoit occupé jusque-là, et
je n' avois pas encore réfléchi aux obstacles
que j' aurois à surmonter pour sortir
de ce monastere. Je n' y eus pas plutôt
fait réflexion, qu' ils me parurent insurmontables.
Je fus consulter Azaïm, qui devoit
être aussi embarrassé que moi ; mais quel

p66

fut mon étonnement de le trouver d' une
gaieté parfaite ! Ma surprise redoubla,
quand il m' apprit qu' il se trouvoit content
de la vie qu' on menoit à Alpheia,
et qu' il n' en vouloit plus sortir. Etre
marchand d' esclaves, me dit-il, n' est
pas un sort assez brillant pour que je lui
préfère celui dont je jouis ici. Qu' ai-je

besoin d' aller courir la Perse pour chercher
de belles femmes qui ne sont pas
pour moi, tandis que de charmantes
viennent ici m' offrir leurs faveurs ? Est-il
un serrail à Constantinople mieux
fourni que ce monastere ? Ces raisons
étoient spécieuses, et j' avoue que sans
Zulime et ma mere, que je comptois
revoir quelque jour en France, elles auroient
fait impression sur mon esprit.
M' avez-vous donc suivi, lui dis-je,
cher Azaïm, pour m' abandonner dans
ces déserts ? Voyez, me répondit-il,
ces rochers escarpés de tous côtés :
comment sortir de ces lieux ? Ces habits
nous feront reconnoître dans les
environs, et le moyen de ravoir les

p67

nôtres ? Nouvel embarras auquel je n' avois
pas pensé. à quoi pensent les
amans ? Je demeurai un moment sans
pouvoir répondre à cette objection ;
mais enfin, après avoir réfléchi un moment :
cher ami, lui dis-je, demeurez
ici, j' y consens, je ne veux pas m' opposer
à votre bonheur : mais aidez-moi
à en sortir. Ces rochers sont affreux :
il est vrai ; l' amour me les fera surmonter :
quant à cet habit, je puis lui faire
prendre une autre forme, en le taillant
à la façon des nôtres : l' étoffe en est à-peu-près
semblable. Azaïm me promit
tous les secours qu' il pourroit me donner.
Ce projet une fois formé, je brûlai
de le mettre à exécution. Je vis avec
douleur qu' il falloit attendre jusqu' à la
nuit. Que cette journée me parut longue !
Je l' employai à faire le tour de
la petite montagne d' Alphea, pour
examiner quel seroit l' endroit le plus
facile à escalader. Tous me parurent
également escarpés et impraticables. De
quel affreux désespoir mon coeur n' étoit-il

p68

pas déchiré ! Je sentis cependant mon

espérance renaître à la vue de quelques
fentes qui se trouverent dans un roc un
peu moins haut que les autres : cet endroit
me parut d' autant plus commode,
qu' il étoit environné d' un petit bois très-épais ;
j' espérai qu' en montant déjà fort
haut, à la faveur des arbres, il me seroit
facile de parvenir à la cime du rocher,
mettant dans les fentes qui s' y
trouvoient des branches d' arbres en forme
d' échelons. Comme ce lieu étoit fort
solitaire, je commençai à en planter
déjà quelques-unes, et me retirai en
attendant la nuit. Après avoir instruit
Azaïm de mon projet, je ne m' occupai
plus que de Zulime, et du bonheur
de la revoir.
Mais à peine fus-je dans ma tente,
et avois-je commencé un habit turc
d' une de mes robes, que trois moines
vinrent m' arrêter, et me conduire devant
le grand karken. Quelle scene
affreuse va s' ouvrir aux yeux de mes lecteurs !
Ce ministre redoutable m' apprit

p69

que le bois sacré, que j' avois cru
me couvrir, n' avoit servi qu' à me perdre,
en le cachant à mes yeux. Il s' y
étoit retiré sans doute pour vaquer à
quelque sainte expédition. Il est inutile
de feindre, me dit-il d' une voix capable
de faire trembler les plus intrépides ; je
vous ai vu vous préparer à violer les
sermens sacrés que vous avez faits en
ma présence au grand Jatab, en prenant
cet habit. Vous savez le supplice destiné
aux lâches fugitifs de ce temple.
Ma robe, qui fut apportée taillée en
pieces, servit à me convaincre encore
davantage de la fuite que je méditois ;
envain je voulus m' obstiner à tout nier,
j' avois trop de preuves convaincantes
contre moi. Le danger étoit grand. J' avoue
que pour cette fois la crainte l' emporta
sur l' amour ; j' oubliai un moment
Zulime, pour réfléchir à mon triste
sort : à mon âge on pouvoit bien regretter
la vie. à peine suis-je né, me
disois-je, qu' il faut mourir de la mort

la plus cruelle : c' étoit bien la peine de naître !

Je n' eus pas le tems de faire beaucoup de ces sortes de réflexions ; on me conduisit sur le champ dans un souterrain affreux, plus propre à servir de séjour aux morts qu' aux vivans, et bien capable d' éteindre les vives impressions que Zulime avoit faites sur moi. Les moines portent tout à l' excès. Je ne devois être tiré de ce lieu terrible que pour être précipité dans des flammes : que l' on conçoive, si l' on peut, l' horreur d' une pareille situation. Que si près de la mort, la vie nous paroît un présent du ciel bien funeste !

Ne voyant point arriver l' heure fatale de mon supplice, quelques foibles rayons d' espérance commencerent à se présenter à mon esprit : mais qu' ils se dissipoiént bientôt, quand je réfléchissois que j' aurois affaire à des moines, c' est-à-dire, à des coeurs durs et sauvages ! Pour Zulime, quand j' aurois encore

espéré la revoir contre toute espérance, je ne pouvois plus m' attendre à la trouver sans quelle se fût livrée à aucun homme ; j' avois été absent trop long-tems. Pendant un an que je demeurai dans cette prison affreuse, j' eus le loisir de faire des réflexions de toute nature. Je me figurois bien que c' étoit Azaïm qui, par quelques ressorts secrets, reculoit le jour de mon supplice. Il étoit naturellement intrigant ; mais le moyen d' espérer qu' il pût réussir ? La loi me condamnoit.

Voyant cependant qu' un si long espace de tems s' étoit écoulé, je ne m' opposois plus que foiblement à l' espérance qui cherchoit à se glisser dans mon coeur, et je commençois à moins gêner mon imagination. Le premier objet qu' elle peignit à mes yeux fut Zulime sensible à mes feux. Je me rappelai avec joie le jour heureux que je

reçus ses faveurs pour la première fois.
C'est sur cette montagne, me disois-je,
que j'ai éprouvé les plaisirs les plus

p72

sensibles et les peines les plus ameres.
Ah ! Tendre Zulime, que vous me
coûtez cher ! Si je pouvois du moins
vous revoir encore et vous raconter ce
que je souffre pour vous avoir aimée,
je mourrois content.
J' étois occupé de ces idées charmantes,
lorsqu' on vint un jour ouvrir la
porte de ma prison : cela me surprit.
On me descendoit ordinairement à
manger par une espece de lucarne, qui
servoit aussi à me faire entrevoir le jour.
Etoit-ce la fin de ma vie ou de mon esclavage
que l' on venoit m' annoncer ?
Hélas ! C' étoit ma mort.
Il faut vous disposer à mourir, me
dit sans pitié un de mes confreres,
le bûcher est tout prêt. Quelle sentence !
Mes cheveux, qui avoient eu
le tems de croître, se hérissèrent sur
ma tête ; mes sens se troublèrent ; tout
mon corps trembla et frémit à l' approche
de sa destruction. Je sortis enfin
du séjour des ombres, pour y rentrer
bientôt, et revis le soleil pour la

p73

premiere fois depuis un an, pour ne
le plus revoir. Je fus conduit au bûcher,
qui étoit dressé au tour de ma
tente, et qui devoit consumer avec moi
tout ce qui m' avoit touché. On me
jetta sur mon lit ; car je n' eus pas la
force de m' y traîner. Le jour commençoit,
et le feu ne devoit être allumé
qu' après le soleil couché ; car il falloit
demeurer un jour entier exposé aux
yeux de tous les ministres de Jatab,
pour qu' effrayés de mon exemple, ils
fussent retenus par la crainte des supplices.
Au milieu de ce triste appareil, où
tout m' annonçoit ma ruine prochaine,
j' aperçus Azaïm. Il s' approcha de moi,
et m' apprit, en fondant en larmes,
qu' il avoit fait tous ses efforts pour reculer
l' heure de mon trépas ; qu' enfin
il falloit céder à mon infortune, et que
le tems étoit arrivé qu' il alloit perdre
le plus tendre des amis. Je le remerciai
de ses généreux soins, et le priai

de se souvenir de moi. Hélas ! Me dit-il,

p74

croyez-vous, cher Dely, que je
pourrai vous survivre ? Je mourrai avec
vous ; nous n' aurons qu' un même bûcher,
et c' est de ma main que partira la flamme
qui nous doit consumer. De votre main !
Repris-je avec étonnement. Oui, de ma
main, poursuivit-il ; c' est au dernier
novice à mettre la flamme au bûcher.
On m' a déjà donné le fatal flambeau.
En vain j' ai réclamé les droits de l' humanité,
en représentant que vous étiez
le plus tendre de mes amis ; les indignes
ministres de Jatab, sourds à
ma voix, ont opposé à mes raisons les
ordres suprêmes de leur infâme prophète.
à ces mots nous nous précipitâmes
dans les bras l' un de l' autre pour
nous faire les derniers adieux, et
Azaim me quitta en pleurant pour se
préparer à ce triste ministère. Je demeurai
dans l' abattement d' un homme qui
n' attend que la mort. Je me voyois
prêt à être consumé par les flammes
sur le même lit où j' avois brûlé

p75

d' autres feux environ un an auparavant.
Cette réflexion fut la dernière dont
je fus capable. Je ne pouvois plus
que lever mes faibles yeux au ciel,
pour lui demander de me faire expirer
de douleur avant le moment
destiné à mon supplice : c' étoit mourir
trop de fois. Il étoit à peine
midi.
Un bruit confus d' instrumens que
j' entendis tout d' un coup excita encore
ma curiosité. J' appris bientôt que c' étoit
une jeune femme qui venoit consacrer
son fils premier né au culte des
autels, et que mon supplice seroit
remis au lendemain : il étoit défendu
de faire mourir personne un jour de
fête. Reculer ma mort, c' étoit l' avancer.

Je perdis toute connoissance, et j' allois
rendre le dernier soupir, quand
Azaïm vint me dire que c' étoit Zulime
qui venoit offrir mon fils à Jatab.
Fils malheureux ! M' écriai-je ;
mere infortunée ! Et encore plus malheureux
pere ! Pourquoi sommes-nous

p76

nés ? Je viens de parler à Zulime,
me dit Azaïm, et de lui conter notre
funeste histoire. Elle me suit fondant
en larmes. Elle veut vous voir. La
voici.
Quel spectacle pour un tendre amant !
Je rappelai en un moment toutes mes
forces pour lui dire : venez, chere
Zulime, venez recevoir les derniers
sopirs du tendre et fidele Dely ; c' est
pour vous avoir aimé que je meurs ;
mais je meurs content, puisque c' est
entre vos bras que je rends la vie. Je
voulus lever mes mains pour l' embrasser ;
elles retomberent de foiblesse.
Non, vous ne mourrez pas, me dit-elle
d' un ton ferme : j' ai une grace
à demander aujourd' hui à Jatab en faveur
de l' offrande que je lui fais de
mon fils ; c' est votre vie que je demande ;
on ne peut me la refuser ; je sais la
loi : vivez, cher Dely, et m' aimez :
Azaïm m' a tout dit. Venez voir votre
fils aux pieds des autels qui leve pour
vous ses petites mains au ciel.

p77

Recevoir en un moment, et Zulime,
et la vie, étoient des biens si grands,
qu' ils surpassoient mes espérances. Je
doutai quelque tems si je n' étois pas
dans le transport : mais je fus bientôt
convaincu d' une vérité si consolante ;
les yeux de Zulime avoient
ranimé les miens, et sa bouche,
qu' elle porta sur mes levres, rappella
mon ame fugitive. C' est dont vous,
belle Zulime, lui dis je, qui me rendez

la vie ? Oui, c' est moi même, repartit-elle,
je ne vous ai pas oublié
un seul moment : j' ai été fidele au serment
que je vous ai fait de ne point
voir d' hommes avant vous au sortir du
temple d' Alpheia. J' allois demander au
grand Jatab, pour la grace qu' on ne
peut me refuser, de me laisser sortir
d' ici sans avoir eu de commerce avec
le grand karken ; mais racheter votre
vie m' est un bien plus doux : je cours
la demander et me faire relever de mon
serment. Quelle scene nouvelle ! Non,
lui dis-je dans le premier mouvement,

p78

laissez-moi mourir plutôt,
chere Zulime, et me demeurez fidelle.
Quoi, cher Dely, reprit-elle, vous
voulez mourir ! Y pensez-vous ? Mourons
donc tous les deux. Qu' on mette
le feu au bûcher. Elle vouloit l' y mettre
elle-même ; mais Azaïm l' entraîna
malgré moi, et j' appris bientôt qu' elle
avoit obtenu ma grace. Une vie qui
me coûtoit si cher pouvoit-elle m' être
précieuse ? Je vis, sans en marquer de
joie, qu' on éloignoit de moi les préparatifs
de ma mort, et qu' on me
rapportoit mes premiers habits. Zulime
reparut à mes yeux ; mais sans mon fils,
qu' elle portoit entre ses bras, peut-être
l' aurois-je fuie. J' embrassai ce
cher fruit de toute ma tendresse, et
vis avec douleur qu' il falloit le laisser
dans ce lieu infâme. Je le recommandai
à Azaïm qui, instruit par mon exemple,
ne devoit pas être tenté de sortir du
monastere. Je fus délivré par un miracle.
Mahomet n' en fait pas tous les

p79

jours. Je fus reconnu publiquement
indigne de demeurer davantage au
temple d' Alpheia, et reconduit hors
de son enceinte avec la derniere infâmie ;
mais le plaisir que j' avois d' en

sortir avec Zulime me tenoit lieu des plus grands honneurs.
Il est tems de tirer mes lecteurs de ce séjour d' horreur, pour les transporter dans un lieu plus aimable. Je revis enfin l' habitation d' Asor, cette cabane, si charmante à mes yeux depuis que j' y avois vu Zulime. Mon goût pour cette fille n' étoit plus si vif à la vérité ; mais je ne laissois pas de l' aimer encore, et elle me fut bientôt aussi chere qu' auparavant. Pouvois-je la haïr d' un crime autorisé par sa religion, et commis pour me rendre la vie ? Je tâchai donc à bannir cette idée de mon esprit, pour me livrer tout entier au plaisir qu' inspiroient les réjouissances champêtres qui se donnerent au retour de cette jeune persane.

p80

Que je jouis peu de tems de ce bonheur !
Un marchand arménien, qui arriva pour acheter des femmes, me replongea dans le chagrin le plus amer. Parmi celles qui embéllissoient cette fête, il en choisit plusieurs, et Zulime fut la premiere sur qui il jetta les yeux. Il la mit à un prix si haut, qu' il me fut impossible de couvrir son enchere : je n' avois d' argent que ce qu' Azaïm m' avoit donné en sortant du monastere. Je connoissois Zulime, et j' aurois eu tout à espérer de son coeur, si elle eût pu disposer d' elle ; mais son pere de qui elle dépendoit, étoit un de ces hommes intéressés à qui l' argent fait tout faire. Il fut sourd à mes prieres et aux larmes de sa fille, lui disant, que puisqu' il falloit se séparer d' elle, et la vendre, il étoit juste de préférer celui qui lui en donnoit davantage. Quel coup de foudre pour moi !
Je suis né pour me trouver dans de semblables situations. Je ne sais si

p81

l' état dans lequel j' étois à la montagne
d' Alpheia, quand Zulime vint
m' y rendre la vie, étoit plus déplorable
que celui où je me trouvai alors.
Seul, et sans défense au milieu de ces
déserts, quel parti pouvois-je prendre ?
Quoi, me disois-je en moi-même,
il y a donc des peres assez barbares
pour sacrifier ainsi leurs enfans à un
vil intérêt ! J' avois eu peine à le croire
jusqu' alors ; mais depuis mon voyage
en France, j' ai de quoi m' en convaincre.
Il n' est point de pays si fertile
en peres si dénaturés. Rien n' y est
si commun que de les voir vendre
leurs filles au plus offrant, en les arrachant
malgré elles des bras d' un tendre
amant. Que d' exemples j' ai vus de ce
que j' avance pendant mon peu de séjour
à Paris.
Il fallut donc céder Zulime à l' arménien ;
mais ce ne fut que pour la
lui ravir plus aisément. Je ne cachai
ma douleur que pour dérober à Asor
la connoissance du projet que je méditois ;

p82

c' étoit d' enlever secrètement
sa fille pendant la nuit suivante. Le
soleil avoit déjà fait plus de la moitié
de sa course ; il n' y avoit pas de tems
à perdre. Je savois que si j' étois pris
par ceux qui ne manqueroient pas de
me poursuivre, il m' en coûteroit la
vie ; mais j' étois résolu de mourir plutôt
que de céder Zulime. Je demandai
qu' il me fût du moins permis de lui
faire mes derniers adieux. Ce fut tout
ce qu' Asor crut devoir faire pour sa
fille. On nous laissa libres un moment.
Je le mis à profit.
à peine fûmes-nous seuls, que je
demandai à Zulime si elle me quittoit
à regret. En doutez-vous, reprit-elle
avec une tendresse qui m' assuroit
de sa sincérité ? Et bien, lui dis-je, si
vous m' aimez, suivez-moi. Quelle
fut ma joie de lui entendre répondre
qu' elle n' auroit pas de plus grand plaisir !
L' amour est de tous les pays du
monde. Ce dieu lui fit oublier pour

cette fois qu' il lui étoit défendu de sortir

p83

de l' habitation d' Asor sans son aveu.
La nature parloit sans doute autrement
à son coeur, et lui disoit qu' un pere,
en s' opposant au bonheur de sa fille,
perdoit ses droits. La nature les lui
donne, mais c' est à la tendresse et à
l' amour à les lui conserver.
Cette belle me demanda avec empressement
si je savois quelque moyen
de la tirer des mains de l' arménien.
Je lui répondis que le seul qui lui pût
réussir étoit de profiter de la nuit
pour venir me rejoindre à un endroit
du désert que je lui indiquai ; que j' allois
la quitter en apparence, comme
si je ne devois jamais la revoir. Elle
me promit avec joie de me suivre. Je
la quittai en pleurant, ne voulant pas
demeurer plus long-tems avec elle,
de crainte de faire naître quelque soupçon
dans l' esprit d' Asor, à qui je fus
dire adieu.
Je partis donc seul de ce désert,
sans ami, sans maîtresse, incertain si
j' aurois le bonheur de revoir jamais

p84

Zulime ; car mille événemens, auxquels
on ne s' attend pas, pouvoient
me la ravir. N' étant plus soutenue par
ma présence, et encouragée par mes
conseils, ne pouvoit-elle pas changer
de sentiment, et partir le lendemain
avec l' arménien ? Et si fidele à sa promesse,
elle s' échapoit de la maison
de son pere, n' avois-je pas encore
à craindre qu' on ne la poursuivît ? Et
comment aurois-je pu la défendre !
J' étois agité de toutes ces différentes
réflexions quand j' arrivai à l' endroit
désigné, d' où je découvrois aisément
toute l' habitation d' Asor sans être vu de
personne.
Quoiqu' il fût déjà tard, le reste du

jour me sembla d' une longueur insupportable.
Le soleil me paroissoit immobile.
En vain de hautes montagnes
sembloient s' élever exprès pour le cacher
plutôt, il ne cessoit point de
m' éclairer de sa lumière importune. Un
rocher bienfaisant me la cacha tout-à-coup ;
mais j' eus encore la douleur de

p85

voir long-tems ses rayons mourans
dorer la cîme des montagnes opposées.
Il disparut enfin, et la nuit, si
long-tems attendue, répandit ses voiles
sur ces déserts.
Un autre eut sans doute tremblé de
se trouver ainsi seul au milieu du silence
et des ombres. Un calme profond
n' effraie pas moins qu' un bruit terrible.
Pendant la nuit tout grossit à nos
yeux ; nous croyons voir par tout des
hommes armés. Le vent agite-t-il une
feuille, on parle, ou l' on marche,
dit-on. Grace à l' amour qui m' occupoit
tout entier, je ne tremblai que
de la crainte de ne plus revoir Zulime.
Elle ne paroissoit point. Je craignis
qu' elle ne se fût égarée, la nuit étant
fort sombre ; mais j' eus assez de bonheur
pour revoir ce cher objet de mon
amour. J' entendis marcher ; je courus ;
c' étoit Zulime hors d' haleine. Est-ce
vous, Dely, me dit-elle, en se jettant
entre mes bras ? Fuyons, on nous
poursuit. La force lui manquoit. Je ne

p86

pus que la transporter sous un rocher
voisin, où j' avois préparé un lit de
mousse pour la recevoir, et l' y faire
reposer quelque tems.
Le calme qui régnoit me fit penser
que la crainte d' être poursuivie lui
avoit fait croire qu' on la poursuivoit
en effet. Je ne me trompois pas. Après
avoir encore prêté l' oreille quelque
tems sans rien entendre, je remis Zulime

de sa frayeur, et nous nous éloignâmes
à la faveur de la lune qui commençoit
à paroître. Elle étoit si belle,
et le tems devint si clair, que je craignis
qu' il ne nous nuisît plus qu' il ne nous
seroit favorable.

Zulime connoissoit les lieux. Elle
me conduisit en moins de trois heures
au bord d' un grand fleuve, nommé Koban,
qui baigne le pied du mont Caucase.
Il faut, cher Dely, me dit-elle,
nous éloigner de ces déserts, nous n' y
serions pas en sureté ni l' un ni l' autre ;
fuyons. Je crus que si nous pouvions
traverser ce fleuve nous n' aurions plus

p87

rien à craindre ; mais il faisoit un bruit
si terrible en coulant parmi des rochers,
que j' imaginai la chose impossible.
Nous ne laissâmes pas de le côtoyer,
dans l' espérance de trouver quelque' endroit
plus tranquille et moins large.

Las de marcher en vain, nous nous
reposâmes, accablés de fatigue, et le
sommeil nous surprit.

Il étoit grand jour quand nous nous
éveillâmes. Les premieres paroles que
je prononçai furent des plaintes que
j' adressai au ciel, en réfléchissant à
ce que nous allions devenir. C' est le
défaut de tous les amans, de ne jamais
prévoir les suites funestes des premieres
démarches que leur passion leur
fait faire. Où vous ai-je conduite,
dis-je à Zulime, et quel triste sort
vous ai je procuré ! Vous étiez digne
d' un plus heureux. Destinée par votre
beauté à faire l' ornement du serrail
de quelque riche bacha, vous eussiez
eu une foule d' esclaves empressés à
vous servir ; et en ce triste lieu nous

p88

ne trouverons pas seulement à nous
servir nous-mêmes pour pouvoir aux
nécessités de la vie.

C'est à tort que vous vous plaignez,
me dit tendrement Zulime ; ce lieu
me paroît le plus beau du monde,
puisque je vous y vois, que je puis
vous y servir et vous aimer. Accoutumé
à vivre dans les villes, vous ignorez
les ressources que nous avons dans
ce désert. De quoi vivois-je à l' habitation
de mon pere ? De fruits, de légumes,
enfin de tout ce que la terre
offre ici à mes yeux : ce fleuve même
n' a-t-il pas des poissons de toute espece ?
Mes mains sauront faire usage
de tout. On est assez riche quand on
possede ce qu' on aime.
De dire que Zulime me tint ce discours
mot pour mot, c' est ce que je
ne puis assurer ; je n' ai pas assez bonne
mémoire : j' en rends le sens ; c' est tout
ce qu' on peut exiger de l' historien le
plus exact.
J' admirai quelle ressource c' est pour

p89

un homme qu' une femme élevée à la
campagne : et en comparant Zulime à
toutes nos dames de Constantinople,
qui, par la superfluité de leurs ajustemens
et de leurs folles dépenses, sont
capables de ruiner la fortune la mieux
établie, je vis quel trésor j' avois acquis
en m' attachant cette persane.
Vous me rassurez, lui dis-je, belle
Zulime, en trouvant des remedes à mon
imprudence ; contens de nous aimer,
vivons donc en ces lieux, inconnus à
tout l' univers, j' y consens, trop heureux
de vous posséder ; loin de vous,
je ne regretterois que vous ; en votre
présence je ne dois rien désirer ; mais,
pour plus de sûreté, ajoutai-je, il faudroit
mettre ce fleuve entre Asor et nous.
Le mont Caucase que nous découvrons
de l' autre côté, nous offre une retraite
sûre et tranquille ; ces lieux me paroissent
inhabités : le soleil ne s' y levera que pour
nous, nous le verrons naître et mourir
en nous donnant de nouvelles preuves
de notre amour.

Marchons, me dit Zulime ; je suis prête à vous suivre par-tout. Nous remontâmes le Koban encore pendant quatre jours : plus nous avançons, plus son lit diminuoit de largeur : enfin le trouvant qui couloit lentement parmi des roseaux, nous le traversâmes. Arrivés à l' autre bord, nous nous enfonçâmes dans les gorges du Caucase, et un petit bois charmant, arrosé d' une claire fontaine qui en sortoit à travers des rochers, nous engagea à choisir ce lieu pour notre demeure. Jusques-là nous n' avions encore servi de dieu que l' amour. Zulime commença à se prosterner du côté de la montagne de Jatab, et à prier ce prophete de nous être favorable. Comme il n' y avoit que moi d' homme en ce désert, il m' importoit peu que Zulime fût jatabiste, ou tout-à-fait mahométane ; je n' avois pas à craindre qu' elle abusât de la loi de Jatab, qui lui prescrivait de ne refuser ses faveurs à aucun homme. Je me mis à bâtir une petite cabane

couverte de feuillages, à la façon du pays. Tandis que j' étois occupé à ce doux travail, quel plaisir n' avois-je pas de voir l' aimable Zulime préparer de son côté un repas frugal, apprêté par des mains si cheres ! Que ces mets me sembloient délicieux ! J' eus préféré à la table des rois le gazon sur lequel ils étoient servis, et l' eau pure qui nous désaltéroit, au nectar des dieux de la fable. Persuadé que ce désert étoit inhabité, je m' éloignois quelquefois de Zulime, pour jouir du plaisir de la voir redoubler ses caresses à mon arrivée, et me conter ses craintes. Je me cachois même souvent, et sans la perdre de vue, je me plaisois à l' entendre m' appeler à haute voix par les noms les plus tendres. Je n' avois pas de joie plus parfaite que celle de me venir jeter à son col, au moment qu' elle me croyoit perdu et que ses larmes

commençoient à paroître. Quelle
satisfaction pour moi de les essuyer,
après les avoir fait naître ! Elles m' étoient
d' autant plus précieuses, que

p92

l' amour, qui les faisoit couler, bientôt
les essuyoit.
Ce fut-là le tems le plus beau de ma
vie. Que n' eût-il duré toujours ! à peine
un mois fut-il écoulé, que je retombai
dans le plus grand des malheurs. Quel
funeste revers ! Quel changement affreux
va succéder à une si charmante !
Un jour que je m' étois éloigné plus
qu' à l' ordinaire, pour connoître un peu
le pays que nous habitions, quelle fut
ma douleur de ne plus trouver Zulime,
à mon retour ! Je crus d' abord, qu' accoutumée
à mes jeux, elle s' étoit aussi cachée
à quelque part, pour me donner le plaisir
de la retrouver ; mais ce fut inutilement
que je la cherchai, et que je fis
retentir ce désert de mes cris : je n' entendis
que ma voix réfléchie par les échos,
qui me renvoyoient le nom de Zulime,
sans que nul endroit l' offrît à mes yeux ;
et le soleil se coucha pour cette fois sans
nous trouver réunis. Quelle nuit affreuse !
Semblable à un furieux, je courus les
bois, je franchis les rochers, les précipices.

p93

La crainte de mourir n' arrête pas
les amans désespérés ; quelque génie
bienfaisant les sauve sans doute de leur
propre fureur.
Je tombai enfin accablé de fatigue,
incertain du chemin que je devois prendre.
Ma voix mourante alloit répéter le
nom de Zulime pour la dernière fois,
lorsque l' éclat d' un grand feu, qui vint
frapper mes yeux tout d' un coup, me les
fit porter attentivement sur l' endroit d' où
il partoît. Un amant se désespère d' un
rien, et un rien lui rend l' espérance. Ce
feu me fit croire que Zulime, s' étant

égarée en me cherchant, avait peut-être
allumé ce feu, pour me marquer l' endroit
où elle étoit. J' oubliai en un moment
le chemin que j' avais fait, pour
en entreprendre encore un plus considérable.
Je ne marchai pas, je volai, guidé par la
flamme, sans que nul obstacle
pût m' arrêter. De tems en tems je
prêtois l' oreille ; je croyais même entendre
sa voix ; je lui répondois que je serois
bientôt à elle. Que de tendres embrassemens

p94

je lui préparois ! Mais bientôt, au
lieu de larmes de joie, ce furent des
larmes de douleur qu' il me fallut répandre.
Le soleil étoit levé quand j' arrivai à
l' endroit où j' avais aperçu le feu ; je ne
vis que de la cendre et quelques os épars,
reste malheureux d' une personne qui
avait été dévorée par la flamme. Il ne
me fut plus permis de douter que ce
désert ne fût habité par quelques tartares,
et que Zulime étoit sans doute
tombée entre leurs mains. Etoient-ce ses
membres déchirés que j' apercevois ?
Comment me convaincre dans ce doute
cruel, plus affreux mille fois que la
mort ? Envain j' interrogeois cette
cendre encore fumante, et l' arrosois de mes
pleurs : que pouvoit-elle me répondre ?
Zulime, ma chere Zulime, m' écriai-je
dans les transports de la douleur la plus
amere, est-ce votre cendre infortunée
que je foule aux pieds ? à quelques pas
de là j' aperçus sur le sable les traces de
plusieurs personnes. Je m' étudiai à démêler

p95

si je ne reconnoîtrois point le
pied de Zulime. Il étoit facile : elle
portoit un petit soulier d' une forme
singuliere. à peine eus-je fait quatre pas,
que je l' aperçus gravé sur le sable. à
cette vue je reculai saisi d' horreur, en
m' écriant : c' en est donc fait, je ne vous
verrai plus !

à ces mots, je tombai sur un des especes de bancs qui environnoient cette petite place, et laissai aller ma tête contre un des arbres qui la couvroient, sans penser que si Zulime avoit été brûlée par ces tartares, j' avois à craindre un sort semblable ; mais les amans raisonnent-ils ? J' étois incapable de la moindre réflexion.

Je ne sortis de cet assoupissement mortel qu' à la voix d' un respectable vieillard qui parut tout-à-coup devant moi. Sa présence m' effraya d' abord : mais sa parole me rassura bientôt. Qui êtes-vous aimable etranger, me dit-il ? Quelle tempête a pu vous jeter sur ce rivage ? Qui que vous soyez, repartis-je,

p96

daignez m' apprendre si Zulime vit encore, et qui me l' a ravie : c' est elle que je cherche en ces lieux. Cessez de craindre pour ses jours, interrompit Hussein (c' est ainsi que ce vieillard se nommoit), vous la reverrez : mais ce lieu n' est pas sûr pour vous : suivez-moi, que j' entende le récit de vos malheurs, et que je vous conte les miens. à ces mots il me prit par la main, et me conduisit dans une caverne voisine, où j' entrai en tremblant. Est-ce ici, lui dis-je, que je dois revoir Zulime ? à votre impatience, reprit Hussein, je vois que cette fille vous est bien chere. Plus que ma vie, lui répondis-je. Hé bien, ajouta-t-il, qu' il vous suffise pour un moment de savoir que jamais elle ne fut moins en danger.

Je suis un prince, issu du sang malheureux des sophis de Perse. Cet aventurier Thamas-Koulikan, qui occupe le trône de mes ancêtres, regne-t-il avec tranquillité sur ses nouveaux sujets ? Est-il possible que tous les rois de la

p97

terre ne soient pas réunis pour soutenir

un prince légitime contre un sujet rebelle ?
Ils apprennent par leur silence
qu' un heureux téméraire n' ayant rien à
hasarder, peut tout entreprendre. Contraint
de fuir pour éviter le sort de
Schah-Thamas, je me suis retiré dans ces
déserts inconnus.
J' appris à Hussein que Koulikan solidement
établi sur un trône usurpé, sembloit
n' y plus chanceler. Qu' il regne,
me répondit cet infortuné prince, en
poussant un profond soupir ? Puisque
les dieux protègent de semblables rois,
et que les rois intéressés à cette querelle
n' en tirent pas vengeance, j' aurois
honte de régner ; le trône est déshonoré.
Les habitants de ces montagnes m' ont
reçu parmi eux sans me connoître, et
ont reçu pour moi une telle vénération,
que le chef de leur religion étant mort,
ils m' ont forcé de prendre sa place. Ces
peuples, poursuivait-il, adorent une
idole ridicule, à qui je fais rendre tous
les oracles que je crois nécessaires pour

p98

leur tranquillité. Par cette voie je regne
en ces lieux avec plus d' empire que si
j' en étois le roi, puisque l' espece de
souverain qui commande vient prendre
l' ordre de l' idole, qui ne parle que
par ma voix. Je vois, grand prince,
lui dis-je, que vous êtes tout-puissant,
en ce désert, et que vous pouvez me
rendre Zulime ; mais vous ne m' en
parlez pas, seigneur. Avant que de
vous instruire de son sort, ajouta Hussein,
il faut que vous sachiez que les
femmes du mont Caucase sont épouvantables,
et qu' elles ont la vanité de se
croire charmantes : aussi les hommes ont-ils
rarement commerce avec elles ; et
sans leur religion, qui leur ordonne
de les voir certains jours de l' année, ces
montagnes manqueroient bientôt d' habitants.
Il y a quelque tems que Kakoukan,
chef de ces tartares, vint se
plaindre à la divinité de ce désert de ce
qu' elle leur donnoit des femmes si
ridicules : comme je ne sais ce que c' est que
de désespérer personne, je lui répondis,

par la bouche de l' idole, qu' une jeune beauté lui seroit accordée quelque jour pour peupler avec lui ce désert de femmes adorables. Kakoukan, qui trouva hier en chassant votre Zulime dans ces forêts, la prit pour cette aimable mortelle qui lui est promise par l' oracle, et la conduisit au temple pour me la présenter.

Surpris à cette vue, autant qu' on peut l' être, et curieux de savoir de cette belle qui elle étoit, ne voulant pas la livrer à ce brutal sans la connoître, je répondis à Kakoukan, pour gagner du tems, qu' il falloit offrir un sacrifice solennel au dieu protecteur de cette contrée. En même-tems un grand bûcher fut allumé, et une biche blanche immolée. C' est donc-là, lui dis-je avec étonnement, le sujet des flammes que j' ai apperçues cette nuit s' élever de cet endroit ? Oui, me dit Hussein. Après le sacrifice, poursuivit-il, je conduisis Zulime dans un endroit sacré du temple, où elle a passé seule le reste de la

nuit, et Kakoukan l' est venue prendre ce matin en grande pompe pour la mener sur le bord de la Mer Noire, qui n' est pas éloignée, et où il a de vastes jardins, pendant que l' on fait des préparatifs d' une fête sauvage qu' il lui veut donner aujourd' hui.

Hé ! Que vous a dit Zulime dans l' entretien que vous avez eu avec elle, dis-je à Hussein ? Qu' elle fuyoit de chez son pere, me répondit-il, avec un turc nommé Dely, pour qui elle avoit conçu l' amour le plus tendre. Elle m' a conjuré de mettre tous mes soins à vous chercher. Je le lui ai promis, après l' avoir instruit du rôle qu' elle devoit jouer devant les tartares, en affectant une joie qui pût cacher sa douleur. J' étois accoutumé depuis quelque tems à passer rapidement de la joie à la tristesse, et de la tristesse à la joie.

Elle n' est donc pas morte, m' écriai-je,
et ce n' est pas sur ses cendres que j' ai
versé des pleurs ? Dieux qui l' avez conservée,
rendez-la moi fidelle. Je me

p101

jettai en même-tems aux genoux de
Hussein, et le conjurai, les larmes aux
yeux, de sauver Zulime de l' amour de
Kakoukan.

Il ne faut rien précipiter, me dit ce
vieillard avec bonté. Ne craignez point
de violence ; les habitans de cette contrée
conserveront pour votre Zulime,
un respect inviolable ; je le leur ai
ordonné. Il ajouta que, résolu depuis
longtems de quitter entièrement la Perse, de
crainte d' être enfin reconnu, il n' attendoit
que le moment favorable pour
passer en Turquie, et qu' il seroit charmé
de nous y accompagner.

J' ai, poursuivit-il, tout ce qu' il faut
pour ce voyage, dont je suis uniquement
occupé depuis un an. Quand la
nuit sera venue, ajouta-t-il, je vous
conduirai dans un petit navire, dont
Kakoukan se sert pour aller dans une
isle voisine. Comme cette mer est fort tranquille,
il n' y a dans l' espece de port
que couvrent ce petit bois sacré que
quelques barques de pêcheurs que nous

p102

coulerons à fond pour n' être pas poursuivis.
Prêt à mourir de douleur, un moment
me rendit l' espérance de revoir
Zulime, et bientôt Constantinople avec
elle. Grand prince, dis-je à Hussein,
en me jettant à ses genoux, fussiez-vous
assis sur le trône de vos peres, il
ne seroit pas en votre pouvoir de me
faire un plus riche présent que celui
que je vais recevoir de vous en ce désert.
Zulime, que vous me rendez, est
plus chere à mes yeux que tous les trésors
que vous possédez. Mais pourrai-je
la revoir ? N' est-ce point une illusion ?
Non, vous ne pouvez me tromper ; je
vois briller en vous cette majesté sacrée
que le ciel grave sur le front de ceux
qu' il fait naître pour nous commander.
Pardonnez, seigneur, un doute causé
par un excès d' amour. Oui, le bien
que j' attends de vous est si grand et
surpasse si fort mes espérances, que j' ai
peine à le croire. Quoi ! Je reverrois

Zulime.

p103

Oui, vous la reverrez, poursuivit
Hussein. Je vais vous mener dans un
endroit, d' où, sans être vu, vous
pourrez découvrir la fête qu' on va lui donner.
à ces mots, il me conduisit dans
une caverne sombre et fort profonde,
fabriquée dans le roc, d' où l' on découvroit,
à travers d' un feuillage épais une
petite plaine, environnée d' arbres ;
plusieurs hommes y étoient occupés aux
préparatifs de la fête. Hussein m' apporta
quelque nourriture, me quitta,
en me promettant de venir me rejoindre.
Après avoir attendu quelque tems
avec toute l' impatience d' un amant,
Zulime parut enfin à mes yeux :
Kakoukan la fit monter avec lui sous une
espece de trône champêtre, fait de
branchages et de fleurs. Que j' aurois
bien voulu entendre ce que ce tartare
lui dit, et la réponse qu' elle lui fit ?
Je remarquois avec plaisir à travers la
gaieté feinte de Zulime une secrète
mélancolie, qui me fit connoître combien
elle étoit sensible à ma perte. Mais

p104

Hussein n' eut pas plutôt trouvé le
moment de lui dire que j' étois témoin secret
de cette fête, qu' elle ne put modérer
l' excès de sa joie ; elle en donna
de marques si sensibles, que Kakoukan prit
pour lui les transports qu' elle
laissa éclater. De jeunes hommes formerent
des danses, et firent divers
tours de force et d' adresse devant eux.
Zulime couronnoit les vainqueurs.
Envain ses yeux cherchoient à me
découvrir ; tandis qu' ils perçoient jusqu' à
mon coeur, ils ne pouvoient m' appercevoir,
malgré toute leur vivacité.
Quel doux spectacle pour moi ! Et que
ma situation étoit différente de celle
que j' avois éprouvée quelques heures

auparavant, lorsque je pleurai Zulime
devant le bûcher, que je croyais la
voir consumée ! Je voyois avec joie
que c' étoit d' un autre feu que cette
belle étoit embrasée. Que d' amoureux
regards furent lui rendre compte de
tout ce que j' avois souffert depuis que
je l' avois perdue ! Je lui contoïis mes

p105

peines, mes craintes, mes espérances,
conçues et détruites en un moment,
sans faire réflexion qu' elle ne pouvoit
m' entendre. Zulime me savoit présent ;
j' étois satisfait. Je n' aurois pu la laisser
dans la cruelle incertitude de ne savoir
si elle me reverroit jamais ; je savois par
ma propre expérience, combien cet
état étoit terrible. Je vous revois donc
enfin, chere Zulime, lui disois-je tout
bas, je vous revois fidelle ! Il me sera
bientôt permis de vous serrer entre mes
bras. Les seuls amans peuvent s' imaginer
la douce ivresse qui s' empare du
coeur dans ces sortes de situations ; en
effet quel moment plus charmant que
celui qui présente à nos yeux la personne
que nous aimons, après l' avoir pleurée.
Le bruit de quelqu' un que j' entendis
marcher assez près de moi, m' obligea
de me retirer dans le fond de la caverne ;
je reconnus bientôt que c' étoient des
femmes de cette contrée, au portrait
affreux que Hussein m' en avoit fait.
Il n' avoit rien exagéré. Elles me firent

p106

frayeur : leur teint est jaune, livide
et leurs yeux enfoncés sous un front
d' une largeur énorme ; elles ont le nez,
en récompense, si petit, qu' il paroît
à peine au milieu de deux joues des
plus renflées, entre lesquelles il est
comme enseveli ; pour le menton, elles
l' ont extraordinairement pointu et fort
près de leur bouche, qu' elles ont d' une
largeur démesurée. Quel portrait ! Que

Zulime devoit paroître belle à Kakoukan !
Elle, dont les yeux vifs et tendres
tout ensemble son couronnés du plus
beau front du monde, sur lesquels les
jeux et les ris paroissent avoir établi
leur coeur. Quelle fut la surprise de
ce barbare à la vue d' une femme si
aimable, dont la blancheur dût l' éblouir !
Je n' eus pas le tems de penser à ce
que j' avois à craindre d' un semblable
rival. à peine eus-je apperçu les femmes
de cette contrée, qu' elles me plongerent dans bien
d' autres craintes.
Voyons, dit à sa compagne la premiere
que j' entendis parler, voyons si

p107

cette beauté dédaigneuse a toutes les
graces que nos maris lui trouvent. Elles
étoient deux. S' étant placées dans l' endroit
que je venois de quitter, elles
commencerent par critiquer Zulime.
Qu' a-t-elle donc de si charmant pour
nous être préférée, disoit l' une ? Rien
du tout, répondit l' autre ; nous la valons
bien. C' est sans doute cet air étranger
qui charme nos époux. Vengeons-nous
du mépris qu' ils font de nos charmes,
et de l' injuste préférence qu' ils lui
donnent sur nous. Il doit naître d' elle,
dit-on, des femmes qui lui ressembleront,
pour peupler ces montagnes.
Souffrirons-nous cet affront ? Faisons
mourir cette nuit cette étrangere.
Quel horrible projet ! Et quelle situation
plus horrible encore pour un amant
qui l' écoute ! Triste jouet du caprice
du sort, je n' étois pas au bout de mes
malheurs ; je devois encore vous donner
bien des pleurs, chere Zulime. Pourquoi
étois-je sans armes ? Au péril de
ma vie, j' aurois immolé à ma vengeance

p108

ces deux cruelles victimes. Si
je ne suivis pas le premier mouvement
de la fureur qui me transportoit,

ce fut dans l' espérance de pouvoir
m' opposer plus aisément au dessein barbare
de ces furies, en écoutant leur
complot. L' une vouloit précipiter Zulime
dans la mer ; l' autre mettre le feu
dans l' endroit où elle passeroit la nuit,
fusse dans le temple même de l' idole.
Ce dernier sentiment prévalut :
de quoi une femme jalouse et cruelle
n' est-elle pas capable ? La religion est
un foible obstacle pour servir de frein
à sa rage.

Je ne pus entendre sans frémir ces
redoutables mégeres. Si elles ne fussent
pas sorties, j' allois paroître, et par un
coup d' imprudence, perdre peut-être,
et ma vie et celle de Zulime. à peine
eurent-elles disparu, que je me remis
à leur place, pour revoir l' innocente
victime de leur jalouse fureur. Elle
ignoroit les nouveaux malheurs qui
nous menaçoient.

p109

Je la trouvai toujours transportée de
cette joie que Hussein lui avoit rendue,
en lui apprenant que j' étois retrouvé. Pour moi,
que je la revis avec
des yeux bien différens, et qu' un moment
avoit apporté de changement
dans mon coeur ! Faut-il échouer si près
du port, m' écriai-je ! Encore quelques
heures, et Zulime étoit entre
mes bras : mais non, le ciel impitoyable
ne m' a pas fait pour jouir d' un
bonheur si doux.

Un amant ne perd pas tout-à-coup
l' espérance : ces tristes réflexions étoient
de tems en-tems suivies de plus
consolantes. Non, le ciel, me disois-je, n' est
pas injuste. Que lui ai-je fait, pour
m' accabler de tant de maux ? Il ne veut
pas que Zulime périsse. Il n' a sans doute
conduit ici ces femmes barbares, que
pour me donner connoissance de leur
détestable complot, afin de pouvoir le
rendre inutile. Ce n' étoient-là que des
espérances, et l' arrêt de mort étoit réellement
prononcé. Avec quelle impatience

ne desirois-je pas revoir Hussein, pour prendre ensemble des mesures capables de prévenir l' effet des menaces de ces emportées.

Zulime disparut avec Kakoukan, et me laissa seul plongé dans la tristesse la plus profonde. J' allois expirer de douleur, si Hussein ne fût venu à mon secours.

Qu' avez-vous donc, me dit-il ? D' où peut venir cette langueur qui vous accable, si près de revoir votre Zulime ? Hélas ! Lui répondis-je en soupirant, nous ne fûmes peut-être jamais si loin du port ; il nous reste encore une furieuse tempête à essayer. Les femmes de cette contrée ont juré la perte de Zulime : elles doivent l' ensévelir cette nuit sous les ruines du temple, si nous ne la sauvons à tems de leur fureur. J' appris tout de suite à Hussein comment j' avois découvert cette horrible conspiration. L' étonnement que lui causa cette nouvelle lui fit garder quelque tems un profond silence, en levant les yeux vers le

ciel. Enfin, après un moment de réflexion : cher Dely, me dit-il, il ne faut désespérer de rien ; je répandrai par-tout que Zulime passe la nuit dans le temple. Envain l' impatient Kakoukan veut, dit-on, la retenir, et se livrer à toute la passion qu' il a conçue pour elle : je ferai parler l' idole ; je saurai, par cette voix, rendre inutiles les fureurs de l' amour et de la jalousie. Quand le soleil sera couché, je conduirai la jeune persane dans ce petit bois sacré, dont l' entrée n' est permise qu' à moi seul : il couvre le rivage sur lequel nous nous embarquerons : ne manquez pas de vous y rendre à la faveur des premières ombres de la nuit. Que ces furieuses brûlent après, et leur temple, et leur dieu ; elles cacheront par-là notre fuite, et Kakoukan me croyant devenu la proie des flammes avec la belle étrangère,

nous plaindra au lieu de nous poursuivre. Oui, cher
Dely, c' est le ciel qui
leur inspire ce dessein pour favoriser
le nôtre.

p112

à ces mots, Hussein me quitta pour
aller préparer le dénouement de cette
tragédie. Il se flattoit qu' en faisant parler
l' idole, il retireroit encore Zulime
des mains de Kakoukan. Je me défiois
de sa puissance. C' étoit contre un amour
violent qu' il avoit à combattre, et je ne
sensois que trop qu' un amant dans ses
transports, ne reconnoît de Dieu que
l' objet aimé, n' envisage de bien que sa
jouissance, et n' a d' autre crainte que
celle d' en être privé. J' en jugeois par
moi-même ; tous les oracles du monde
ne m' eussent pu faire abandonner Zulime ;
c' étoit-là mon idole. Le peu d' espérance
qui me restoit, n' étoit fondé que
sur la forte crédulité de ces peuples. Par
mille exemples de son autorité suprême,
Hussein avoit ranimé mon espérance.
Oui, j' espérois revoir Zulime : l' amour
me conduisit bientôt jusqu' à n' en plus
douter ; mais ce même amour détruisoit
souvent mes espérances, en combattant
lui-même les raisons qu' il m' alléguoit.
Pendant tout le tems que je demeurai

p113

seul, la crainte et l' espérance furent les
deux mouvemens qui partagerent mon
coeur. Il s' arrêta enfin au dernier comme
au plus conforme à ses desirs ; la nuit
commençant à tomber, mon impatience
m' emporta bientôt vers le petit bois qui
devoit offrir Zulime à mes yeux. Il y
avoit deux jours que je ne l' avois vue ;
que j' avois de choses à lui dire ! Que je
lui préparois de tendres caresses !
Comme je quittois la caverne,
j' aperçus une multitude de femmes qui y
venoient tenir leur conseil. Que de
graces n' eus-je pas à rendre au ciel de

m' en avoir fait sortir ! J' aurois sans doute péri impitoyablement par les mains de ces furies. Je me cachai pour les laisser passer ; mais à peine eus-je fait quelques pas du côté d' où elles venoient, que j' aperçus Hussein sans vie, étendu sur le sable. Je frémis à cette vue, et reculai saisi d' horreur, en m' écriant : ah ciel ! Voilà donc la fin de toutes mes espérances ! Zulime est sans doute demeurée entre les mains de Kakoukan.

p114

Qui l' en délivrera maintenant ? Ah ! Hussein, c' est pour m' avoir voulu conserver ce que j' aime, que des femmes cruelles viennent de vous faire périr. Prince infortuné, Dely ne vous survivra gueres. Zulime, ma chere Zulime, faut-il donc que je meure sans pouvoir vous faire mes derniers adieux ? Kakoukan triomphe ; au sortir des bras de ce rival barbare vous serez exposée à toute la rage des furies de ce désert. Les flammes dévoreront ces traits divins, ces graces adorables, dignes de l' hommage et du culte de tous les mortels ; et moi, je vivrois, chere Zulime, pour voir s' élever ces feux criminels ! Mes yeux pourroient-ils soutenir un semblable spectacle ? Périissons, puisqu' il ne me reste plus d' espérance de vous revoir. Malheureuse contrée, désert affreux, c' est vous qui me la ravissez : encore si vous faisiez son bonheur, si elle régnoit en ces lieux, tout sauvages qu' ils sont, je mourrois content ; mais hélas ! Sa cendre infortunée couvrira vos campagnes et deviendra

p115

le jouet des vents. Mourons, courons m' ensevelir dans le sein de la mer, qui devoit la porter : c' est trop vivre, puisque je ne vis plus pour Zulime. L' espérance de mourir bientôt me soutint et me donna la force de gagner le rivage. à peine l' eus-je aperçu, que

m' applaudissant de l' avoir trouvé, je redoublai mes pas. Toutes mes plaies se rouvrirent à la vue du navire destiné à nous passer en Turquie, je ne pus retenir mes larmes ; mais la douleur m' étouffa la voix. Résolu de m' embarquer et de m' exposer seul à toute la fureur des ondes, que je conjurois de m' ensévelir, j' arrachai le cable qui tenoit le vaisseau attaché, et furieux je m' y précipitai. Où tombai-je ? Entre les bras de Zulime, que Hussein y avoit déjà conduite. Quel moment ! Vous voici donc enfin, cher Dely, me dit-elle, en me serrant contre son sein ! Qu' avez-vous fait de ce respectable vieillard qui nous a réunis ? Je demeurai un moment immobile et sans voix ; je ne pouvois concevoir l' excès

p116

de mon bonheur. Quoi ! Le sort, m' écriai-je enfin, se plaît donc à se faire un jouet de mon coeur, en le rendant le théâtre de tant de sentimens différens. Ah ! Zulime, concevez tout l' excès de mon amour, puisqu' au moment que je vous vois, j' oublie tout ce que j' ai souffert. Que de larmes vous me coûtez ? Si vous m' en voyez encore répandre, je les dois à Hussein, ce généreux prince n' est plus ; je viens de voir expirer avec lui le reste précieux du sang de vos rois. Quoi ! Hussein est mort ? S' écria Zulime. Il ne m' a quittée un moment que pour courir vous chercher, et hâter le moment qui devoit nous réunir. Hélas ! Poursuivis-je avec douleur, les femmes cruelles qui avoient conjuré votre perte viennent de le faire mourir presque à mes yeux. Je n' eus pas la force d' en dire davantage. Nous le pleurâmes : nous n' avons que des larmes à lui donner. Outre que Hussein avoit abondamment fourni le navire de toutes sortes de provisions de bouche, il y avoit encore

p117

mis des armes et une boîte pleine
de pierreries d' un prix inestimable :
c' étoit tout ce qui lui restoit des biens
immenses qu' il avoit possédés en Perse.
Le vent enflait nos voiles, et ne pouvoit
nous être plus favorable. Je faisois
la fonction de pilote et d' amant. Nous
vîmes bientôt s' élever les flammes qui
consummerent le temple de Jatab ; et
Zulime jouit tranquillement d' un spectacle
dont elle devoit être la triste victime.
C' est ainsi que le maître de l' univers
se rit des vains projets des mortels, et
se sert de leurs mains pour détruire leurs
ouvrages profanes. Il sembloit que le
ciel, après nous avoir tant persécutés,
prenoit soin de conduire lui-même notre
navire à Constantinople.
Nous avons tant de choses à nous dire,
que nous ne sûmes d' abord par où commencer.
Enfin, après avoir raconté à
Zulime tout ce que j' avois souffert depuis
que le sort nous avoit séparés, je la priai
de me dire comment j' avois pu la perdre ?
Hélas ! Me dit-elle, il m' en souvient encore

p118

avec douleur. Le jour que vous
vous éloignâtes de moi pour reconnoître
le pays que nous habitions, je quittai
imprudemment notre cabane pour vous
suivre, ensorte qu' il me fut impossible
de la retrouver ; plus j' avançois, plus
je m' en éloignois. Après avoir marché
inutilement pendant plusieurs heures,
et vous avoir appelé à haute voix, en
pleurant, j' allois tomber, accablée de
fatigue, lorsque j' aperçus un homme,
que je crus d' abord être vous. Je volai ;
mais je ne vis qu' un tartare, qui se
jetta à mes genoux, les embrassa avec
respect, en me conjurant de le suivre.
C' étoit Kakoukan. En vain je voulus
fuir ; bientôt une troupe d' esclaves m' environna,
et je ne fus plus maîtresse de
retourner sur mes pas. On me conduisit
au temple, où Hussein me retint, après
le sacrifice qu' il fit offrir à l' idole, et
dont il vous a sans doute parlé.
Je demandai à Zulime si Kakoukan
ne lui avoit fait aucune violence. Elle

me dit que non ; mais que ne pouvant

p119

rien refuser aux hommes sans déplaire
au grand Jatab, si Hussein fût venu la
chercher un peu plus tard, Kakoukan
auroit eu lieu d' être satisfait. Elle finit
par le plaindre, et moi par la plaindre
elle-même de sa crédulité, sans cesser
de l' aimer ; mais dans les dispositions
où elle étoit, je pris le parti de ne
la laisser voir à personne pour ma
tranquillité.

Enfin, après huit jours de navigation
la plus heureuse, nous entrâmes dans
le port de Constantinople. J' y trouvai
des marchands de toutes les nations
du monde, à qui je vendis une partie
de pierreries de Hussein, qui me rapportèrent une
somme fort considérable :

de sorte que je me vis en état de faire
à Zulime un sort des plus heureux.

Les amis de mon pere, qui m' avoient
abandonné, me voyant dans un état
florissant, me reçurent avec joie. Il
en est de même à Constantinople qu' à
Paris ; ce ne sont pas les personnes

p120

qu' on aime, c' est leur fortune : le bien
tient lieu de tout.

J' achetai d' abord une maison de
campagne à Seguian, où je conduisis
Zulime. Je lui donnai des esclaves pour
la servir. Comme Asor son pere étoit
en droit de me la faire rendre, s' il
découvroit notre retraite, mon premier
soin fut de lui envoyer la somme que
le marchand arménien lui avoit offerte
de sa fille, avec un présent qui se
montoit presque aussi haut, pour appaiser
cet homme intéressé. Peut-on trop
payer la possession de ce qu' on aime ?

Comme on parloit d' envoyer bientôt
un ambassadeur en France, je me
rendis à la ville, pour m' informer si
ce bruit se confirmoit. J' appris avec
plaisir que l' ambassade étoit résolue.
Ma joie redoubla, quand je sus que
c' étoit Said-Effendi, Beglerbeg De
Romélie, qui en étoit chargé. C' étoit
un des plus grands amis de mon pere.
Ils avoient fait ensemble le voyage de

France vingt ans auparavant avec
Effendi Tefterdar, pere de Said. Je fus
faire mon compliment au nouvel
ambassadeur, et le prier de me mettre
du voyage. Il me reçut avec politesse,
et parut être aussi charmé que moi du
dessein que j' avois pris de l' accompagner,
m' assurant qu' il me serviroit de pere
en toute occasion.

Sans avoir jamais vu ma mere, j' avois
conçu pour elle l' amitié la plus tendre
en lisant ses lettres : je n' avois garde de
laisser échaper l' occasion de l' aller trouver.
Tout plein de ce projet, je
retournai chez moi.

Comme, en passant sur la place,
j' aperçus beaucoup de monde assemblé,
je m' informai de ce que ce pouvoit
être. C' est, me dit-on, une esclave
d' une beauté surprenante que l' on expose
en vente. Je m' avançai, et je
reconnus Théophie. Un eunuque, que
je savois être à Safar, fils de la cruelle
Béma, marchandoit cette belle personne.
Persuadé que Zulime seroit

charmée d' avoir sa soeur pour compagne,
et ne voulant pas voir passer cette
aimable fille dans le serrail de Safar,
je mis Théophie à un prix si haut,
que je l' obtins sur le champ du marchand
à qui Aray l' avoit déjà vendue.
Cette belle me reconnut avec joie. Elle
ne me demanda pas des nouvelles de
Zulime ni de son pere, ignorant que
j' étois retourné à l' habitation d' Asor.
Je ne lui en parlai pas non plus, voulant
lui donner le plaisir de la surprise,
en offrant Zulime à ses yeux au moment
qu' elle s' y attendroit le moins. Je la
conduisis d' abord à l' appartement que
j' avois à Constantinople. Nous n' y
fumes pas plutôt, qu' elle m' apprit
qu' Aray avoit été fort inquiet de moi
et d' Azaïm, et qu' il nous croyoit
péris.

Par quel heureux sort, me dit Théophie ;
suis-je tombé entre vos mains ?
Mais hélas ! Ce n' est pas sans doute
pour long-tems, ajouta-t-elle, vous
allez me revendre aussi. Je lui appris

p123

que j' étois en état de la garder. Elle
en parut si satisfaite, qu' elle sauta à
mon cou, me disant qu' elle se croiroit
la plus heureuse de toutes les
femmes si elle passoit sa vie avec moi.
Il est difficile à un turc, aussi tendre
que je le suis, de ne pas ressentir de
secrets mouvemens à la vue d' une personne
aimable. Un jeune homme de
vingt ans, en tous les pays du monde,
quelque attache qu' il ait ailleurs, ne
refuse guere les faveurs d' une jeune
beauté dont il peut disposer : il n' y a
que les héros de romans qui soient
au-dessus de ces sortes de foiblesses.
Théophie me parut encore plus belle
que quand je la vis pour la première
fois ; et j' étois un peu moins délicat,
depuis que Zulime elle-même avoit
été livrée aux ministres de Jatab pour
me racheter la vie, ou plutôt j' étois
plus amoureux. Je regardai donc ma
nouvelle esclave avec complaisance. J' oubliai
qu' Aray, et peut-être bien d' autres,

p124

avant et après lui, avoient joui
de Théophie, pour ne penser qu' au
pouvoir que j' avois d' en jouir moi-même.
Après tout, me disois-je, Zulime
n' est pas jalouse : je sais qu' elle aime
à me voir heureux ; que lui importe
qu' elle ou une autre fasse mon
bonheur ? à ces sentimens un peu turcs en
succédoient de tems en tems de plus
généreux. Je voulois quelquefois demeurer
fidele ; mais l' en aimerai-je
moins, me disois-je, pour me livrer
une fois à Théophie ? Après bien
des sentimens de cette nature, incertain

de ce que je ferois, je pris
le parti de ne pas retourner ce
jour-là à Seguian. N' étoit-ce pas résoudre
à tout ? Je passai de l' amitié à l' amour.
J' oubliai Zulime pendant quelque
tems, pour ne penser qu' à ma nouvelle
esclave. Nous soupâmes ensemble, et,
le dirai-je, nous passâmes la nuit comme
nous avions soupé, car mes belles réflexions

p125

m' abandonnerent bientôt, et
je fus infidele avant que d' avoir trouvé
le moment de combattre mon amour.
Naturellement tendre, pouvois-je
m' empêcher d' aimer une femme qui
avoit des bontés pour moi. Mais Zulime
fut toujours la plus chere à mes
yeux.
à peine fut-il jour que je partis
pour ma campagne avec Théophie.
Chemin faisant, je fis tomber la
conversation sur l' habitation d' Asor ; et
Zulime, dis-je enfin, car c' étoit-là
où j' en voulois venir, l' aimez-vous
toujours, Théophie ? Ah ! Reprit cette
belle en soupirant, élevée dès
l' enfance avec elle, pourrois-je ne pas
l' aimer ? Seigneur, notre sort n' est-il
pas bien à plaindre ? Hélas ! Peut-être
ne nous reverrons-nous jamais. Tandis
que je suis à Constantinople, que
sais-je si elle n' est point à Ispahan ?
Quels pays immenses nous séparent !
Plus la douleur de cette persane
augmentoît, plus nous approchions de

p126

Seguian. Je préparois ainsi la scene
charmante dont j' allois être le spectateur.
Je me plus à l' attendrir jusqu' aux
larmes, pour augmenter l' excès de sa joie
à la vue de sa soeur que j' allois lui
offrir.
Nous n' eumes pas plutôt mis pied
à terre, qu' ayant conduit Théophie
dans un appartement, je volai à celui

de Zulime ; mais elle étoit déjà accourue
pour me recevoir par un escalier
dérobé ; ensorte que retournant sur mes
pas, je l'apperçus qui traversoit en
courant l'appartement où étoit sa soeur.
Elle passoit si rapidement, qu'elle ne
l'apperçut pas ; mais l'aimable Théophie
qui la reconnut, sauta à son
cou avant que de lui donner le tems
de savoir qui l'embrassoit. Quelle
heureuse rencontre ! Qu'elle douce situation
pour deux coeurs tendrement unis !
Elles tomberent dans les bras l'une
de l'autre. Je fus bientôt joindre mes
embrassemens aux leurs. Elles me
remercierent toutes deux ensemble du

p127

bonheur qu'elles avoient de se revoir.
Les termes manquoient à leur reconnaissance ;
elles m'en firent plus entendre par leurs
gestes, qu'elles ne m'en
dirent. Ce n'étoit qu'exclamations, que
discours commencés que la joie étouffoit.
Enfin elles reprirent peu-à-peu un
sens plus tranquille ; et après que
Zulime eut raconté à sa soeur les aventures
que nous avions eues ensemble, et que
l'on vient de lire, Théophie apprit à
son tour à sa soeur que je l'avois achetée
sur la place à Constantinople, avouant
ingénument qu'elle avoit déjà passé la
nuit précédente avec moi. Je jettai
d'abord les yeux sur Zulime, pour
voir qu'elle impression ce discours faisoit
sur son esprit. à mon grand étonnement,
loin d'en être jalouse, elle
s'écria en me serrant entre ses bras :
que je suis heureuse de ce que vous
commencez à croire au grand Jatab !
C'est moi sans doute qui vous ai converti ;
aussi ai-je bien prié pour vous :

p128

j'espere que vous ne me ferez plus
un crime de voir plusieurs hommes,
puisque vous commencez à être persuadé

que vous pouvez voir plusieurs femmes. Je n' étois cependant pas encore tout-à-fait jatabiste : je n' étois que turc, ou françois, si l' on veut ; car je croyois que les hommes seuls avoient ce privilège. Je voulus faire cette réponse à Zulime ; mais ne trouvant pas des raisons pour l' appuyer, j' aimai mieux me taire. Pourquoi en effet les hommes auroient-ils seuls ce droit ? Sans approfondir cette importante question, je dirai seulement, qu' à l' exemple de tant d' autres, je voulois bien jouir de ce privilège, nullement disposé de l' accorder à Zulime. Ma naissance me donne quelque droit de penser à la françoise. N' ayant rien à répondre de raisonnable, je changeai adroitement de conversation, et parlai du voyage que je devois faire en France avec Said-Effendi. Quoi ! Vous allez me quitter,

p129

me dit Zulime ; hé ! Que deviendrai-je pendant ce tems ! J' en mourrai de douleur. Je lui demandai si elle vouloit me suivre ; elle me répondit qu' elle en seroit charmée. Je n' en aurois pas été fâché moi-même ; mais je doutois qu' il fût possible de l' emmener. Il falloit l' agrément de l' ambassadeur, que je ne pouvois voir que dans quelques jours ; ainsi je ne pus rien résoudre. Je passai quelque tems à Seguian avec ces deux charmantes filles, à qui je donnois autant de liberté que les dames en ont en France. Elles mangeoient avec moi, et se disputoient la gloire d' avoir le plus contribué à mes amusemens. J' aimois réellement Zulime ; mais je n' avois pour Théophie que le goût qu' ont généralement tous les hommes pour toutes les femmes aimables. Je la voyois avec plaisir, comme on voit les coquettes à Paris ; mon coeur ne prenoit que peu de part aux entretiens que j' avois avec elle. Le départ de Said-Effendi ayant

été fixé au deux d' août, je pensai
sérieusement à préparer ce qu' il me
falloit pour ce voyage. J' étois sur-tout
occupé de la façon dont je m' y prendrai
pour retirer des mains de Safar,
fils de Béma, et de Muley mon pere,
dont il avoit hérité, les lettres
d' Euphémie, son portrait, et quelques autres
bijoux qui lui appartenoient, dans
l' espérance que tout cela me seroit
d' un grand secours pour m' aider à
reconnoître ma mere. Dans une visite
politique que je rendis à Safar, il
parut fâché contre moi de ce que j' avois
acheté une esclave qu' un de ses gens
marchandoit. Je lui dis qu' ayant sa
soeur, j' avois été charmé de les réunir ;
mais que s' il vouloit me rendre quelques
lettres qui lui étoient inutiles,
un portrait et quelques bijoux que je
lui indiquai, je lui céderois volontiers
Théophie, à condition cependant
qu' il lui permettroit d' entretenir
sa soeur aussi souvent qu' elle le
souhaiteroit.

Il étoit juste de faire voir cette esclave
à Safar : je la lui envoyai le lendemain. Il
en fut si charmé, qu' il m' envoya sur le
champ tout ce que je lui avois demandé,
et garda Théophie. Zulime en eut
d' abord quelque chagrin, mais l' espérance
qu' elle eut de revoir sa soeur
quand elle voudroit la consola, et
la nouvelle que je lui apportai en
même-tems, qu' elle me suivroit en
France, dissipa bientôt le reste de son
chagrin.

Nous examinâmes ensemble le portrait
de ma mere, que je baisai mille
fois. C' étoit une brune piquante,
qui, avec le plus beau teint du monde,
avoit les yeux d' une vivacité
surprenante. Zulime en fut enchantée, et
avoua qu' elle n' avoit rien vu de si
charmant. Elle trouva que je ressemblois
beaucoup à Euphémie. On se
ressemble de plus loin. Outre le portrait,

Safar m' avoit encore remis une bague,
des bracelets, une jarretiere, jusqu' à
des rubans, et un grand porte-feuille
de velours bleu, brodé en argent,

p132

qui renfermoit toutes les lettres
de ma mere ; la plupart des copies
de celles de mon pere, et plusieurs
autres papiers concernant leurs amours.
Avec quelle avidité n' en pris-je pas
lecture ! J' en rendois les sens à Zulime,
qui n' entendoit pas encore le françois,
et nous nous attendrissions tous les
deux à chaque ligne. Elle aimoit déjà
Euphémie autant que moi.
Dans une visite que je rendis à
Achmet Dely-Azet, un de mes proches
parens, et qui devoit être du voyage,
j' appris qu' il étoit dans le même cas
que moi. Il aimoit depuis long-tems
une jeune esclave, nommée Atalide,
qu' il vouloit aussi amener avec lui ; mais
comme elle étoit françoise, il
craignoit que charmée de revoir sa patrie,
il ne lui prît envie d' y demeurer. Enfin,
après avoir changé vingt fois de sentiment,
il résolut de la laisser à Constantinople,
aimant mieux s' en priver pour
quelque-tems, que de la perdre pour
toujours. Je priai Achmet de permettre

p133

à Zulime d' entretenir Atalide pour
apprendre de cette françoise les moeurs et
les coutumes de sa nation. Ces deux
charmantes filles ayant eu occasion de se
voir plusieurs fois, se lierent de l' amitié
la plus tendre. Elles se quitterent les
larmes aux yeux. Zulime me suivit, et
Atalide resta ; mais les lettres qu' Achmet
lui écrivit de France, et que j' espere
donner à la suite de ces mémoires,
dédommageront mes lecteurs du
chagrin qu' ils auront de ne pas revoir à
Paris une si aimable concitoyenne.
Le jour fixé pour le départ étant arrivé,

nous nous embarquâmes : et après
une navigation des plus heureuses, et
quelques chagrins que j' eus à essayer de
la part d' Achmet, qui devint amoureux
de Zulime, nous arrivâmes à Toulon
le dix-sept de septembre. Notre vaisseau
entra le même jour au lazaret
pour y faire sa quarantaine, et en
sortit le quatorze du mois d' octobre.
Said-Effendi reçut en cette ville tous les honneurs
imaginables.

p134

Zulime surprise de tout ce qu' elle
voyoit, gardoit un profond silence. Elle
regardoit sur-tout les dames avec une
attention singuliere. Les voyant répandues
dans les rues sans voiles et au milieu
d' une multitude d' hommes avec qui
elles parloient indifféremment : vous
voyez, me dit-elle, qu' on adore ici le
grand Jatab. Examinez comme toutes
ces femmes parlent, jouent, folâtrent
avec tous les hommes qu' elles rencontrent.
Il paroît bien qu' en ce pays on
pense comme moi. Hé bien, Dely,
poursuivit-elle, direz-vous encore que
j' ai tort ? Ces dames, lui dis-je, que
vous voyez si libres en public, sont plus
réservées dans le particulier, et mon
pere m' a dit cent fois que si j' allois jamais
en France, rien ne m' y causeroit plus
d' étonnement que les femmes. Il ajoutoit
qu' il falloit les fréquenter long-tems
pour les connoître, et ne pas en
juger par les apparences. Non, chere
Zulime, si je vous voyois comme toutes
ces jeunes personnes courir follement

p135

dans les rues et prendre le premier homme
par le bras, je ne vous aimerois plus.
Etudiez les françoises, j' y consens ;
mais laissez leurs défauts, et ne prenez
que ce qu' elles ont de bon. Ce n' est pas
ici qu' il faut faire cette étude, Paris
vous offrira de plus beaux modeles.

Arrivé à Lyon, je commençai à concevoir une haute idée de la France. Tout ce que Zulime voyoit redoubloit son étonnement. Hélas ! Me disoit-elle à chaque moment, qu' est-ce que l' habitude d' Asor au prix de tout ceci ? S' appercevant que par-tout où nous aillions on rendoit plus d' honneur aux dames qu' aux hommes : il est donc un pays dans le monde, me disoit elle, où les hommes dépendent de nous ? En France ils paroissent soumis à toutes nos volontés ; c' est nous qui leur commandons ; ils semblent être beaucoup honorés d' un de nos regards ; on les voit soumis, respectueux en notre présence ; une femme même d' une condition médiocre

p136

est honorée par les hommes du premier rang : au lieu qu' à Constantinople on nous compte pour rien : nous n' y sommes que des esclaves. Ici je ne vois d' esclaves que les hommes. Les dames, poursuivit Zulime, en auroient-elles plusieurs dans des serrails, comme vous avez des femmes en Turquie ? Je ne pus m' empêcher de rire de cette question, et lui dis, que n' étant jamais venu en ce pays, je n' en savois pas plus qu' elle sur cet article.

Comme nous étions avec des dames et des messieurs quand elle me fit cette demande, à laquelle je ne satisfis apparemment pas à son gré, elle proposa la question tout haut, et ne laissa pas de se faire entendre, malgré le peu de françois qu' elle savoit. Tout le monde éclata, ce qui lui fit juger que sa demande étoit ridicule. Elle en rit elle-même, et l' on crut qu' elle badinoit, personne ne s' imaginant qu' on pût faire cette question sérieusement. Déjà de

p137

jeunes officiers françois commençoient à lui prendre les mains et elle les leur

donnoit sans façon.

Je connoissois ses sentimens. De crainte que ces commencemens n'eussent des suites, sous prétexte de vouloir lui faire voir ce qu'il y avoit de curieux dans la ville, je la tirai de ce cercle. Un jeune petit-maître lui offrit son carrosse. Elle accepta. Je suis dans un pays où l'on ne contredit pas les dames : il fallut en passer par-là ; bienheureux qu'on voulût bien me mettre de la partie ; je savois déjà qu'en France ceux qui ont le plus de droit d'en être n'en sont pas toujours. Nous quittâmes Lyon, sans avoir, à ce que je crois, partagé les faveurs de Zulime avec aucun françois. Plus nous approchions de Paris, plus mes craintes redoubloient. Nous arrivâmes enfin à cette grande ville le seize décembre. On nous assigna d'abord des logemens au fauxbourg Saint-Antoine, où nous demeurâmes quelque tems pour nous remettre de notre fatigue, et préparer

p138

ce qui étoit nécessaire pour notre entrée publique.

Pendant le séjour que nous fimes à la maison de Titon, que nous occupions, tout Paris vint nous voir en foule ; et comme je parlois françois parfaitement, c'étoit à moi que chacun se plaisoit à faire mille questions, auxquelles je répondois le plus poliment qu'il m'étoit possible. Un jour, entr'autres, deux dames me prièrent de leur faire voir l'ambassadeur. Après que je les eus conduites à l'appartement de son excellence, qui les reçut avec politesse, je les menai prendre le café. Ces françoises me dirent qu'elles étoient charmées de revoir Said-Effendi, qu'elles avoient fort connu la première fois qu'il vint en France avec Méhémet Tefterdar son pere. Elles me demanderent des nouvelles d'un grand nombre de turcs, qui firent pour lors le voyage. Comme je leur en dis de tous ceux qu'elles me nommerent, parmi lesquels se trouvoient Bacha Muley, je leur appris

le triste revers qu' il avoit essuyé ; et
 dans l' espérance que ces dames pourroient
 m' aider à découvrir ma mere, je
 les priai de me permettre de leur rendre
 une visite et de leur présenter une
 amie tendre que j' avois avec moi, car
 je quittois peu Zulime. Elles me le
 permirent avec bonté, en me disant qu' elles
 étoient d' un âge à ne plus craindre les
 discours du public, quelque aimable que
 je parusse à leurs yeux.

Je ne fus pas plutôt libre, que
 faisant réflexion à l' entrevue que je venois
 d' avoir avec ces dames, mille idées
 me passerent par l' esprit. Pourquoi,
 me disois-je, ces françoises ont-elles
 été si sensibles aux malheurs de mon
 pere ? Aurois-je vu la tendre Euphémie,
 ou quelques-unes de ses amies ? Pourquoi
 m' ont-elles quitté si précipitamment ?
 Hélas ! C' étoit peut-être pour cacher
 les larmes qu' alloit leur arracher
 l' infortune de Muley. Envain je regardois
 le portrait de ma mere, pour y
 chercher quelque trait de ressemblance

avec ces françoises, je n' en trouvai
 aucun ; mais faisant tout-à-coup réflexion
 au changement que vingt années
 apportent sur un visage ; je retombai
 dans ma cruelle incertitude.

Mon impatience de revoir ces dames
 étoit si grande, que j' eus bien de la peine
 à me résoudre à attendre au lendemain
 pour rendre ma visite.

Je fus d' abord trouver Zulime, à
 qui j' avois donné un appartement dans
 le fauxbourg Saint-Antoine, une
 femme de chambre, un laquais, et des
 habits à la françoise, pour qu' elle excitât
 moins la curiosité du public. J' assistai
 ce jour-là à la toilette de cette belle.

Comme je lui avois fait acheter tous les
 ponpons et les colifichets qui servent à
 l' ornement des dames, j' avois un
 plaisir infini à lui entendre dire à chaque
 instant : *encore cela ? ... ce ne sera*

*donc jamais fait ? ... perdre la
moitié du jour à ajuster ce qu' on défait le
soir ; quel abus !* quand elle en fut au
rouge, qu' on lui eût dit qu' il en falloit

p141

mettre absolument pour être à la mode,
elle ne put s' y résoudre : en effet, je ne
puis comprendre comment de jeunes
personnes aimables peuvent avoir recours
à l' art au sortir des mains de la
nature, qui s' est épuisée pour les
embellir ; c' est être peu reconnoissante.
Bon pour les vieilles, disoit Zulime :
elles peuvent racheter par cet artifice une
dizaine d' années ; mais pour moi, de
l' eau fraîche me suffit. C' étoit à la
fontaine voisine de l' habitation d' Asor que
j' allois faire ma toilette et chercher mon
fard. Je lui fis entendre que chaque
pays avoit ses usages, et qu' il falloit se
conformer aux maximes de celui où l' on
vivoit pour ne pas être ridicule. Elle
obéit.

Je trouvois Zulime infiniment
plus belle habillée à la persane, qu' avec
toutes ses parures. Ce ne fut pas tout.
Elle ne pouvoit se résoudre à mettre
un panier, malgré toute la bonne grace
qu' on prétend qu' il donne au beau
sexe. Comme nous étions à disputer

p142

à ce sujet, un jeune abbé frisé par
les mains des grâces, entra. J' appris
qu' il logeoit aussi dans l' hôtel, et
qu' il étoit venu la veille demander
à Zulime la permission de lui venir
faire sa cour. Je lui fis présenter un
siège ; mais il aima mieux se tenir
debout, pour dire son goût, disoit-il :
cet homme divin nous fut d' un grand
secours. Il commença par faire le
panégyrique des paniers, en des termes qui
engagerent Zulime à se laisser enfin
emprisonner dans ce triple cercle. En vain
se croyoit-elle défigurée ; m. L' abbé

soutint toujours qu' il la trouvoit
adorable. Mais il me semble que je ne pourrai
passer nulle part, disoit-elle. Vous
vous tournerez de côté, madame, reprenoit
l' abbé, ou, embrassant votre
panier comme une idole, vous le
ferez passer le premier, et vous entrerez
ensuite. Quand vous serez obligée de
vous asseoir en compagnie, poursuivit
ce merveilleux abbé, si ce sont des
messieurs qui se trouvent à vos côtés,

p143

vous jetterez sans façon votre panier sur
leurs genoux, en sorte qu' on ne voie
que leur buste, et trois têtes sortir d' un
même corps ; si ce sont des dames, et
que l' appartement soit petit, pour lors
les paniers se croisent, et on est
environ un quart d' heure à les arranger. La
duchesse couvre la comtesse, la comtesse
éclipse la marquise, et ainsi de
suite : voilà l' usage.

Un jeune mousquetaire, qui entra
sur ces entrefaites, me causa quelque
surprise. Il me parut d' abord si familier
que je crus qu' il connoissoit déjà Zulime
fort particulièrement. J' appris cependant,
par la suite de ses discours qu' il ne l' avoit
pas encore vue ; mais
qu' étant entré chez l' abbé, où il avoit
appris qu' il étoit chez une jeune étrangere,
qui logeoit dans l' appartement
voisin, il étoit venu sans façon lui offrir
ses services, et parler en même tems
à son ami.

Cet excès de familiarité me fit voir,
mais un peu tard, le tort que j' avois

p144

eu d' amener Zulime en France, ne
pouvant rien refuser dans ses
principes. Je commençai à m' appercevoir
qu' elle auroit bien des demandeurs.
Je lui fis signe de congédier son monde,
et lui dis tout haut que j' avois une
visite à faire avec elle. Ces messieurs

tirerent leur révérence, en lui offrant
de la conduire le soir à l'opéra. à
l'opéra, dit-elle ! J' en serai
charmée ; on y voit, dit on, tant de
merveilles. Elle finit par prier ces
messieurs de venir la prendre l' après-midi.
J' enrageois. Un mousquetaire et un
abbé ne sont pas gens à refuser. Enfin
la partie fut faite sans que j' eus le mot
à dire. Qu' aviez-vous donc, Dely,
me dit Zulime quand nous fumes seuls ?
Ce que j' ai, repris-je en soupirant ;
hélas ! Vous aimez tout le monde. Et
pourquoi voulez-vous que je haïsse ces
deux françois, me dit-elle ? Ils sont
si aimables. Avez-vous vu toutes les
politesses qu' ils m' ont faites ? D' ailleurs,
ne venez vous pas encore de me dire

p145

qu' il falloit suivre l' usage du pays où
l' on étoit ? C' est la coutume en celui-ci
de recevoir tout le monde poliment.
Une dame est à sa toilette, dit-on,
comme sur un trône : elle a toujours
mille courtisans autour d' elle : elle
ordonne, elle parle en reine, sûre d' être
obéie ; d' un regard, d' un geste, elle
fait des heureux. Oui, Dely, c' est ici
le plus beau pays du monde ; demeurons-y
toujours, croyez-moi : malgré
tous ses défauts et ses modes bizarres,
j' aime la France à la folie ; c' est le
paradis des femmes. Il ne faut pas, lui
dis-je, se laisser prendre par les
apparences : les françois ne sont pas toujours
ce qu' ils paroissent.
Je ne sais si elle me crut. Comme
j' étois pressé de rendre ma visite, je
remis ma morale à une autre fois. Le carosse
de remise étant arrivé, nous
nous rendîmes chez Madame De Corcelange
(c' est le nom d' une des aimables
françoises à qui j' avois parlé
la veille.) j' y trouvai son amie, ce qui

p146

me fit croire qu' elles demeuroient ensemble.
Nous fûmes reçus on ne peut
pas mieux. Les dames commencerent
à s' embrasser ; et tout le monde s' étant
assis, Zulime ne manqua pas de jeter
d' un côté sans façon son panier sur
mes genoux ; et comme une dame se
trouvoit à droite, elle fit avec elle toutes
les cérémonies prescrites par m. L' abbé,
dont on suivit les conseils de point en
point.
D' abord on félicita beaucoup
Zulime sur sa beauté, en l' assurant que
l' habillement françois lui alloit à
merveille : enfin, après bien de discours
inutiles, la soeur de Madame De Corcelange,
que j' avois prise jusques-là pour
son amie, ramena la conversation au
point où nous l' avions quittée la veille,
et me pria de lui raconter plus au
long la disgrâce de Muley, qu' elles
avoient fort connu. Je la conjurai de
dispenser un malheureux fils du triste
récit des infortunes de son pere : mais
vous, madame, lui dis-je, vous qui connoissez

p147

Muley, ne connoîtriez-vous
point sa chere Euphémie ? Vit-elle encore !
Ne vous a-t-elle jamais parlé de
Dely ! Quels noms me nommez-vous-là,
s' écria Madame De Corcelange ! Qu' entends-je,
Euphémie, Dely ? Hélas !
Euphémie ne vit plus. Elle ne vit plus !
Repris-je en pleurant ; je venois dans
ses bras me consoler de la perte de mon
pere, et la mort les a réunis, mort
cruelle, que ne m' enlevois-tu avec
eux ?
Quoi ! Vous êtes le fils de cet
aimable bacha, ajouta cette dame, en
retenant des larmes qui vouloient se
mêler aux miennes ? Ne pourriez-vous
pas me donner des nouvelles de ce
Dely, dont vous me parlez ? Euphémie
m' a avoué cent fois qu' elle n' avoit
rien de si cher au monde après Muley ;
vous le voyez devant vos yeux, lui
dis-je ; c' est moi, madame, qui suis
le fruit malheureux de cet amour dont
vous fûtes témoin. Ah ! Permettez,

me dit-elle, en se livrant à de doux

p148

transports, permettez que j'embrasse
l'aimable fils de mon amie. Oui, Dely,
je veux vous servir de mere ; vous
pouvez me donner un nom si doux,
j'en ai déjà les sentimens : vous
serez mon cher Dely, et je serai votre tendre
Euphémie.

Pénétré de la plus vive reconnaissance,
je remerciai cette tendre françoise
des bontés qu'elle me témoignoit,
et la priant, en lui présentant Zulime,
de vouloir bien aussi la regarder comme
sa fille, puisqu'elle étoit ce que j'avois
de plus cher. Madame De Corcelange
l'embrassa tendrement, et l'invita à la
venir voir le plus souvent qu'elle
pourroit. Depuis ce jour nous lui rendîmes
de fréquentes visites.

Il fallut aller le soir à l'opéra avec
le mousquetaire et l'abbé, qui ne
manquerent pas au rendez-vous. Je
fus très-mécontent de Zulime, qui ne
cessa de leur parler bas pendant tout
le spectacle. Lorsqu'à notre retour je
voulus lui faire des reproches, elle se

p149

mit à rire, et me récita, comme quelque
chose de fort amusant pour moi, toutes
les impertinences que le mousquetaire
lui avoit débitées. Savez-vous, me dit-elle
avec transport, savez-vous que cet
aimable françois m'adore ? Il me l'a déjà
juré plus de vingt fois, et ses yeux me
l'ont bien dit autant ; il m'a demandé de
la reconnaissance. Hélas ! Pourrai-je ne
pas en avoir ! Je lui ai promis qu'il
n'auroit pas à se plaindre de moi. Vous
ignorez sans doute, dis-je à Zulime, à
quelle reconnaissance vous vous engagez :
il exigera de vous des faveurs. Je le
sais, reprit-elle avec tranquillité. De
quel front oserai-je les refuser à un
homme qui m'adore, et qui me le dit ;
quand tous ont droit de les obtenir ? Ce
françois, ajouta-t-elle, doit venir me
voir demain matin. Pour moi. L'abbé,
attendu qu'il a un appartement ici, il
viendra ce soir ; car il m'adore aussi.
Que d'adorateurs.

J' étois prêt d' entrer en fureur ; mais
faisant réflexion que j' obtiendrois peut-être

p150

davantage par la voie de la douceur,
je me modérai. Quoi ! Zulime,
lui dis je en lui baisant les mains, vous
voulez donner un bien qui m' appartient ! N' ai-je
pas payé à votre pere
le droit de vous posséder ? N' êtes-vous
pas mon esclave ? Ignorez-vous
que je suis maître de vous tenir renfermée
dans le fond d' un serrail, et de
vous arracher pour toujours du commerce
des hommes ? Quoi ! Parce que
je vous aime, vous voulez vous servir
de la liberté que je vous donne pour
me faire de la peine ! Cela se peut-il ?
Moi, vous faire de la peine, reprit
cette belle en soupirant ! Y pensez-vous,
Dely ? Pour obliger une autre, est-ce
vous désobliger ? Il ne m' enlevera pas.
Ne serois je pas toujours à vous ? Quel
est donc ce bien que je vous ravis ?
Parlez. Hélas ! C' est si peu de chose,
que si je ne vous eus pas averti,
vous ne vous en seriez jamais aperçu.
Ne serois-je pas toujours la même ?
Pourquoi voulez-vous que je me perde

p151

éternellement ? Vous savez les menaces
du grand Jatab ; je serois éternellement
privée du bonheur qu' il promet
aux femmes fideles à sa loi. Cher
Dely, si vous m' aimez, laissez-moi
tenir ma parole : enfermez-moi après :
vous le pouvez, je le sais, je suis
votre esclave ; pour lors, ne voyant
aucun homme, je ne serai pas exposée
à les refuser, et je ne passerai pas
pour une femme sans foi. En finissant
ces mots, elle se mit à pleurer, et
moi à rire d' un semblable discours,
malgré le peu d' envie que j' en avois ;
car je ne laissois pas d' être fort
embarrassé. J' aimois Zulime : je ne

voulois pas lui parler avec aigreur.
Je me contentai de lui dire, qu' étant
dans un royaume où l' on adore un
autre prophete que Jatab, elle devoit
se conformer aux loix du pays où elle
vivoit, et craindre la juste fureur du
dieu des françois, qui défend aux
femmes le commerce des hommes à
qui elles n' appartiennent pas de droit.

p152

Il en est de même des dieux comme
des princes de la terre, me dit-elle,
après un moment de réflexion ; oui,
lui dis-je, les dieux, ainsi que les
rois, regnent sur une certaine étendue
de pays, auxquels ils prescrivent des
loix à leur fantaisie, et le peuple est
obligé de les suivre : ils sont tous
jaloux de leur puissance. Vous savez
qu' à la montagne d' Alphea j' étois
jatabiste, à Constantinople mahométan ;
à Paris il faut croire comme à Paris.
Hé bien, me dit Zulime, je veux aller
voir Madame De Corcelange, et lui
demander s' il est vrai qu' en France on
défend aux femmes le commerce des
hommes ; car y étant depuis peu de
tems vous pourriez n' être pas bien instruit.
J' en passerai par ce qu' elle dira.
Je connoissois les sentimens de cette
dame ; je commençai à avoir l' esprit
un peu plus tranquille. En attendant,
dis-je à Zulime, vous aurez donc la
bonté de remettre la partie et de
renvoyer ces messieurs. Si vous vouliez

p153

leur parler, me dit-elle avec franchise,
et leur faire mes excuses ; je n' oserai
jamais... plaisante commission ! Je
m' en chargeai cependant volontiers,
car je craignois que ces françois ne
persuadassent à Zulime qu' il y avoit
des quartiers privilégiés, où tous les
dieux étoient les bien-venus, et où
Jatab avoit plus d' un autel, tel que

le quartier de l'opéra. Comme la proposition y avoit été faite, on n' auroit peut-être pas manqué de le lui citer, et de l' engager à y aller achever la partie, pour mettre sa conscience en sureté.

Sur les onze heures du soir m. L' abbé vint frapper à une petite porte secrette qui donnoit à l' appartement de Zulime. Je courus lui ouvrir. Comme j' étois sans lumiere, il sauta d' abord à mon cou avec transport, en me promettant une nuit des plus délicieuses : je comptois bien n' en pas passer une mauvaise. Zulime qui parut tout-à-coup avec une bougie, causa un tremblement

p154

terrible à notre amoureux. Il étoit en robe de chambre de damas, en mules de maroquin rouge ; un ruban couleur de rose ceignoit son bonnet de nuit ; un autre attaché à son cou tenoit sa chemise à demi-ouverte ; on en voyoit aussi pendre à ses manches ; enfin c' étoit le plus joli abbé du monde. Il faillit se laisser tomber d' effroi. Je le priai poliment de s' asseoir. Il vouloit sortir ; mais l' ayant assuré qu' il n' avoit rien à craindre, il céda enfin à mes empressemens, et se jetta tout tremblant sur un sofa, en regardant Zulime languissamment. Je suis bien mortifiée, lui dit-elle, de ne pouvoir tenir pour cette nuit la parole que je vous ai donnée : je veux savoir auparavant, si, selon les loix du pays, je peux recevoir un homme. Monsieur l' abbé surpris, autant qu' on puisse l' être, d' un semblable discours, auquel il ne s' étoit pas attendu, ne savoit que répondre. Je pris la parole et lui demandai si une femme pouvoit

p155

en France accorder des faveurs à tous les hommes. Il me répondit qu' il

falloit aller consulter un docteur de Sorbonne.

Hé bien, j' irai demain, dit

Zulime : vous pouvez revenir à pareille heure ; et si j' apprens qu' il me soit permis ici d' avoir commerce avec vous, je prouverai que je suis honnête femme, en tenant la parole que je vous ai donnée. L' abbé qui crut qu' on se moquoit de lui, ne pouvant s' imaginer que Zulime parloit sérieusement, se leva en colere et ayant tiré sa révérence, il disparut sans faire de réponse. Je le reconduisis poliment, en lui faisant mille excuses. Je ne l' ai pas vu depuis. Il délogea le lendemain de la maison, et ne revint pas le soir savoir la réponse du docteur de Sorbonne.

Le lendemain matin ce fut une autre scene. On annonça le mousquetaire que j' étois encore au lit. Zulime dit qu' on le fît entrer ; et l' amoureux parut. Quelle fut sa surprise de voir un homme à la place qu' il venoit occuper ! Plus hardi

p156

que l' abbé, il ne laissa pas d' entrer.

Zulime, d' un air riant, le pria de s' asseoir dans un fauteuil, en lui tendant la main. Il la prit et la baisa. Je crois, dit Zulime, en se retournant de mon côté, que monsieur peut baiser ma main. Plaisante question, dit le jeune françois ! Parbleu, madame, poursuivit-il, monsieur ne doit-il pas être content d' avoir passé la nuit avec vous ? Seroit-ce votre époux, par hasard ? Que ne se levoit-il plus matin, nous ne nous serions pas rencontrés. On voit bien qu' il ne sait pas encore l' usage du pays. Cette fille est mon esclave, dis-je avec fierté, et ne peut sans ma permission être à d' autres qu' à moi. Il y a encore une autre raison, monsieur, lui dit Zulime, qui est que, quand je vous ai permis de venir me voir, j' ignorois qu' il est défendu en France d' accorder ce que vous me demandez. Comment, vous qui êtes du pays, poursuivit-elle, pouvez-vous ignorer qu' une femme ne peut voir que l' homme à qui elle appartient de droit ?

Hé, d' où diable tenez-vous cela, madame, reprit le françois ? Je vous cite tout Paris pour exemple du contraire ; encore la province, si vous voulez, je vous ferai connoître une douzaine de femmes de toutes conditions, qui m' ont accordé leurs faveurs de la meilleure grace du monde, et je n' en suis pas moins bon ami de leurs époux.

Entendez-vous, Dely, me dit Zulime, une douzaine de femmes de toutes conditions ? Oui, morbleu, de toutes conditions, reprit notre adorateur, des duchesses, des comtesses, des marquises ; enfin de toutes les femmes que je vous montrai hier à l' opéra, il n' y en a pas une qui ne se fasse honneur et plaisir de recevoir chez elle un galant homme.

Quoi ! Interrompit Zulime, cela seroit-il bien vrai ? Et ces filles qui chantoient et dansoient avec tant de graces sur le théâtre, sont-elles aussi polies que vos dames de condition ? Pour celles-là, reprit le mousquetaire, c' est la fleur du beau sexe parisien. Je vous

les ferai connoître toutes dès aujourd' hui. Je veux bien en passer par où elles voudront. Nous ne pouvons choisir de meilleurs juges sur ces sortes de matieres ; elles décident souverainement. Non, reprit Zulime, j' ai une dame de confiance que j' aime beaucoup ; je dois la voir aujourd' hui : revenez demain matin. à moins, monsieur, que vous ne vouliez acheter mademoiselle ce qu' elle m' a coûté, vous pouvez vous dispenser de revenir. Le prix l' effraya ; car je la mis assez haut pour lui ôter l' espérance de l' avoir jamais, n' ayant nulle envie de m' en défaire. Morbleu, dit-il en colere, j' aurois pour cette somme, à moi en propre, dix des plus belles femmes de Paris ; gardez votre esclave ; quelques-uns de mes amis pourront bien l' avoir à moins. Adieu.

Vous l' avez fâché, me dit Zulime,

quand il nous eut quittés ; il ne reviendra plus ; et si Madame De Corcelange vient à me dire que cela est permis, comment pourrai-je tenir parole à ce

p159

françois ? Il faudra que je l'aille chercher moi-même ; voyez à quoi vous m'exposez : ses amis me feront encore la même demande, et je ne pourrai les refuser. J'avoue qu'une semblable visite eût été dangereuse ; mais comme je connoissois les sentimens de la dame qu'elle devoit consulter, je ne craignis point de dire à Zulime que je lui permettrois pour lors d'aller à l'hôtel des mousquetaires chercher son homme.

Elle se leva en toute diligence, s'habilla de même, et nous nous rendîmes chez l'aimable françoise qui devoit décider cette question importante. Après le dîner, elle proposa à Zulime d'aller à la comédie. Ce fut-là le lieu d'une nouvelle scene, dont je ne fus pas témoin ; car je ne pus les accompagner, étant demeuré à la maison pour faire compagnie à d'autres dames, qui aimèrent mieux jouer un quadrille. Zulime, qui avoit proposé des doutes au spectacle, en revint plus rêveuse qu'elle n'y étoit allée. J'aurois bien voulu lui parler un

p160

moment en particulier ; mais comme il y avoit beaucoup de monde à souper, il me fut impossible : ce ne fut qu'après que des messieurs fort polis nous eurent remis chez nous dans leurs carrosses, que je pus savoir le résultat de l'entrevue. La confidence que Zulime m'en fit, commença par des larmes.

Il n'est que trop vrai, cher Dely, me dit-elle, qu'il est défendu ici aux femmes d'avoir commerce avec les hommes qui n'ont point du droit sur elles, sous peine de devenir la proie des flammes éternelles allumées par la main d'un dieu

vengeur ; ce sont-là les propres paroles
de Madame De Corcelange. Les loix du
dieu de ce royaume, poursuivit-elle,
sont encore plus rigides que vous croyez ;
elles vous excluent même de mon lit : le
dieu qu' on adore en France ne reconnoît point
d' esclaves ; toute créature,
dit-on, est également l' ouvrage de ses
mains. Hélas ! Cher Dely, avant notre
retour à Constantinople, je ne pourrai
donc ni recevoir vos caresses, ni vous

p161

prodiguer les miennes. Cette dame m' a
même soutenu que je devois toute ma
vie suivre ses maximes ; mais je connois
le pouvoir du grand Jatab et du prophete
Mahomet ; je sais que je n' aurois rien à
craindre dans le pays soumis à leurs
puissances.
Qu' avois-je à répondre ? J' avois dit
moi-même la veille à Zulime, qu' elle
devoit se conformer aux loix du pays
où elle vivoit ; et craindre la juste fureur
du dieu des françois, qui défendoit
aux femmes le commerce des hommes
à qui elles n' appartenient pas de droit.
J' avois eu le malheur de prononcer
contre moi. Quoi ! Dis-je à la trop crédule
Zulime, ne craignez-vous pas aussi
Mahomet ? Sans doute, reprit-elle ; mais
si j' avois le malheur de mourir en France,
ce ne seroit pas lui qui me jugeroit ;
les dieux ainsi que les rois, m' avez-vous
dit, regnent sur une certaine étendue
des pays, auxquels ils prescrivent
des loix que nous devons suivre ; ils
sont tous jaloux de leur puissance.

p162

C' étoient mes paroles que cette belle
me répétoit : pouvois-je les combattre ?
J' eus beau prier, je fus réduit au même
point que les françois. Zulime refusa
obstinément de vouloir me recevoir
cette nuit : en vain je lui dis qu' il étoit
tard ; elle me répondit que je pouvois

me coucher, que le sofa lui suffisoit.
La difficulté d' obtenir ses faveurs me
les faisoit souhaiter avec plus
d' empressement que jamais. Maître de les
recevoir, je les avois cent fois négligées :
un seul jour on me les refuse, et je
ne puis modérer l' excès de ma douleur.
De tout tems les obstacles irritèrent
les désirs.
Zulime fut ferme dans ses sentimens :
je passai inutilement la plus grande
partie de la nuit à ses genoux, il me
fut impossible de la fléchir. Ce qui
me désespéroit, c' est que pour combattre
mon amour, elle se servoit des
raisons que je lui avois alléguées la
veille dans des vues bien différentes :
j' étois inconsolable de lui avoir fourni

p163

des armes contre moi. Elle disoit aussi
de tems en tems : dieux du ciel, pourquoi
ne vous accordez-vous pas ?
Ce qui plait à l' un de vous peut-il déplaire
à l' autre ? Enfin je forçai Zulime à se
coucher, et fus me jeter sur le sofa,
d' où je la regardois avec des yeux
d' envie. Ses tendres regards me disoient
sans cesse qu' elle souffroit autant que
moi, et sa bouche me le confirmoit à
chaque moment ; mais je n' en étois que
plus à plaindre, puisque cette douce
langueur que je lui voyois en allumant
de nouveaux feux dans mon coeur, n' y
faisoit passer aucun rayon d' espérance.
Elle m' avoit fait jurer de la laisser libre
pendant notre séjour à Paris ; il fallut
prendre la triste résolution d' être fidele
à mon serment. Qu' il en coûte pour
en tenir un si contraire aux intérêts de
notre coeur !
Je me disposois à aller le lendemain
chez Madame De Corcelange lui faire
quelques reproches sur les sentimens
qu' elle avoit inspirés à Zulime, et lui

p164

conter mes peines, lorsqu' un laquais
m' apporta un billet de sa part, par lequel
elle me prioit de vouloir bien l' accompagner
à sa campagne, où quelques
affaires l' appelloient. Je renvoyai le
domestique, en lui disant, que j' allois
le suivre.

De quel étonnement ne fus-je pas
frappé en croyant reconnoître l' écriture
d' Euphémie ! J' avois de quoi éclaircir
mes doutes. Je courus chercher les
lettres que j' avois retirées de Safar,
pour les confronter. Je vis bientôt que
je ne m' étois pas trompé. Quoi ! Chere
Euphémie, m' écriai-je dans les transports
de ma joie, vous vivriez encore !
C' est vous qui avez voulu me servir de
mere ! Je devois bien vous reconnoître
aux tendres sentimens que mon coeur
m' inspiroit pour vous, et devois-je
attribuer à la simple amitié ceux que
la nature vous inspiroit pour moi ?
Que j' étois aveugle ? Oui, je voulois
embrasser vos genoux, et en vous
montrant votre portrait et vos lettres,

p165

vous forcer de me reconnoître pour
votre fils. Zulime, à qui je fis part
de cette heureuse nouvelle, partagea
avec moi le plaisir qu' elle me procuroit.
Après un moment de réflexion, je
compris que c' étoit par prudence qu' Euphémie
avoit voulu me cacher qu' elle
étoit ma mere, et qu' ayant été mariée,
le nom de Corcelange étoit sans doute
celui de son époux qu' elle conservoit
quoique veuve : c' est la coutume en
France. Je ne pouvois accuser sa tendresse,
j' en avois trop de preuves. Persuadé
qu' Euphémie n' étoit plus, je n' avois
encore fait aucun usage de ses lettres.
Elle ignoroit sans doute que je les
avois quand elle m' écrivit cet heureux
billet. Content de savoir que me mere
vivoit, je feignis ignorer un secret qui
cessoit de l' être pour moi, et qu' on
vouloit me cacher.
Quoique je n' eusse plus rien à craindre
pour Zulime, je ne m' en séparois pas
volontiers. Je me rendis donc avec

elle chez Madame De Corcelange, qui nous mena à sa campagne. Un jour que je me trouvais seul avec elle, je la priai de me dire ce qu'elle savoit des amours d'Euphémie avec mon pere, et comment j'avois passé de France à Constantinople. Ah ! Mon cher Dely, me dit-elle, jettant un profond soupir, que me demandez-vous ? Amie intime de votre tendre mere, elle n'avoit rien de caché pour moi. Ne me refusez donc pas, lui dis-je, la douceur d'entendre parler d'elle, puisque je ne puis lui parler moi-même. Hé bien, poursuivit Madame De Corcelange en pleurant, il faut vous satisfaire. Jugez, mon fils, par les larmes que je répands, combien Euphémie m'étoit chere. Ah ! Madame, interrompis-je, en embrassant ses genoux, puisque vous daignez m'appeler votre fils et me servir de mere, daignez me permettre aussi de vous donner un nom si doux. Oui, ma tendre mere, Euphémie elle-même ne me seroit pas plus chere. Entretenons-nous

de ses malheurs et de ceux de mon infortuné pere. Votre mere, me dit cette aimable françoise, avoit environ dix-huit ans quand Mahomet Effendi Tefterdar vint en France, il y a vingt ans, en qualité d'ambassadeur de la porte. Said-Effendi son fils, que nous voyons aujourd'hui chargé de l'ambassade, étoit pour lors très-jeune, et ami de Muley votre pere. Il ne restoit à Euphémie qu'une tante très-riche, qui l'aimoit uniquement. Comme cette dame, qui lui tenoit lieu de mere, étoit fort répandue dans le monde, elle eut occasion de voir plusieurs fois Mahomet Tefterdar et Said-Effendi, qui se firent un plaisir de lui rendre des visites de tems en tems. Bacha Muley, le plus aimable de tous les hommes, les accompagnoit souvent. La jeune Euphémie eut le malheur de lui

plaire ; il ne lui déplut pas : voilà
l'origine et la source des pleurs que je lui ai
vu répandre tant de fois en secret. Bientôt
les visites de votre pere devinrent de

p168

plus en plus fréquentes, Euphémie m' avoua
qu' elle l' aimoit. Je m' en étois déjà
aperçue par le plaisir qu' elle avoit de
voir Muley. On ne peut pas toujours
dissimuler.

Quand on s' aime on trouve aisément le
tems de se le dire. Le langage des yeux
prépare l' entrevue. Votre mere trembloit
de se trouver seule avec Muley.

Rien n' est si redoutable qu' un amant
aimé. Elle ne laissoit pas d' en chercher
l' occasion. Résolue de ne pas être sensible
à ses voeux, elle vouloit du moins
les entendre. On n' écoute jamais
un tendre amant impunément. L' amour
est le dieu des coeurs : il parle peu à
l' esprit ; aussi n' est ce pas à force de
raisons qu' il triomphe ; c' est plutôt à
force de foiblesse. Euphémie étoit d' un
âge à en avoir, et Muley d' une figure
à en inspirer. Quand on s' aime ? Qu' on
se l' est dit, on n' est pas long-tems à se
le prouver. Il est de certains momens
que la vertu la plus austere s' endort au
bruit flatteur des passions. Elle se réveille

p169

bientôt, il est vrai ; mais ce n' est que
pour gémir d' une foiblesse qu' elle n' avoit
pu prévoir. Cher Dely, que de larmes
vous coutâtes à Euphémie ! Faut-il que
le souvenir de vous avoir donné une vie
si belle, ait fait de son coeur le siège
des remords les plus cruels ?

Sa tante, qui l' aimoit, s' apercevant, mais trop tard,
d' un mal auquel il n' y
avoit plus de remede, conduisit la
triste Euphémie dans une de ses terres.
Votre pere l' y suivit, et feignant une
maladie, il laissa partir l' ambassadeur.
Ce fut près de Dijon que vous vîtes le

jour pour la première fois. Vous
passâtes du sein de votre mère dans les bras
de Muley. Il vous remit lui-même entre
les mains d'une nourrice, et ne quitta
la France que quand il put vous
amener avec lui. L'inconsolable Euphémie
n'eut que des pleurs à vous donner en
partant : son honneur perdu lui
fournissoit assez matière à en répandre.
Indigne de passer dans les bras d'un époux,
elle rejetta long-temps tous les partis que

p170

ses grands biens et sa naissance attiroient.
Forcée enfin de céder aux volontés de sa tante,
qui savoit distinguer le crime de
la faiblesse, elle épousa, il y a environ
deux ans, un homme d'un âge fort
avancé. à peine ont-ils été ensemble
six mois, qu'Euphémie survécut à son
mari et à ses malheurs. Bientôt elle eut
à pleurer son honneur, son amant et
son époux. Vous eûtes aussi, cher Dely,
beaucoup de part à ses larmes ; car ne
recevant plus de nouvelles de votre père,
elle n'en recevoit plus de vous. Incertaine
si Muley vivoit encore, ou s'il
étoit infidèle, elle bénissoit quelquefois
le ciel de l'avoir rendu inconstant ; mais
le moment d'après elle aimoit mieux le
croire parmi les morts.
à ces mots, Madame De Corcelange
s'arrêta, en passant son mouchoir sur
ses beaux yeux. Euphémie est donc
morte ? Lui dis-je, menez-moi pleurer
sur sa cendre. Contentez-vous, reprit
cette dame, de pleurer à mes genoux.
Il est vrai, poursuivis-je, que je la retrouve

p171

en vous, puisque vous m'avez
permis de vous appeler ma mère. Hélas !
Ma tendre mère, que ne puis-je
vivre toujours avec vous ! Nous parlerions
sans cesse d'Euphémie. Je conserve
son portrait ; le voilà, c'est ce
que j'ai hérité de mon père. Cette peinture

ressemble-t-elle à ma mere ?
Sont-ce-là ses traits ? Quel changement
affreux, s' écria-t-elle à cette vue ! Je vous
reconnois, Euphémie. Que les chagrins
et les pleurs vous ont changée !
Voila votre fils devant vous, l' image
vivante de votre cher Muley. Pourquoi
ne pouvez-vous pas dire à Dely que
vous êtes sa mere ?
Je tirai aussi les bracelets et la
bague. Je reconnois encore ces bijoux,
me dit-elle, mêlant ses larmes aux
miennes. Je la priai de les accepter, en
mettant moi-même la bague à son doigt
et les bracelets à ses bras. Elle me
laissa faire, et les regarda un moment en
souponnant ; puis, portant ses yeux sur
moi : hélas ! S' écria-t-elle, que les tems

p172

sont changés, et que celui où nous sommes
est différent de celui auquel je vis
Euphémie parée de ces ornemens ? Ce
fut en ma présence qu' elle les donna à
Muley.
Vingt fois je fus tenté de me jeter
au cou de cette tendre affligée, et de lui
dire que je savais qu' elle étoit ma mere :
la crainte de lui déplaire me retenoit
toujours.
Enfin le jour de notre entrée publique
étant fixé au sept janvier, je me rendis à
Paris pour y assister. J' y trouvai à mon
arrivée une lettre de Constantinople.
Impatient de savoir de qui elle étoit, je
l' ouvris. Quel fut l' excès de ma joie
quand je reconnus la signature de mon pere !
Vous vivez donc, cher Muley,
m' écriai-je, et vos ennemis vous ont
épargné. En quelle contrée passez-vous
vos jours malheureux, que j' aille vous
y rejoindre ! Je lus sa lettre avec précipitation
et tremblement, incertain de
ce que j' allois apprendre. Mon pere
me marquoit que le sort, las de le persécuter,

p173

s' étoit enfin adouci à son égard ;
que le grand visir lui avoit écrit de
revenir à Constantinople, qu' il étoit rétabli
dans toutes ses charges.

Dans la lettre qu' il m' écrivoit, il y
en avoit une pour Euphémie. Mon
pere m' apprenoit que cette françoise
étoit ma mere. Il m' ordonnoit de la
chercher par-tout, et d' avoir pour elle
l' amitié la plus tendre quand je l' aurois
trouvée.

Après avoir fait part à Zulime de ces
heureuses nouvelles, et avoir partagé
avec elle le plaisir qu' elles me procurerent,
transportée de joie la plus sensible,
je volai chez Madame De Corcelange,
qui s' évanouit en apprenant que Muley
n' étoit point mort. Il vit encore,
s' écria-t-elle, en regardant le ciel
languissamment ! Mais, hélas ! Il est mort
pour Euphémie, il l' a sans doute oubliée.
Non, madame, lui dis-je, voici une
lettre pour elle : à qui la rendre ?
Donnez, interrompit Madame De Corcelange
en l' arrachant de mes mains avec précipitation,

p174

donnez que je la lise. Elle
l' ouvrit et en fit lecture à haute voix. à
chaque ligne la joie de son coeur venoit
se peindre dans ses yeux et en faisoit
disparoître cet air de langueur qu' on voit
d' ordinaire aux amans malheureux. Voici
une copie de cette lettre, qu' on ne sera
peut-être pas fâché de voir.
Bacha Muley à Euphémie.
M' aimez-vous encore, tendre Euphémie ?
N' avez-vous pas eu l' injustice de
me croire inconstant ? Privé de tous mes
biens, et des emplois brillans que je
possédois, le ciel m' est témoin que dans ma
prison, je ne regrettois que vous et notre
cher Dely. Il est en France ; il ignore
que vous soyez sa mere ; le hasard vous
l' a peut-être déjà fait voir sans le
connoître : il doit vous porter cette lettre.
Parlez ensemble du plus tendre des
amans et des peres. Je jouis de tout l' éclat

p175

de ma première fortune. Le temps a découvert mon innocence : mes ennemis sont confondus. Il ne manque à mon bonheur que d'être sorti plutôt de ma prison pour avoir pu accompagner en France Said-Effendi et mon fils. Je vous aurois revue, Euphémie. Nous aurions rappelé des temps heureux où l'amour nous prodiguait les douceurs qu'il nous a depuis fait payer si cher, en nous arrachant l'un de l'autre. Puisse mon fils me retracer à vos yeux. Il vous aimait sans vous avoir vue. Nous lisions vos lettres ensemble. Lisez les miennes de même. Parlez-lui de moi comme je lui parlois de vous. Il vous dira la différence que j'ai toujours mise entre lui et mes autres fils. Adieu, chère Euphémie. Je ne fais qu'arriver à Constantinople. Je me dérobe aux affaires les plus pressantes pour vous écrire. Cette lettre sera dans peu suivie d'une plus étendue. Embrassez Dely pour moi. Madame De Corcelange n'y manqua pas. Puisque je vous tiens lieu d'Euphémie, mon cher Dely, me dit-elle, je dois faire ce qu'elle ferait si elle était ici.

p176

à ces mots elle me prodigua mille baisers. Je vais donc mander à Muley, lui répondis-je, que ma mère n'est plus. Je sais combien il l'aime : il en mourra de douleur, madame. En prononçant ces paroles le plus tendrement qu'il me fut possible, j'examinai le visage de ma mère. Il me parut qu'elle balançait si elle m'avouerait qu'elle était ma mère. Je la tirai d'embarras, en me jettant à ses genoux, que je tins embrassés jusqu'à ce qu'elle m'eût fait un aveu si doux. Pourquoi refuser, madame, lui dis-je, de me reconnaître pour votre fils ? M'en suis-je montré indigne ? Je sais que c'est à vous et à Bacha Muley que je dois ma naissance. Ah ! Ma mère, ma tendre mère, vous pleurez ! Ah ! Mon fils, me dit-elle, quand le ciel vous rend un père, je serais injuste de ne pas vous rendre une mère. Oui, ce sont les genoux d'Euphémie que vous

tenez embrassés. Votre grande jeunesse
m' empêchoit de vous confier un secret
dont dépend mon honneur ; mais la
nature est plus forte que toutes les bienséances.

p177

Venez, mon cher fils, venez que
nous écrivions de concert à Muley :
apprenons-lui que le sort nous a réunis.
Je fus au comble de ma joie. Que me
restoît-il à désirer ? Zulime fut bientôt
du secret. Madame De Corcelange lui
a donné un appartement chez elle : elle
la regarde comme sa propre fille. Cette
tendre françoise, pleine de zele pour
sa religion, veut nous la faire embrasser.
Après nous avoir lu et relu vingt fois
inutilement un poëme nouveau, qui en
renferme les preuves, elle a poussé le
zele jusqu' à nous conduire chez le poëte.
Auteur de ce traité de théologie,
espérant qu' il nous donneroit l' explication
de la plupart des savantes notes qui
servent à éclaircir son poëme. Il a eu cette
complaisance : mais après plusieurs
conférences, j' en suis sorti charmé de la
beauté de plusieurs vers, et fort peu
touché de la solidité de ses preuves. C' est
un assez bon poëte, et un fort mauvais
théologien. J' espere donner au public

p178

les conférences que j' ai eues avec cet
illustre poëte.
Tous les plaisirs dont on jouit à Paris,
et qu' on s' efforce de nous procurer,
me sont insipides, au prix de ceux que
je goûte chez ma mere Euphémie, au
milieu de ma mere et de ma maîtresse.
Mon bonheur seroit parfait, s' il pouvoit
durer toujours, et si Zulime ne s' obstinoit
pas à me refuser des caresses qui
me sont dues à si juste titre. J' en suis
réduit à soupirer à ses pieds, comme bien
d' autres françois, qui n' obtiennent pas
plus que moi, c' est ce qui me console,
aimant mieux être privé pendant quelque tems des faveurs
de mon esclave, que de
les partager avec tant de rivaux :
ce qui n' auroit peut-être pas manqué,
dans les sentimens où étoit Zulime à
son arrivée en France.
En vain Achmet a voulu faire de
nouvelles tentatives auprès d' elle, elle
l' a remis à son retour à Constantinople.
J' aurai soin qu' il s' y contente de son

Atalide, sa belle passion. J' espere qu' on ne sera pas fâché de voir ici les lettres qu' il écrivit à cette françoise : elles suppléeront au silence que je garde à l' égard de Paris. Il parle amplement de cette grande ville. Ces lettres serviront encore à détromper les françois, qui s' imaginent que les turcs sont peu propres à la galanterie.

PREMIERE LETTRE

D' Achmet Dely-Azet, bacha à trois queues, à Atalide, son esclave favorite.
Nous sommes enfin à Paris, ma chere Atalide. Quel pays ! Quelles moeurs ! On nous regarde ici comme des hommes extraordinaires, d' un caractere bizarre, d' une humeur mélancolique. Les françois élevés dans des

idées qui leur sont particulieres ; nous blâment de n' avoir pas ces façons vives, ces légéretés, ces caprices, qui nous paroisoient ridicules en eux, et qu' ils érigent en vertus.
Que je trouve la france différente du portrait charmant que je m' en étois formé sur le récit que tu m' en fis cent fois. Le ciel, à t' entendre, n' avoit pas d' habitans plus accomplis. Nous n' étions que des barbares. Non, belle françoise, dans toute ta nation je ne trouve rien que tu ne surpasses à mes yeux. Te possédant dans mon serrail, je possède ce que la France a de plus aimable. J' en puis parler mieux qu' un autre, mettant toute mon étude à la connoître. De quel secours ne m' est pas à présent la langue de ta patrie, que tu m' as apprise par l' habitude que j' ai eue si long-tems de te l' entendre parler, et de te la parler

moi-même ?
Content du nom obscur sous lequel
je me suis donné en ce pays ; de tous

p181

mes titres je n' ai gardé que celui d' ami
de Said-Effendi. Je puis me dérober
quand je veux au faste qui l' environne.
Moins honoré, mais plus libre que
lui, je suis maître de mes démarches
et de mon tems. La bienséance et le
titre d' ambassadeur de la porte ottomane
le retient sans cesse avec ce
qu' on nomme ici les gens de
condition. Je puis les voir avec lui : et
la gravité de son ministere l' empêche
de descendre avec moi parmi le
peuple, et de jouir du plaisir d' en
examiner les ridicules, amusemens plus
agréables à mes yeux que tous ces
honneurs importuns qui le tiennent
enchaîné dans une continuelle contrainte.
Je t' ai promis belle esclave, l' histoire
fidele de notre séjour en France. Il est
juste de te satisfaire et de te rendre
compte du peu de tems qu' il y a que
nous y sommes.
Rien n' a été plus brillant que notre
réception dans les villes qu' il nous a

p182

fallu traverser pour arriver à Paris. Je
passe sous silence tous ces honneurs,
glorieux à recevoir, charmans à la
vue, et fort ennuyeux à lire, pour
m' arrêter à une aventure assez plaisante
qui m' est arrivée sur la route.
Comme j' avois coutume de précéder
la marche de l' ambassadeur, suivi de
quelques-uns de mes esclaves,
j' aperçus un jour, à l' approche d' un petit
village, des hommes et des femmes
en assez grand nombre, qui s' avançoient
au-devant de moi sur deux colonnes
assez mal rangées. Celui qui
marchoit à leur tête portoit devant lui
un morceau d' étoffe blanche et quarrée,

suspendue à un bois assez long :
c' étoit, me dit-on, une banniere.
Un autre le suivoit avec une croix. Je ne
sais ce que ces bonnes gens chantoient
tous ensemble. Cette espece de cérémonie
étoit nouvelle à mes yeux. Je
m' arrêtai un moment pour examiner
si c' étoit à nous qu' on en vouloit.
Je vis bientôt qu' on me prenoit

p183

pour l' ambassadeur. Cette multitude
d' hommes grossiers se mit à genoux.
Le plus respectable, sans doute, revêtu
d' une espece de robe de toile
blanche, et portant un bonnet noir,
s' approcha de moi ; c' étoit ce qu' on
nomme en France, le curé de la paroisse. Il me salua
avec respect, et
me dit, en me donnant à baiser je
ne sai quoi, qu' il portoit très précieusement :
" le grand prophete que je viens
vous annoncer est autant au-dessus
de Mahomet, que les cédres du
Liban sont au-dessus de l' alcoran. Votre
Mahomet, j' ose le dire devant le soleil
qui nous éclaire, oui, votre Mahomet,
tout grand qu' il est, ne vaut
pas mieux que le bon larron. Depuis
huit jours entiers tous mes paroissiens
que vous voyez prosternés
devant vous, font des voeux au ciel
pour obtenir le salut de votre
ame. "
en finissant ces mots, il prit un petit

p184

bâton environné de crins par un bout,
qu' il trempa dans de l' eau, et nous en
jetta à travers le visage, en disant :
kyrie eleison. si ce bon vieillard n' eût
pas fait cette auguste cérémonie avec
autant de gravité, j' aurois cru qu' il
vouloit se moquer de nous. Je me
contentai d' essuyer ma barbe qu' il avoit
mouillée et de me mettre en devoir
de suivre mon chemin ; mais il ne me

fut pas possible, *kyrie eleison*, continuerent,
et on commença à nous laver
le visage tout de nouveau. C' étoit
apparemment pour nous purifier.
Après un bon quart-d' heure,
le chef de cette troupe rustique reprit
sa harangue, qu' il continua ainsi :
" nous venons de prier tous les
anges du paradis de vous prendre
sous leur protection, et de vous porter
sur leurs aîles dans la Jérusalem céleste.
Je l' espere de la bonté du tout-puissant, s' il daigne
vous convertir. Gardez-vous
de devenir janséniste.
Jansénius étoit un vrai mahométan ;

p185

et peut-être encore pis. Que fait-on ?
Ce n' est pas sans sujet qu' il a
été excommunié par notre-très-saint-pere
le pape, qui a succédé
à Saint-Pierre et aux empereurs romains " .
à ces mots, la mémoire manqua
heureusement à notre harangueur : il
voulut prendre un papier, sur lequel
apparemment son discours étoit écrit
(car ce ne sont pas là de ces discours
qui se font sur le champ) ; mais je
le priai de me le donner, en
l' assurant que nous lirions à notre loisir
ce qui lui restoit à nous dire. Il me
le remit très-dévotement, après l' avoir
arrosé de cette eau, qui étoit de toutes
les cérémonies. Le texte de ce discours
contenoit mille extravagances. Je te le
ferai voir à mon retour à Constantinople.
Je le garde très-précieusement.
Je crus en être quitte ; mais point
du tout. Comme nous n' étions pas loin
du village, le bon curé me pria de

p186

mettre pied à terre, et de marcher
sous une espece de dais ; ce que je
refusai. Un homme en chemise, et
habillé à peu près comme le vieillard qui
nous rendoit ces ridicules honneurs,

si ce n' est qu' il avoit la tête nue,
faisoit de tems en tems arrêter mon
cheval pour me jeter non plus de l' eau,
mais du feu avec de l' encens au visage.
Ce mal-adroit faillit vingt fois à me
brûler la barbe. Jusques-là ce jeu
m' avoit amusé ; mais il commença à
m' incommoder : comme ces honneurs
s' adressoient plus naturellement à
Said-Effendi notre chef, je déclarai à ces
bonnes gens que je n' étois point
l' ambassadeur. Said-Effendi, qui parut
tout-à-coup avec une suite beaucoup plus
nombreuse et plus brillante que la
mienne, me délivra de ces importuns.
Son excellence ne voulut pas s' arrêter
ce qui désespéra le bon vieillard, qui
alloit sans doute recommencer ses
kyrie eleison.
un petit dîner nous attendoit chez

p187

le plus opulent de cette bourgade.
Said-Effendi voulut faire mettre à sa
table le respectable vieillard qui étoit
venu lui rendre à peu près les mêmes
honneurs qu' il m' avoit prodigués ; mais
il lui répondit gravement, qu' il seroit
damné s' il mangeoit avec des turcs.
Je vous donneroie bien quelque argent,
lui dit Said-Effendi en plaisantant,
pour soulager votre paroisse, que vous
me dites être très-pauvre, si je ne
craignois que l' argent des turcs ne vous
damnât. Oh ! Ne craignez rien, interrompit
le curé avec zele, je le
tremperai dans l' eau bénite, et je défie le
diable de s' en servir après pour nous
nuire. Il présenta en même tems un
plat à l' ambassadeur, qui y mit quelques
pieces d' or dans un turban, que le bon
prêtre promit de faire servir de
bonnet au patron du village le jour de sa
fête, après l' avoir béni, bien entendu.
Nous continuâmes notre route vers
Paris. à peine fumes-nous arrivés en

p188

cette capitale, belle Atalide, que mes
premiers soins furent de chercher ta
famille, pour lui remettre les secours
que tu lui envoyois. Qu' elle en avoit besoin !
Que tu trouverois ton sort heureux, si tu
pouvois le comparer avec
celui de tes soeurs ! Elles ne sont pas
toutes également à plaindre ; mais le
plus beau de leurs jours ne vaut pas
le plus triste des tiens.
Ce ne fut pas sans peine que je
découvris ta pauvre mere, déléguée dans
le haut d' une maison presque inhabitable,
où régnoit la pauvreté et la misere.
à la vue de ces tristes lieux, mes
entrailles s' émurent. Tu m' as communiqué,
chere Atalide, tes généreux sentiments,
mon coeur, formé par le tien,
en a pris la douceur. Les turcs ne
sont pas toujours ce qu' ils paroissent
en public. Tu peux leur rendre plus
de justice qu' on ne leur en rend dans
ta patrie. C' est dans le serrail qu' il
faut nous avoir vu pour nous connoître.

p189

Ta mere frémit à ma vue. Toi-même,
ne frémis-tu pas la premiere fois
que tu me vis ! N' avez vous pas, lui
dis-je, une fille nommée Atalide ?
à ce tendre nom, elle soupira, et me
demanda en pleurant, si j' en savois quelques
nouvelles. Hélas, me dit-elle, il
y a près de cinq ans que je n' en ai oui
parler. Un jeune françois, qui l' avoit
enlevée, périt, dit-on, en traversant
la mer, pour se rendre en Italie. Je
n' en sais pas davantage ! D' où connoissez-vous
Atalide ? Vivroit-elle encore ?
Qui vous a dit que j' étois sa mere ?
Comment avez-vous pu me trouver ?
Et que venez vous me dire ? Qu' Atalide
n' est point morte, lui répondis-je,
et qu' elle vous envoie des secours que
vous n' attendez pas. En même tems je
lui remis une bourse de ta part, et lui
promis de ne la laisser manquer de rien.
Elle l' accepta avec une joie proportionnée
au besoin qu' elle en avoit. Que ne
fit pas cette tendre femme pour me

remercier ? Plus curieuse qu' auparavant

p190

de savoir de tes nouvelles, elle me pria de lui apprendre. Je lui dis que je t' avois mise auprès de mes filles, et lui sauvai ainsi la douleur de te savoir dans un serrail. Elle ignore le bonheur que tu y goûtes. Je le lui ai caché, parce qu' en France on ne peut se l' imaginer et qu' on se persuade que nous ne regnons qu' en tyrans sur les belles que nous y tenons captives. Tu le sais, aimable Atalide, qui de nous deux donne des loix à l' autre.

Ta lettre que je remis à ta mere, acheva de la convaincre que tu n' étois point malheureuse. Elle en baisa mille fois les caracteres, et voulut savoir par quelle étrange aventure tu étois tombée entre mes mains. Je n' eus garde de lui dire que je t' avois achetée d' un marchand d' esclaves, qui t' avoient faite prisonniere sur nos côtes, ou une horrible tempête t' avoit jettée ; mais je lui appris, ainsi que nous en étions convenus ensemble, que ton ravisseur ayant changé de dessein, t' avoit conduite

p191

à Constantinople, où tu t' étois délivrée de ses mains pour t' engager de toi-même, et non comme esclave, au service de mes enfans. Elle parut satisfaite de ma réponse.

Une jeune fille des plus aimables, que je vis entrer, me frappa par la simplicité de ses habits, qui sembloient donner un nouveau lustre à ses charmes.

La beauté, comme la vertu, n' a pas besoin d' ornemens pour paroître avec avantage. Nous croyons, aussi bien que les chrétiens, dont tu m' as vanté si souvent la morale, qu' on cesse d' être vertueux dès qu' on veut le paroître. J' ose dire qu' il en est de même de la beauté.

Si elle ne disparoît pas, elle diminue beaucoup de son prix en voulant trop se faire valoir. Les hommes, avec tout

leur art peuvent-ils perfectionner ce
que le créateur a pris soin d'embellir ?
Je reconnus bientôt que la beauté
que je voyois étoit ta soeur. Séduit par
sa ressemblance avec toi, je ne fus pas
maître de modérer mes transports. Elle

p192

recula, saisie d'horreur, au mouvement
que je fis pour baiser une de ses
mains. Ah, dieu ! Quel homme, s'écria-t-elle !
Remettez-vous, lui dis-je,
de votre frayeur ; je ne veux point vous
faire violence : jugez mieux du motif
qui me conduit ici. Ta mere lui dit
que je venois de ta part leur faire du
bien. Cette tendre fille se jeta à mes
genoux, en me demandant, les larmes
aux yeux si elle ne te reverroit plus.
Il ne tiendra qu'à vous, lui dis-je,
voulez-vous venir avec moi ? Je vous ferai
un sort heureux. Non, me dit-elle, le
dieu que j'adore m'appelle ailleurs. Je
brûle de me consacrer à lui pour toujours.
J'en ai la volonté, faut-il que je
n'ai pas la puissance.
Quoi, ma fille, lui dit ta mere ? Cet
abbé respectable à qui je viens de
t'envoyer, et qui m'avoit promis de
t'aider de ses secours, après avoir éprouvé
ta vocation, n'a donc rien fait pour
toi ? Ah, ne m'en parlez pas, reprit
Emilie, c'est un monstre digne du courroux

p193

céleste. Qui l'eût cru ? ... elle
larmes excitèrent ma curiosité
et celle de ta mere. Nous pressâmes ta
soeur de nous raconter ce qui lui étoit
arrivé.
Un laquais ne m'eut pas plutôt annoncée,
nous dit-elle, que je fus introduite
dans l'appartement de monsieur
l'abbé. Je traversai d'abord un
antichambre, dont le luxe m'annonçoit que
le maître de la maison étoit bien en
état de me faire du bien. J'entrai pleine

d' espérance dans un cabinet superbe ;
l' abbé de L se chauffoit, couché
négligemment sur un sofa, environné
d' un double paravent. Approchez, la
belle, me dit-il en me voyant. Je me
tins un moment droite devant lui,
ayant toujours les yeux baissés et les
bras croisés, avec cette timidité qui
accompagne d' ordinaire les malheureux.
Monsieur l' abbé, sans lever sa tête de
dessus le triple carreau qui la soutenait,
me regardoit avec complaisance. J' ignorois

p194

ses indignes desseins. Que l' on
juge mal du monde, me disois-je en
moi-même ! à voir cet extérieur, qui
semble ne respirer que la molesse, qui
diroit que cet abbé ait tant de charité,
et que c' est pour mon bonheur éternel
qu' il me fait venir ici ? Que je me
trompois ! Approchez, mon cher
enfant, me dit ce monstre avec une bonté
apparente, après m' avoir bien examinée.
Vous voulez donc vous faire religieuse ?
Quel dommage ! Dieu n' exige
pas de si grands sacrifices. On peut
être sauvé sans courir s' ensevelir toute
vivante. Vous me paraissez si
délicate, si aimable. Que ne vous
mariez-vous plutôt ? Vous savez ce que
Saint Paul dit du mariage. Vous êtes
bien capable de faire le bonheur d' un
tendre amant. Se peut-il que vous
fuyez les hommes ! Asseyez-vous sur ce
sofa, mon enfant, ajouta-t-il en me
serrant la main. Que craignez vous ?
Il faut bien que j' éprouve si votre
vocation vient du saint-esprit. à ces

p195

mots il me baisa la main, et me
prenant de la sienne par le menton, il
voulut la poser sur ma gorge, qu' il
regardoit fort attentivement. Je me
retirai avec indignation. Il me retient, et
me prenant entre ses bras : ne craignez

rien, charmante Emilie, me dit-il, je suis honnête homme. Faitez-le donc voir, lui répondis-je avec fierté. En même tems il me présenta, pour me calmer, l' argent qu' il me falloir pour entrer dans un couvent. Je verrai, poursuivit-il, si vous êtes reconnoissante, et si vous refuserez de rendre heureux un moment celui qui vous donne généreusement de quoi l' être toute votre vie et pendant une éternité. Ce n' est plus un crime si grand que vous vous l' imaginez peut être, que j' exige de votre bon coeur. Un peu de foiblesse sera assez bien réparée par la vie austere et retirée que vous menerez le reste de vos jours. On ne peut ni pleurer ni gémir sur des fautes que l' on n' a point faites. En finissant ce discours,

p196

il voulut me tirer sur ses genoux ; mais je m' arrachai de ses bras, et sortis en pleurant. Je demandai ce que c' étoit que des abbés. C' est, me dit Emilie, un tas d' hommes inutiles à l' état, sans nom, sans talens pour la plupart, dont tout l' emploi est de n' en point avoir, et qui, sous l' habit sacré des ministres de notre religion, détruisent les autels qui les font vivre, en prêchant la pauvreté dans le sein de l' opulence. Comme je frémis d' horreur à ce portrait, en levant les yeux vers le ciel, et rendant grace au grand Mahomet de m' avoir fait naître dans le sein des musulmans ; désabusez-vous, Achmet, me dit ta mere, nous avons, et en grand nombre, des ministres saints, dignes de votre admiration, de votre estime, de tous nos hommages, et du dieu qui les inspire. Pour un qui déshonore le nom sacré qu' il porte, j' en connois mille dignes de le porter : je ne me plains que du malheur d' avoir

p197

mal rencontré dans le choix que j' ai
fait de celui à qui j' ai confié le sort de
ma fille ; mais il faut espérer que le
ciel me sera plus favorable. Il en est qui, pleins
de zèle et de charité, pourront...
arrêtez, lui dis-je, c' est moi qui
ferai le bonheur de la vertueuse Emilie.
Je veux lui donner de quoi se consacrer
à son dieu. Ses desirs sont trop nobles
et trop beaux pour ne les pas combler ;
la seule humanité suffit pour m' y
déterminer. La vertu, l' honneur, et la
générosité, sont de toutes les religions
de l' univers. Non, Mahomet ne me
fera point un crime d' avoir procuré un
asile à l' innocence : il est de certaines
vertus morales qui doivent s' exercer
envers tous les hommes, en quelle
religion et en quel climat que le ciel les
ait fait naître.
On nous traite ici de barbares, chère
Atalide : qui des françois ou de nous
mérite mieux ce titre ! Que devenoit
sans moi ta jeune et tendre soeur ? Que

p198

ne fit-elle point pour me témoigner sa
reconnaissance ? Faut-il que chez une
nation si avide de gloire, et qui se
vante d' être si policée, la vertu ne puisse
trouver un asile qu' en payant ? Mais
parmi des peuples chez qui l' on vend le
droit de sépulture aux morts, on peut
bien vendre une prison aux vivans.
Emilie par mes soins va être renfermée
avec des vierges. Elle me vante sa
félicité prochaine ; mais je suis plus heureux
qu' elle, puisque j' en suis l' auteur,
et que j' ai le plaisir de t' apprendre une
nouvelle qui ne peut manquer de t' être
agréable.
Je voulus savoir de ta mere combien
elle avoit d' enfans. Il me reste encore
deux filles, me dit-elle ; mais que leur
sort est à plaindre, et que je la suis
moi même de ne pouvoir faire cesser
leur infamie ! Elle ne prononça ces
dernieres paroles qu' en pleurant. Je fis ce
que je pus pour arrêter ses larmes, en
promettant de donner aussi des secours

à tes autres soeurs. Hélas ! Me dit-elle,

p199

avec le malheur de se perdre elles ont encore celui de ne manquer de rien ; de jeunes seigneurs fournissent à leurs dépenses, et sont les compagnons de leur débauche. Pour achever de me désespérer et de se perdre, la cadette, qui se nomme Lucile, brigue une place à l' opéra.

Comme je ne faisais qu' arriver à Paris, je demandai ce que c' étoit que l' opéra. C' est un de nos spectacles, me dit ta tendre mere, où de jeunes filles voluptueusement parées s' rassemblent sur les cinq heures du soir, pour étaler sur un théâtre tout ce qui est capable d' exciter des desirs violens et des passions criminelles. Elles dansent avec indécence, chantent d' une voix tendre et luxurieuse, déclament avec des graces séduisantes ; enfin elles emploient tout leur art à allumer des feux, sur lesquels sont fondés les plus beaux de leurs revenus. Elles commencent aux yeux du public, une scene qu' elles achevent dans l' intérieur de leur maison, avec ceux des spectateurs qui

p200

sont curieux d' en voir le dénouement. Plusieurs femmes servent à nos plaisirs ; plusieurs hommes servent aux leurs. Le sort de ces esclaves de tout un peuple, chere Atalide, te flatteroit-il plus que le tien ? Elles ont le public pour maître, et tu n' as que moi. Ce qu' elles font sur un théâtre, vous le faites toutes dans nos serrals. N' est-ce pas par vos chants, par vos danses que vous allumez nos desirs ? Libres que nous sommes de les éteindre avec celle d' entre vous qui nous a plu davantage, notre loi nous le permet ; et ce n' est que dans le secret que nous vous donnons la liberté d' exciter nos passions. La loi des chrétiens défend ces sortes de

plaisirs ; et c' est en public que des filles
à leurs gages s' étudient à verser dans
leur coeur, des feux qu' ils appellent
criminels. Puis-je raisonnablement penser
qu' ils en sont convaincus ? Ton esclavage
n' est il pas plus heureux que la honteuse
liberté dont jouissent ces sortes de
françoises ! Leur sort est envié : quels pays !

p201

Vous avez une fille, dis-je à ta mere,
qui veut se mettre à l' opéra ? Je suis
assez malheureuse, me dit-elle, pour ne
pouvoir l' empêcher. Les reproches que
je lui en ai fait cent fois, l' ont éloignée
de moi. J' ignore jusqu' à sa demeure. Je
languis en ce triste lieu. Elle le sait et
ne daigne pas penser à moi. Une jeune
personne veut-elle se perdre, tout lui
rit ; mille protecteurs intéressés s' offrent
à l' envie ; elle se trouve bientôt en état
de se passer de ses parens. Veut-elle être
vertueuse, chacun l' abandonne. Que
devenoit Emilie sans vos généreux secours ?
Puisqu' un ministre sacré de
notre religion refuse à la vertu ce
qu' il veut bien accorder au crime, où
trouvera-t-elle des protecteurs ?
Héloïse, l' aînée de toutes mes filles,
ajouta ta mere en fondant en larmes,
est entretenue par un riche seigneur,
qui lui fait un sort brillant ; elle vit avec
lui à la campagne : elle a changé jusqu' au
nom de sa famille ; elle le croit indigne

p202

d' elle ; mais elle se rend justice,
elle est indigne de le porter.
Ta soeur, belle Atalide, jouissoit d' un
sort à peu près semblable au tien. Elle
eût été heureuse, si les françois
pouvoient être constans. Rien ne lui
manquoit. Une foule de domestiques ardens
à la servir, prévenoit jusqu' à ses
moindres desirs. Les habits les plus superbes,
les équipages les plus lestes, étoient
pour elle. Il sembloit qu' elle dédaignât

la terre ; à peine vouloit-elle la toucher
du bout du pied. On ne la voyoit que
dans des chars dorés ; ses regards portés
de côté et d' autre avec fierté, ne
daignoient s' arrêter sur rien. Etoit-elle en
compagnie, elle commençoit à parler
à plusieurs personnes, et sortoit sans
prendre la peine d' achever ce qu' elle
vouloit leur dire. Venoit-elle à Paris,
elle avoit les premieres loges aux
spectacles, et se plaignoit quelquefois de ce
qu' on ne commençoit pas quand elle
avoit pris place. Dans une après-midi,

p203

elle paroissoit successivement dans toutes
les promenades. Appercevoit-elle une
robe d' un nouveau goût, il lui en falloit
le lendemain une semblable, plus riche
encore, si cela se pouvoit.

Tes souhaits, charmante Atalide, sont
plus bornés. Je t' en souhaiterois de plus
grands encore, pour avoir le plaisir de
te prouver que je ne cede en rien au
généreux françois qui adoroit ta soeur.
Paris retentissoit du bonheur d' Héroïse :
toutes les femmes ambitionnoient son
sort. à qui son amant n' avoit-il pas dit
les faveurs qu' il en avoit reçues ? Les
françois sont naturellement indiscrets ;
ils croient qu' un bonheur ignoré cesse
d' être bonheur. Tout délicats qu' ils se
flattent d' être en fait de tendresse, ils ne
peuvent comprendre que le plaisir
d' aimer et d' être aimé suffit pour être
heureux. Ils le paroissent plus que nous, et
nous le sommes plus qu' eux. Le principe
de notre félicité n' est-il pas au fond
de notre coeur ? Ont ils fait une nouvelle
conquête, il faut que le public la connoisse.

p204

On la voit aux spectacles avec
eux ; ils lui parlent confidemment aux
yeux de tout le monde. Combien cet
amour, si vif en apparence et qui fait
tant de bruit, dure-t-il ? Un printemps,

quelquefois moins encore. En voici la preuve.

Le Duc De B, dégoûté d' Héroïse, chercha bientôt à s' en défaire, et trouva des prétextes pour servir de voile à son inconstance. En manque-t-on, quand on cesse d' aimer ; une femme commence-t-elle à plaire à un françois, elle est sans défaut à ses yeux. Veut il la quitter après en avoir joui, elle est sans belles qualités. Il les trouve toutes dans une autre, qui vaut moins que la première.

L' orgueil de la superbe Héroïse s' évanouit en un moment. En vain eut elle recours aux larmes, on ne daigna pas seulement les essuyer. Le lendemain son appartement fut occupé par une nouvelle conquête du Duc De B, et Héroïse contrainte d' en sortir. Son coeur fut quelque-tems à se défaire de la douce

p205

habitude qu' elle avoit contractée d' avoir tout en abondance. Ta trop imprudente soeur ne voulut rien diminuer de son faste, dans l' espérance de pouvoir encore plaire. Ici les femmes se croient jeunes à tout âge. Son tems étoit passé ; les graces l' avoient abandonnée ; la misere commençoit à prendre leur place, lorsqu' un jeune petit maître daigna jeter les yeux sur elle. Il vient de la mettre dans une petite chambre garnie, où il l' entretient aux dépens des belles à qui il fait des infidélités. On dit qu' il change tous les mois. Ta soeur vieillit tous les jours ; bientôt elle deviendra la proie des laquais qui l' ont servie.

Tel est, dit on, en France le sort de celles qui se sont consacrées à l' amour ; et Paris est plein de ces coquettes surannées, qui, manquant de tout, ne conservent que le triste souvenir d' avoir été heureuses, et l' idée d' un homme qui les dédaigne après les avoir adorées. Voit-on parmi nous, chere Atalide, quelque chose de semblable ? Nous jouissons, il

p206

est vrai, de plusieurs esclaves que nous
tenons renfermées ensemble ; mais nous
passons de l' une à l' autre, sans
abandonner celles que nous quittons. C' est
manquer de délicatesse, dit-on en ce pays,
plus barbare que le nôtre. Vertu bizarre,
dont on ne connoît que le nom en
France !

Que Mahomet connoissoit bien le
coeur de l' homme, quand il ne voulut
point le borner dans ses plaisirs ! Ce
grand législateur ne pouvoit s' imaginer
que le souverain de l' univers eût mis
tant de desirs dans notre coeur ; pour le
seul plaisir de nous les faire combattre
sans cesse. *que nous jouissions d' une
femme de plus ou de moins, qu' en revient-il
de plus à la gloire du créateur*, dit ce
prophete dans un chapitre de l' alcoran,
*pourvu que son nom soit sacré parmi
nous, que nous célébrions sa puissance,
et que nous chantions ses louanges ?
pourquoi s' offenseroit-il de notre félicité,
puisque il nous a créés pour être heureux ?*
n' en doute pas, belle esclave, c' est la

p207

jalousie et le caprice des hommes qui
a produit cette vertu barbare, qui condamne
l' homme à la jouissance d' une
seule femme. Que m' importe que la
religion des chrétiens soit plus parfaite
que la nôtre, si nous sommes plus
parfaits qu' eux ? Nous manquons à moins
de devoirs, puisqu' ils ont de plus que
nous la plus aimable des passions à
combattre, et qu' ils la combattent si
peu.

Où m' emporte mon zele, aimable
Atalide ? Ce discours te déplaira sans
doute ; les préjugés de l' enfance ne sont
pas encore bien effacés dans ton coeur ;
que ne me dirois-tu pas, si tu pouvois
me répondre ? Peut-être que le sort
de ta soeur Emilie te paroît préférable
au tien. Regretterois-tu encore ta
patrie. Si tu connoissois les hommes
qui l' habitent, tu oublierois bientôt
une terre qui ne mérite pas de te posséder.
Le sort d' Héloïse te paroît-il

si charmant ? Que peux-tu desirer ? N' es-tu pas ce qu' elle fut dans le tems le

p208

plus brillant de sa vie, sans rien craindre de mon inconstance ? Quand mon goût pour toi deviendra moins vif, les douceurs de l' amitié succéderont aux transports de l' amour, et l' amour renaîtra de l' amitié. Combien de fois ne t' ai-je pas vue toi même me conduire quelque jeune esclave, que tu engageois à me prodiguer ses faveurs, pour rallumer mon amour éteint dans tes bras ? Mais avec quelle ardeur ne retournois-je pas à tes pieds, quand mes feux rallumés me faisoient espérer de pouvoir encore être heureux avec toi ? Adieu, belle Atalide, repose-toi sur moi du soin de ta famille ; je la visite souvent. Elle t' est chere ; pourroit-elle ne me la pas être ? Toujours occupé du bonheur de te plaire, je ne pourrais vivre éloigné de toi, si je ne te rendois mon absence précieuse en te donnant en ces climats éloignés, des preuves de mon amour.

Vivez toujours toutes en bonne intelligence. Amusez vous à la peinture,

p209

à la broderie, à la danse et à la musique. Parlez souvent de moi dans vos entretiens. Desirez ma présence. Préparez de nouveaux jeux. Inventez de nouvelles façons de me procurer du plaisir : que ce soit là votre étude principale ? Que de jours heureux vont suivre mon retour ! C' est-à-toi, belle Atalide, que je brûle de consacrer le premier. Adieu.

REPONSE D'ATALIDE

au Bacha Achmet Dely Azet, son seigneur.

quoi, seigneur, vous daignez
penser à votre esclave, et vous abaisser
jusqu' à lui rendre compte de votre
séjour en France ! Quelle bonté ! Il
semble que vous n' ayez entrepris ce
long voyage, que pour m' arracher à
vous par de nouveaux bienfaits. Hélas,

p210

comment voulez-vous que je les reconnoisse ?
Je ne possède rien que je
ne tienne de votre générosité : triste
état pour une ame reconnoissante.
Devois-je m' attendre à un sort si
heureux ! Soit que je me rappelle le passé,
ou que je jette les yeux sur le présent,
tout me dit que je ne suis point confondue
parmi cette foule d' esclaves de
toutes les nations, qui peuplent votre
serrail. Qu' ai-je fait qui m' ait mérité
cette faveur ?
à peine fus-je en votre puissance,
que vous me distinguâtes de mes
compagnes. Permettez-moi, seigneur, de
me rappeler ce tems heureux, pour
adoucir la douleur que me cause votre
absence. Je ne vous reçus point entre
mes bras comme mon maître. Mes
larmes vous touchèrent. Il étoit nouveau
pour vous de trouver de la résistance
dans une femme. Mes refus exciterent
vos desirs, et mes prieres modérèrent
vos transports. Hé bien, me dites vous
attendri par mes pleurs, je te jure par

p211

Mahomet que je ne jouirai jamais de
tes caresses qu' à titre de faveurs. Assez
d' autres esclaves briguent l' honneur de
me prodiguer les leurs. Puisque je
trouve dans ma vie une femme qui me
résiste, c' est à force de bienfaits que je
veux la vaincre.
Je ne m' étois pas attendue, je
l' avoue, à trouver de si généreux
sentimens dans un turc, dont je m' étois
fait un portrait bizarre. Dès ce jour,

seigneur, je fus votre esclave à plus
d' un titre. Ces idées barbares que je
m' étois formées du serrail s' évanouirent
dans un instant. Vous partîtes pour
commander l' armée qui marchoit contre
les persans. La douleur que j' eus
de me voir séparée de vous m' apprit
que je vous aimois, et les alarmes où
me jettoit votre absence me le
confirmerent bientôt. Vous revintes couvert
de lauriers, vainqueur de vos ennemis
et de mon coeur. Vous dûtes vous
attendre à plus d' une victoire. La fortune

p212

n' abandonne et ne favorise jamais à
demi, ses excès sont connus.
Je fus la première de vos esclaves
que vous daignâtes visiter à votre
retour. Vous jurâtes même de n' en pas
voir d' autre que moi, que vous ne
m' eussiez rendue sensible. Le moment
n' étoit pas loin. Les étoffes superbes
que vous me rapportâtes de Perse ne
furent point ce qui me fit céder à vos
transports : de tous vos dons, celui de
votre coeur me fut le plus précieux.
Enfin un jour (je ne me le rappelle,
seigneur, qu' avec un doux frémissement)
quel jour ! Vous entrâtes à votre
ordinaire dans l' appartement séparé que
j' occupois. J' étois encore couchée. Je
ne vous vis pas plutôt, que je présageai
ma défaite. J' avois alors l' imagination
échauffée des rêves charmans qui
m' avoient occupée toute la nuit. Que
ne vous dirent point mes yeux ? Vous
me demandâtes ma main. Je vous la
donnai en tremblant. Vous la baisâtes.

p213

Quel moment ! Je n' eus pas la force
de la retirer. Je vais donc triompher,
chère Atalide, me dites-vous ? Si je ne
vous répondis rien, que mes regards
embarrassés furent éloquens et servirent
bien d' interprete à mon coeur ! J' aurois

voulu que les ombres de la nuit m' eussent
dérobée à moi-même ; mais bientôt
dans vos bras occupée de vous
seul, je ne pensai plus au jour qui
nous éclairait. Vous fûtes heureux.
Pourrois-je dire que je ne la fus pas
moi-même ? Depuis ce jour, que je ne
crains pas d' appeler le plus beau de
ma vie, eutes-vous à vous plaindre
de moi ? Ardente à prévenir jusqu' à
vos moindres desirs, à les exciter même,
n' ai-je pas mis toute ma satisfaction
à vous en procurer ?
Ce sont-là, seigneur, les cheres
idées qui m' occupent pendant votre
absence. Pensez-vous quelquefois à la
plus tendre de vos esclaves ? Mais,
que dis-je ? Ma mere à qui vous avez
rendu la vie, la plus jeune de mes soeurs

p214

mise par vos libéralités dans un asyle
sacré ; tous ces bienfaits versés sur ma
famille me permettent-ils d' en douter ?
Oui, vous pensez à moi, seigneur,
vous m' aimez ?
Le temps que je dérobe à mon coeur,
sans cesse occupé de vous, je le donne
à la peinture ; je m' amuse à tracer sur
une toile ces traits aimables qui m' ont
charmée en vous, c' est au fond de
mon coeur que je vais les chercher ;
ils y sont si bien gravés, qu' il n' en
échapera pas un à mon pinceau. Je
défie le peintre le plus célèbre de mieux
réussir que moi. L' amour me répond
du succès : ce dieu est un bon guide.
La jeune persanne si habile en
ouvrage de tapisserie, travaille aussi à
vous retracer à ses yeux par le secours
de ses laines artistement rangées. Elle
se flatte que son aiguille l' emportera
sur mon pinceau. Je la crois plus savante
que moi ; mais je vous aime plus
qu' elle. L' italienne vous compose des
chansons qu' elle mettra, dit-elle en

p215

musique. L'angloise, rêveuse et mélancolique, cache ce qu'elle fait et dit seulement qu'elle pense à vous. Toutes les autres s'occupent, chacune selon son talent, à faire quelque ouvrage digne de vous être présenté à votre retour.

Envoyez-nous quelques livres pour nous amuser, des pièces de théâtre : nous vous jouerons, pour vous les faire oublier, s'il se peut, les délices de Paris. Engagez quelques jeunes comédiennes à vous suivre, pour grossir notre nombre et multiplier vos plaisirs, de concert avec nous.

Vous ne me parlez point, seigneur, de vos nouvelles amours en France. Craindriez-vous de me rendre jalouse ? Mais non, vous savez que depuis près de cinq ans, accoutumée à vous voir passer de mes bras dans ceux d'une autre, et revenir ensuite dans les miens, le plaisir de vous savoir heureux m'a toujours tenu lieu de tout : c'est le

p216

plus grand dont puisse jouir une âme généreuse.

Que la force de l'habitude ne peut-elle point sur notre cœur et sur notre esprit ? Elle nous conduit souvent par des chemins inconnus, qui commencent par nous rebuter et finissent par nous accoutumer insensiblement à voir d'un œil indifférent des choses qui nous avoient révoltées d'abord. Quand j'étois en France, qui m'eût proposé de me conduire dans un serrail m'eût fait frémir : la seule idée de me livrer à un turc eût été capable de me faire mourir d'effroi. Quelle prévention ! Je suis maintenant à Constantinople dans un esclavage que vous seul avez su me rendre aimable. Le serrail vu de plus près, loin de me déplaire, me paroît un séjour délicieux. L'habitude d'y jouir d'une vie exempte de soins, et toute consacrée à l'amour, a totalement changé mon cœur. La liberté n'a plus de charmes pour moi. Qui m'offriroit

p217

de me conduire à Paris dans le sein
de ma famille, je refuserois d' y suivre
un autre que vous, seigneur.
Si quelque jeune françoise avoit les
mêmes dégoûts que je me reproche sans
cesse d' avoir eu pour vous, daignez
lui communiquer ma lettre. Puisse-t-elle
la rendre plus sensible à vos désirs,
et jalouse d' un bonheur dont je jouis !
Qu' il lui paroîtra surprenant de me voir
souhaiter une rivale de plus ! Dites-lui
pour l' étonner encore davantage,
que j' en ferai mon amie. Adieu,
seigneur, vous pouvez sans crainte
m' apprendre le bonheur dont vous
jouissez : je ne suis jalouse que de votre
cœur.

Ne me parlez plus d' Emilie ; la vie
qu' elle mene en France dans un cloître
me reproche trop la mienne. Je ne suis
pas maîtresse de chasser certaines idées
qui naissent dans mon esprit à ce sujet.
Oui, j' ai envié son sort, tout heureux
que soit le mien. Le pourrez-vous
croire ? J' ai eu besoin de toute la force

p218

de mon amour pour... je finis. Le
bonheur de ma soeur se peint à mes yeux
avec trop de charmes. Je cours, pour
le bannir de mon esprit, donner
quelques coups de pinceau à votre portrait :
c' est le remede à tous mes maux.
Adieu.

p1

*d' Achmet Dely-Azet, bacha à trois
queues, à Atalide, son esclave
favorite.*

tu le veux, belle Atalide, je vais te
rendre compte du tems que je passe loin
de toi. L' amour n' en occupe qu' une

partie : je consacre l' autre à la connoissance
des ridicules de ta nation : ce n' est
pas une petite étude. Quelle variété dans
les caracteres et dans les moeurs ! Source
inépuisable de réflexions pour moi.
Cette grande ville n' est peuplée que
de comédiens qui se donnent sans cesse
en spectacle les uns aux autres. Les
maisons, les promenades, les rues,
voilà les théâtres que je fréquente ;
chaque jour y fait voir à mes yeux de
nouvelles scenes, et des plus intéressantes :
la comédie n' en est qu' une image
bien foible. Si l' ennui m' y conduit quelquefois,
pour voir jouer les précieuses
ou les coquettes, ce n' est qu' en tournant
le dos aux acteurs, que je trouve
dans les loges de quoi m' amuser. Joue-t-on
le fat ? J' en vois dix sur le gradin
et dans l' amphithéâtre de cent fois plus
fats que celui que l' on représente : l' art
n' imite qu' imparfaitement la nature.
Suis-je à l' opéra ? J' en fais de même.
J' aime mieux entendre la conversation
de ce qu' on nomme petit-maître, que la

voix la plus brillante. Qu' apprendrais-je
en écoutant ces voluptueuses syrennes ?
Quelque fade chanson ; et c' est tout.
Mais si je prête l' oreille à ce qui se dit
à mes côtés, je connois en un moment
le caractere et les aventures d' une douzaine
de femmes. Je sais que dans la loge
vis-à-vis la mienne est une fille sans
nom, entretenue par un seigneur de la
cour ; qu' il lui donne deux mille écus
de pension, qu' elle a le secret de doubler
par les infidélités qu' elle lui fait.
Ah ! Voilà, Madame D' Armel, s' écrie
quelque jeune étourdi. Cette vieille
folle continue toujours d' entretenir un
je ne sais quel marquis. Le voilà avec
cette petite brune, que j' ai moi-même
entretenu autrefois. Il la fait passer
pour sa parente. Elle est gentille. Je
l' avois prise, après cette demoiselle de
moyenne vertu que caresse le Comte De

B qui vient de céder enfin sa précieuse
au Duc De T. Voici l' abbé de
Saint D dit un autre. Parbleu, il en
tient. On dit qu' il est amoureux de la

p4

nouvelle actrice, et qu' il lui a déjà
proposé de partager avec elle une quinzaine
de mille livres de rente que lui
rend l' abbaye qu' il vient d' obtenir.
Tous ces discours, chere Atalide,
ne valent-ils pas bien une chanson de
quelque fade opéra ? J' enrage quelquefois
contre la symphonie, qui me fait
perdre quelque chose de plus intéressant
à entendre, que toutes les sottises que
débitent les acteurs d' un ton héroïque.
C' est ainsi que toutes les fois que je
vais au spectacle j' apprend quelque
chose de nouveau. Au commencement
de mon séjour à Paris, quand je voyois
une dame dans une loge avec un homme,
je croyois qu' elle étoit avec son
mari. Que je m' abusois ! Détrompez-vous,
me dit un jour certain fat à qui
je faisais part de mes réflexions, ce que
vous dites-là est ridicule. Un époux avec
son épouse ! Y pensez-vous ? On diroit
par-tout qu' il en est amoureux. Jugez
s' ils se feroient siffler. Il n' est rien de si
bourgeois. à peine cela se voit-il aux

p5

secondes loges. Bon pour le paradis.
Quoi ? Lui dis-je, un François de condition,
qui a choisi une femme pour sa
compagne, et qui doit, selon sa religion,
se contenter d' une seule, et ne faire
avec elle qu' un corps et qu' une ame, se
feroit siffler, dites-vous, s' il l' accompagnoit
aux spectacles ? Avec qui donc
veut-on qu' il aille ? Les autres lui sont
interdites. Ah ! Vraiment, me répondit
ce jeune fou, vous pensez plus à notre
religion que nous n' y pensons nous-mêmes.
Je n' avois parbleu pas fait encore
cette réflexion. Elle n' est pas mauvaise :

mais je ne vous conseille pas de
la communiquer à d' autres : on se moqueroit
de vous. Vous ne savez pas apparemment,
vous diroit-on, qu' il y a
deux choses dans une religion, la spéculation
et la pratique. Je suis un bon
chrétien en spéculation, par exemple.
Mais, monsieur, dis-je à cet homme,
que sert de croire si l' on n' agit pas selon
sa croyance. Je n' en sais pas tant, me
répondit-il, je n' ai pas fait ma théologie.

p6

Parlez à m. L' abbé que voilà. Il
vient d' être reçu tout récemment docteur
de sorbonne. Il sait encore ses
cahiers par coeur. Qui ? Moi, dit l' abbé,
parler de théologie à l' opéra ? Cela
seroit nouveau. Je ne suis pas si pédant.
Je prêche dimanche aux cordeliers.
Monsieur peut venir m' entendre.
Je promis d' y aller, et n' y manquai
pas. Croirois-tu, belle esclave, que
cet homme, après avoir ordonné des
jeûnes et des mortifications, s' étendit
sur le danger qu' il y avoit d' aller aux
spectacles, et soutint qqil n' y avoit point
de salut pour ceux qui les fréquentoient ?
En sortant de là un bon équipage le conduisit
chez lui, et le soir je le vis se promener
au Luxembourg avec des dames,
en attendant l' heure de la comédie. Quel
ministre ! Rien de si commun à Paris,
que d' en trouver qui lui ressemblent.
Ce sont les abbés, dit-on, qui ont
amené la mode d' entretenir des femmes
dans des appartemens, ne pouvant
décentement en avoir chez eux. Ils ont

p7

eu bientôt des jaloux de leur bonheur.
Chacun s' est empressé de suivre leur
exemple. Un homme qui passe pour galant
dans le monde ne manque jamais
d' avoir quelques-unes de ces femmes,
que l' on prend sans éclat, que l' on garde
sans amour, et que l' on quitte sans

peine. Un seigneur de la cour en a-t-il abandonné une, c' est à qui l' aura au sortir de ses mains sacrées ? Les favoris de Plutus se la disputent.

Les françois, qui blâment notre conduite à l' égard du beau sexe, se rapprochent ainsi insensiblement de nos coutumes. Nous réunissons plusieurs femmes dans une seule maison pour servir à nos plaisirs ? Ils en ont aussi plusieurs : mais ils les dispersent dans différens quartiers pour en faire le même usage que nous. Ils les rassembleront bientôt dans un serrail. Un prince n' a qu' à en donner l' exemple. Peut-être quelqu' un l' a-t-il déjà fait. J' ai voulu suivre la mode du pays où je me trouve, pour être en état de juger si la méthode

p8

des françois est meilleure que la nôtre.

L' occasion de trouver de ces femmes qui servent l' amour sans le connoître, n' est pas ce qui manque ici. Rien n' est plus respectable et plus méprisable à la fois que le sexe en France. Il porte tout à l' excès. Une dame retenue l' est plus qu' un homme. S' abandonne-t-elle au plaisir ? Elle le surpasse encore. En enfermant les femmes, nous les empêchons, il est vrai, de faire éclater leur vertu ; mais comme la plupart sont fragiles, nous les mettons à l' abri de leur propre foiblesse : ainsi chaque pays a ses usages. Quoiqu' ils paroissent opposés en apparence, ils tendent souvent également au bien.

Ce que je ne puis comprendre, c' est que les françois, qui trouvent je ne sais quoi de cruel et de sauvage dans la loi qui permet à Constantinople de vendre de jeunes filles, ne sont pas surpris de les voir ici se vendre elles-mêmes en gros au plus offrant, et trafiquer

p9

encore leurs appas en détail avec le premier
venu. S' il est vrai qu' une de nos
deux nations soient barbares dans ses
coutumes, à laquelle doit-on donner
ce nom ? J' ai plus de femmes sous mes
loix en cette capitale que dans mon serrail.
Voici la différence que je mets entre
elles et vous. Celles que j' entretiens
en France ne se connoissent point. Vous
vous connoissez toutes. Accoutumées à
ne plaire qu' à votre maître, l' impossibilité
de jouir d' autres hommes vous attache
à lui seul : la liberté dont jouissent
ici les filles dévouées au plaisir les rend
incapables d' un vrai attachement ; l' argent
me donne le même pouvoir sur
elles, que celui de Mahomet m' accorde
sur vous. Ce que vous faites par obéissance,
elles le font par intérêt.
Quand nous vous avons une fois
achetées, vous êtes à nous ; cela est
juste : mais une femme à Paris, après
s' être vendue vingt fois, est encore libre
de s' exposer à l' encan, sans que
personne y puisse trouver à redire. Ainsi

p10

la plus belle d' entre vous n' a pas tant
rapporté à celui qui me l' a vendue,
qu' une jeune parisienne peut gagner
ici en quinze jours, pouvant se vendre
quinze fois sans cesser d' être à elle.
Toutes les françoises ne se ressemblent
pas. Il en est d' un caractere doux,
aimable, digne de faire le bonheur du
plus accompli des hommes. Tel est celui
de la premiere dame que je connus
en France. Je te possède. Je m' applaudis
d' avoir en ma puissance peut-être
l' unique qui lui ressemble.
La Marquise De Chambertin, que je
mets en parallele avec toi, est une de
ces brunes charmantes, dont les graces
de l' esprit le disputent à celles du visage.
Comme l' appartement de cette françoise
donne sur la rue où se trouve
l' hôtel qu' occupe notre ambassadeur,
j' eus occasion de la voir plusieurs fois à
sa fenêtre, en passant ; car un turc est
quelque chose de si extraordinaire en
cette ville, qu' on ne peut assez le considérer.

Tout Paris se moque de cette

p11

sotte curiosité, et tout Paris ne laisse pas de l' avoir. Un soir que je m' avisai de passer plusieurs fois sous les balcons de cette belle, je rencontrai une fille que j' avais vue aussi souvent à la même fenêtre. Je l' abordai, et la priai très-poliment de m' apprendre qui étoit cette dame avec qui elle demeurait. C' est une jeune veuve, me dit-elle, qui est venue à Paris pour un procès, qu' elle vient d' avoir le malheur de perdre. Je suis sa femme de chambre ; mais je vais la quitter : elle m' a donné mon congé, n' étant plus en état de me garder. Il y a huit jours que je la presse de faire une inclination, et de s' humaniser avec quelque jeune homme aimable, qui seroit reconnoissant des bontés qu' on auroit pour lui ; elle rejette avec aigreur ces avis salutaires. Que je la plains ! Ne faut-il pas s' accommoder au tems ? Si elle vouloit m' écouter, elle feroit la meilleure maison de Paris, et je ne donnerois pas pour lors sa condition pour une autre. Pour moi, ajouta cette fille,

p12

ne sachant depuis long-tems comme est l' argent de ma maîtresse, je tâche à gagner ma vie comme je peux. Madame, toujours retirée seule dans le fond de son appartement, en proie aux chagrins qui la rongent sans cesse, me laisse assez libre de conduire dans le mien qui bon me semble. Une maîtresse qui paie mal, doit fermer les yeux sur bien des choses. Je demandai à cette femme-de-chambre officieuse, si l' on ne pourroit pas voir cette belle affligée. Il est assez difficile, me répondit-elle. Suivez-moi seulement ; nous raisonnerons de cela dans un endroit plus commode. Arrivé dans la chambre de Manon (c' est le nom de cette fille), il fallut commencer

par la satisfaire, moyennant un prix raisonnable, avant de passer à une scène plus intéressante. Un bon turc ne recule jamais. Elle valait son prix. Hé bien ! Lui dis-je enfin, comment parviendrai-je à voir ta maîtresse ? Nous avons donné congé au maître de cet appartement, me dit-elle : il faudrait

p13

venir demain matin, sous prétexte de le voir ; je vous introduirai moi-même, et laissez moi faire. Je trouvai ce moyen assez bien imaginé ; mais j'eus regret de voir qu'il falloit attendre au lendemain. Qu'étoit-il donc besoin, lui dis-je, de me faire monter ce soir ? Elle me répondit ingénument qu'elle ne vouloit pas exposer sa maîtresse à se livrer à un inconnu ; qu'il étoit prudent à elle de connoître à fond ceux dont elle lui répondroit.

Je ne manquai pas de me rendre le lendemain, sur les onze heures, chez cette belle. Elle étoit à sa toilette. Sa femme-de-chambre m'introduisit pour voir l'appartement. Cette aimable françoise me reçut avec politesse, et me conduisit elle-même par-tout, me vanta la commodité du logement qu'elle quittoit, disoit-elle, à regret. Hé, pourquoi, madame, lui dis-je ? Hélas ! Un procès de conséquence perdu, me répondit-elle en soupirant, jette bien du dérangement dans les affaires d'une

p14

famille. L'ingénieuse Manon, qui apporta le café, obligea sa maîtresse, qui étoit polie, à me prier d'en prendre. Qui ne sait pas que nous l'aimons à la fureur ? Il fallut s'asseoir. Manon se retira, et je repris la conversation où nous l'avions quittée. Je plaignis la marquise de la nécessité qui l'engageoit à quitter un si beau quartier, et j'eus la complaisance d'écouter tout son procès, qu'elle me

récita. Il me parut si juste, que j' eus
peine à comprendre comment elle avoit
pu le perdre. Quels juges assez barbares,
lui dis-je, ont osé vous condamner,
madame ? Comment ce que vous venez
de me dire n' a-t-il pu les convaincre ?
Au défaut de vos raisons vos charmes ne
devoient-ils pas les séduire ? Hélas !
Reprit cette belle, en poussant un profond
soupir, ces restes malheureux d' une
beauté passée m' ont peut-être été bien
funestes ; une femme vertueuse ne se
fait que trop d' ennemis. Que sais-je si
mes refus... mais, non, j' aime mieux
croire que le bon droit n' étoit pas de

p15

mon côté. Ne noircissons point la conduite
de ceux à qui le ciel a remis le
soin de décider de nos fortunes : plus
éclairés que nous, ils peuvent voir plus
loin.

J' ai vu madame, lui répondis-je,
des françoises qui ne pensoient pas si
généreusement que vous, et qui m' ont
peint la justice qu' on rend en ce pays
avec d' autres traits. Elles pouvoient se
tromper, interrompit l' aimable marquise.
Croyez moi, monsieur, changeons
de discours.

Je ne pus m' empêcher d' admirer la
modération de cette dame, après la
perte d' un procès considérable, qui la
réduisoit à un état des plus tristes : tant
la vertu a de puissance sur les coeurs
dont elle s' est une fois emparée. Qu' espérez-vous
faire, madame, lui dis-je ?

La vertu, comme vous le pouvez voir,
est d' un foible secours en ce pays, puisque
ceux qui devroient être ses protecteurs
la persécutent. J' ignore le parti
que je dois prendre, me dit-elle, en

p16

essuyant ses yeux baignés de larmes ;
mais je ne vois que trop que le chagrin
qui me dévore, me débarrassera bientôt

d' une vie importune. Vivez, madame,
vivez, lui dis-je ; la fortune peut changer ;
elle ne fait pas toujours la guerre
au mérite. Elle me répondit qu' elle étoit
résolue d' aller passer le reste de ses jours
malheureux, inconnue à tous les hommes,
dans le fond de quelque province.
Le seigneur, ajouta-t-elle, ne m' abandonnera
pas ; ce n' est plus qu' en lui que
j' espere ; toute ma patrie n' est que corruption.
Je ne voulus pas abuser plus long-tems,
pour cette fois, de la patience de
la marquise. Je la priai de me permettre
de venir la voir de tems-en-tems. Elle
me répondit obligeamment que je lui
ferois toujours beaucoup d' honneur.
Une coquette eût feint de ne le pas
vouloir ; mais une femme vertueuse est
plus hardie qu' une autre ; il lui échape
souvent de ne pas penser au crime, n' en
étant pas capable.

p17

Au sortir de chez Madame De Chambertin,
je me rendis au Luxembourg,
pour y rêver à l' entrevue que je venois
d' avoir avec cette françoise. Je ne sentois
plus la même violence dans mes
desirs : la vertu malheureuse inspire aux
hommes généreux plus de respect que
d' amour. Je conçus le dessein de donner
quelques secours à cette dame ; mais
comme je ne fis jamais le bien que pour
lui-même, bien différent de la plupart
des françois, qui ne cherchent, en
donnant, que la gloire de passer pour
généreux, je rêvai long-tems comment
je pourrois, sans être connu, faire tenir
à la marquise l' argent que je lui destinois.
Jamais l' esprit de l' homme n' est
plus fertile que quand il est inspiré par
l' envie de bien faire.
Outré, chere Atalide, de la présomption
des françois, qui nous regardent
comme des hommes sans moeurs,
je suis charmé quand je puis trouver en
moi quelques vertus que je ne vois point
en eux. L' histoire d' Emilie, qu' un ministre

p18

de leur religion voulut séduire ;
le procès de Madame De Chambertin,
perdu par l' injustice de ses juges, me
portèrent autant que mon bon coeur, à
exercer des vertus contraires.
Si la religion et la justice, me disois-je
quelquefois, qui sont les fondemens
les plus solides d' un etat ; et ce qui doit
lui être le plus sacré, sont violés impunément
chez les françois, quel est le
sujet de l' orgueil de cette nation dédaigneuse ?
De quoi se glorifie-t-elle ?
Quel est donc son avantage sur la nôtre ?
Les exemples que je viens de citer,
ne sont pas rares en ce pays. Tu peux
le savoir par toi-même, chere Atalide ;
c' est de ta patrie dont je parle. Combien
des veuves et d' orphelins gémissent sous
le poids de l' oppression ? Combien des
femmes doivent leur séduction à des
ministres de leur religion.
Plein de zele pour faire respecter la
mienne, muni d' une somme d' argent
assez raisonnable, je me rendis le lendemain

p19

chez la marquise. Elle étoit absente ;
je ne trouvai que Manon. Hé bien,
lui dis-je, comment se porte ta belle
maîtresse ? Elle ne vit plus, me dit cette
fille, elle languit. Je viens d' apprendre
dans l' instant qu' elle n' avoit plus à compter
sur une petite somme d' argent qu' elle
attendoit avec impatience. Cette nouvelle
lui va coûter la vie ; je n' oserai
jamais la lui apprendre. Je remis à Manon
la somme que Madame De Chambertin
attendoit, et la priai de dire à la
marquise que cet argent étoit de la personne
qui le lui devoit. Je finis par lui
défendre de faire connoître à sa maîtresse
qu' il venoit de moi. Hé pourquoi,
reprit cette fille ? Ce seroit le moyen de
l' engager à la reconnaissance. Ce ne
seroit plus un bienfait, lui dis-je, si elle
me le payoit. J' ai plus de plaisir à le
donner, qu' elle n' en aura à la recevoir.
Une bonne action porte sa récompense
avec elle. Cette femme de chambre parut
surprise de ma réponse. J' avoue, me

dit-elle, que je ne connoissois pas encore

p20

les turcs. Qu' ils sont vertueux ! Ce sont des hommes comme les autres, dis-je à cette fille : tous à ma place agiroient comme moi. Pour secourir les malheureux, il ne suffit que d' avoir de l' humanité ; le nom de vertueux doit être attaché à quelque action plus héroïque que celle que je viens de faire. Je sortis de crainte que Madame De Chambertin ne soupçonnât la vérité en me trouvant chez elle à son retour. Un honnête homme est plus soigneux de cacher le bien qu' il fait, qu' un libertin ne l' est de cacher ses crimes. Je ne fus revoir cette aimable dame que deux jours après, sous prétexte de savoir quand elle comptoit quitter son appartement. Elle me reçut avec toute la politesse possible, et me dit, qu' ayant reçu quelque argent qu' elle attendoit, elle comptoit ne pas sortir d' un mois. Si cependant vous ne pouvez attendre, ajouta-t-elle, je chercherai à me loger ailleurs. Trop charmé, belle françoise, lui dis-je, de pouvoir encore jouir quelquefois

p21

de l' honneur de vous entretenir, je serois au désespoir de vous gêner. Lié plus étroitement que jamais avec l' aimable De Chambertin, je la vois tous les jours ; je goûte avec elle les douceurs de l' amitié la plus parfaite. Par mille innocens stratagèmes, je trouve les moyens de lui faire tenir de l' argent. Manon, qui paie bien, dit à sa maîtresse que tout le monde lui fait crédit avec plaisir. On croit aisément ce qu' on souhaite. Si j' étois né sans passions, la marquise eût fait seule mon bonheur en France, mais l' amour a ses droits sur nos coeurs, ainsi que l' amitié. Sans cesser d' estimer, de respecter, et de soutenir

Madame De Chambertin, je suis
le penchant que tu sais que j' ai pour
les femmes. L' homme accoutumé à de
certains plaisirs pour lesquels il sent
qu' il est né, a peine à s' en passer : la
nature a ses besoins, qu' il faut satisfaire.
à voir l' air de mépris avec lequel
nous regardoient les belles de cette

p22

capitale, je crus d' abord que ces beautés
mignonnes avoient juré de ne pas se
prodiguer avec nous, c' étoit du moins
à qui commenceroit ; elles attendoient
que quelqu' une eût frayé le chemin,
pour savoir si nous valions la peine
qu' on s' humanisât en notre faveur. Les
intéressées, qui ne sont pas en petit
nombre, étoient sur-tout curieuses d' apprendre
si la paie étoit bonne. Je sus
leurs pensées par Manon, qui est fauillée
parmi ce qu' il y a de mieux en
filles dévouées au plaisir. La misere
l' avoit portée à mettre ses charmes à profit ;
la condition de sa maîtresse, devenue
meilleure par mes bienfaits, ne
la fit pas changer. Tel est le pouvoir
de l' amour, qu' on ne peut plus s' en
défendre dès qu' on a commencé à le
connoître. Cette fille ne m' est point
inutile ; elle est devenue l' agente et la
sur-intendante de mes plaisirs.
Ce fut un jour que nous tenions ensemble
un conseil amoureux, et que je
lui demandois si par son moyen je ne

p23

pourrois pas jouir des faveurs de quelques-unes
de ses amies, qu' elle m' apprit
leur répugnance à se livrer à un
turc. Elle ajouta qu' elle en avoit déjà
détrompé quelques-unes, et qu' elle
espéroit dans peu les mettre toutes à
la raison. J' ai parlé pour vous, poursuivit-elle,
à une jeune fille des plus aimables
qui demeure ici près. C' est une
assez bonne personne. Elle est entretenue

par un homme d'affaires à qui la fortune commence à tourner le dos. Elle va le lui tourner aussi, comme c'est l'ordinaire. Je veux voir cette fille, dis-je à Manon. Comme la nuit étoit déjà un peu sombre, elle m'y conduisit, après avoir été reconnoître les lieux, et s'informer s'il n'y avoit pas compagnie. Je me rendis donc chez cette françoise. Les premiers compliments faits, il fut bientôt question de dire ce que je prétendois donner par mois. Mon offre fut acceptée sur le champ. Cette artificieuse coquette me parla en termes si éloquens de son bon

p24

coeur, et me dit avec tant de naïveté que c'étoit la nécessité qui l'engageoit à m'accorder des faveurs, qu'elle me prodigeroit par pure amitié dans un autre tems, que je la crus. Je me figurai qu'elle avoit pris du goût pour moi. Comment ne m'y serois-je pas trompé ? Tant de françois le sont tous les jours. La sincérité, chère Atalide, n'est pas la vertu de ta nation. Nous nous mîmes à table. Le soupé fini, comme j'allois commencer mon mois et entrer dans mes droits, on frappa à grands coups à la porte. On ouvrit par mon ordre. C'étoit le financier. Ma vue l'embarrassa, et la sienne ne laissa pas de me déconcerter ; mais la belle me rassura, et m'étonna en même-tems par l'air froid qu'elle fit à mon rival. Ah, ma chère ! Lui dit-il avec douceur, j'ai une prise de corps contre moi. Je viens chercher ici un asyle contre mes créanciers. Je ne puis vous garder, lui dit cette fille avec une dureté qui me fit peine ; j'ai commencé

p25

un nouveau bail avec monsieur, ajouta-t-elle, en me montrant. Il est chez lui. Je ne pus soutenir plus long-tems

la noirceur de son procédé. Jeme levai
en colere, et prenant ce françois par
la main ; suivez-moi, lui dis-je, je
vais vous donner un asyle où vous serez
à couvert des poursuites de la justice.
Pour vous, la belle, ajoutai-je à cette
coquette, je vous conseille de chercher
fortune ailleurs. Si j' étois maître
ici, vous pourriez mettre, *appartement*
à louer . Je sortis en même tems, et
conduisis M Derval (c' est le nom du
financier) à l' hôtel de notre ambassadeur.
Je l' y gardai près d' un mois
dans mon appartement, où j' eus soin
de ne le laisser manquer de rien. Je fis
un ami.
Croiriez-vous, me dit-il un jour,
que cette malheureuse qui a refusé de
me recevoir chez elle, et dont vous
avez vu l' indignité, est une misérable
qui me doit tout, et qu' elle est la plus
grande cause du désastre de mes affaires ?

p26

Je l' ai retirée de l' état le plus déplorable
qui fût jamais : je lui ai sacrifié
épouse, honneur, fortune : tout, en
un mot. Qu' un homme est malheureux,
ajouta-t-il, quand il a la foiblesse de
s' attacher à un si vil objet, qui ne mérite
que ses mépris ! Combien il en est
qui se croient aimés, et dont on n' aime
que la bourse ! Constans à donner,
ils trouvent à ce prix des coeurs constans.
Je n' en ferai plus la fatale expérience.
C' est trop donner aux caprices
de l' amour. Je retourne à une épouse
aimable, dont j' ai mérité cent fois la
haine, et qui m' aime encore. Il n' en
est que trop qui gémissent, comme elle,
loin de leurs époux, tandis qu' ils passent
leur vie dans la débauche avec des
malheureuses, la honte du beau sexe.
Il n' étoit que trop vrai que Madame Derval
adoroit son mari. à peine cette
généreuse françoise eut-elle appris le
lieu de sa retraite, qu' elle y vola. Ne
craignez rien, monsieur, lui dit-elle
en l' abordant, je ne viens point vous

accabler de reproches ; mais faire seulement un nouvel effort pour tâcher de mériter votre amour, dont je ne suis apparemment pas digne, puisque vous me l'avez refusé. J'ai des terres, vous pouvez les vendre pour satisfaire vos créanciers ; je suis prête à signer que je les leur abandonne ; mais daignez me rapporter un cœur que je vous demande depuis si long-tems. M Derval, interdit et confus de n'avoir pas encore répondu à tant d'amour, n'eut que la force de dire à son épouse : demandez à Achmet, madame, en quels sentimens j'étois à votre égard. J'assurai cette charmante françoise qu'elle pouvoit compter sur le cœur de son époux. C'est moi qui vous en assure, lui dis je ; l'amour par ses douceurs va vous faire oublier celles de la fortune que vous avez perdues ; vous allez vivre dans un état heureux ! également éloigné de la misère et des grands biens. Leurs affaires étant heureusement terminées, je reconduisis M Derval à

son hôtel. Quel spectacle attendrissant que de voir ces deux tendres époux dans les bras l'un de l'autre ! En comparant les charmes de cette vertueuse dame avec la dureté de cette coquette intéressée, dont je ne me ressouviens qu'avec horreur, je ne pouvois comprendre qu'elle eût pu balancer un moment tant d'aimables attraits, qui me rendoient jaloux du bonheur de mon ami. Je ne te dissimulerai pas les combats que je me livre sans cesse pour éteindre la passion que la vertueuse Derval a allumé dans mon cœur. Faut-il que je sois l'ami de son époux ! En vain je me dis à moi-même, qu'il est permis en France, que c'est même l'usage de trahir son ami et de faire des efforts pour corrompre et lui enlever ce qu'il a de plus cher ; le nom d'ami est trop sacré parmi nous pour suivre cette barbare coutume.

Je fus faire part de mes réflexions à
ce sujet à Madame De Chambertin,
qui les approuva : elle apprit avec joie
que M Derval, qu' elle connoissoit,

p29

étoit retourné avec son épouse. Comme
je lui dis que je ne pouvois m' imaginer
ce qui l' avoit éloigné d' une dame
si aimable ; je suis aussi surprise que
vous pouvez l' être, me dit-elle, de
voir la moitié des hommes de condition,
de mérite et d' esprit, pleins de
mépris pour leurs épouses, qu' ils abandonnent
et sacrifient à ces débauchées,
le poison de la société et la cause ordinaire
de la décadence des familles.
Il en est de ces femmes comme d' un
équipage ; certaines gens auroient honte
d' être vus à pied, et de n' avoir point
de maîtresse. L' on pourroit se passer de
l' un et de l' autre. L' homme reçut de
Dieu des pieds pour marcher et une
épouse pour lui servir de compagne ;
mais la coutume plus forte que la bienséance
et que la loi du créateur, l' emporte.
Un homme qui jouit d' un certain
bien, et qui veut passer pour galant, ne
manque jamais d' avoir quelques filles
d' opéra sur son compte : il s' en fait
gloire ; il la produit. C' est précisément

p30

un beau cheval de manège qu' il garde
pour ses plaisirs, et dont il se défait
quand il ne peut plus lui en procurer.
J' admirai la bisarrerie de cette coutume
chez une nation qui se pique de
tout faire par sentiment, et qui vous dit
que l' amour ne consiste que dans l' union
de deux coeurs, qui s' aiment indépendamment
des plaisirs des sens.
Le discours de la marquise, loin de
me guérir, me fit naître l' idée de vivre
quelque tems avec une de ces femmes
à la mode. Comme je ne compte pas
revenir sitôt en France, je voulus en

connoître à fond et le bien et le mal.
Je commençai par chercher une maison
commode, comme le plus difficile, persuadé
que j' aurois bientôt une de ces
filles de plaisir, que je louerois pour
autant de tems que l' appartement que je
lui destinois.

Je n' eus pas plutôt fait la découverte
d' un de ces petits palais d' amour,
que je le fis meubler sur le champ,
avec moins de magnificence que de bon

p31

goût. C' est un des avantages de cette
capitale de pouvoir en un moment
mettre à exécution toutes ses volontés,
quelles qu' elles puissent être : un homme
riche a plus d' esclaves empressés à
le servir que le plus puissant de nos
bachas.

Je ne fus pas long-tems à trouver une
jolie femme qui voulût venir demeurer
avec moi. Les coquettes font entr' elles
une sorte de république ; elles se connoissent,
elles ont leurs émissaires. Je
ne sais si celle qui est chargée des
intérêts de ce petit etat, qui se conserve
libre au milieu de la France,
qu' elle met sans cesse à de fortes contributions,
n' avertit pas celles qui se
trouvoient vacantes, que je faisois
meubler un appartement destiné à quelqu' une
d' entr' elles ; mais dès le jour
même, je reçus de tous les quartiers
de Paris plusieurs lettres, dans lesquelles
on me donnoit des adresses ; où je trouverois,
me disoit-on, des personnes
fort belles, dont j' aurois lieu d' être

p32

satisfait, et qui se feroient un plaisir
de passer avec moi quelques mois dans
ma petite maison. Je vis bien que l' on
commençoit à mieux penser des turcs,
et que j' avois eu raison de chercher
d' abord un appartement. Je me rendis
chez quelqu' une, au hasard. Celle qui

me plut davantage étoit une jeune personne,
nommée Zélie, assez délicate,
pleine de vivacité, et qui me parut
avoir des sentimens. Elle me promit de
se rendre dès le soir même dans ma
maison, pour en venir prendre possession.
Elle n' y manqua pas.
Ainsi, en moins de deux jours, je
me trouvai dans ce qu' on nomme ici
son ménage. Maison, femme, domestique,
tout étoit nouveau à mes yeux.
J' avois fait avec ces derniers le même
bail qu' avec leur maîtresse.
Zélie arriva sur les quatre heures du
soir dans un carrosse de remise, qu' elle
renvoya. Elle fut enchantée de la propreté
qui régnoit dans ce séjour délicieux.
Je conduisis cette belle par la

p33

main dans l' appartement que je lui
avois destiné. Elle y trouva dans un
petit cabinet une toilette toute dressée,
où il ne manquoit rien de ce qui
est nécessaire pour l' ajustement d' une
coquette ; et il ne faut pas peu de
choses. Comme elle commençoit à se
plaindre de ce qu' elle ne voyoit ni sofa,
ni lit de repos, meubles, disoit-elle,
dont il est impossible de se passer : entrez
dans ce petit sallon, lui dis-je, vous
trouverez ce que vous souhaitez. Zélie
parut si satisfaite d' appercevoir ce
qu' elle desiroit avec tant d' ardeur,
qu' elle courut se jeter sur un petit lit
de repos, apprêté par les mains des
amours. Voici mon meuble favori, dit-elle ;
j' en prends possession. C' est ici
cher Achmet, que je veux vous faire
goûter des plaisirs inconnus dans tous
vos serrails. Je ferai la leçon à toutes
vos esclaves. Approchez. Les grâces,
l' enjouement de cette françoise, son
air libre, et si conforme à celui que
nous vous accordons en ces tendres

p34

moments que nous consacrons à l' amour,
tout me charma en cette jeune personne.
Je me mis auprès d' elle. Hé
bien, me dit-elle, en me serrant
entre ses bras, combien comptez vous
me donner, mon cher ? Je ne suis pas
intéressée ; mais encore est-il bon de
savoir à quoi s' en tenir. Quelle façon
de faire l' amour ! Cinquante écus par
mois, lui dis-je, ne vous suffiroient-ils
pas ? Hé, si donc, Achmet ! Pour
qui me prenez-vous, reprit Zélie ? Un
turc doit payer plus qu' un autre. Dans
dix ans, passe, je me donnerai à ce
prix ; mais à dix-huit ! Vous n' y pensez
pas ; êtes-vous raisonnable ? Ce n' est
pas-là pour avoir des rubans : doublez
du moins la somme ; vous devez être
bien satisfait si je m' en contente, et vous
ne serez pas redevable à mon amour.
Je ne le puis, lui dis-je : éloigné de mon
pays, je n' ai pas ici les ressources que
je pourrais avoir à Constantinople.
Ce n' étoit pas que je n' eusse bien pu
lui donner ce qu' elle exigeoit de moi,

p35

j' y étois même résolu ; mais elle ne me
l' eut pas plutôt demandé qu' elle perdit
à mes yeux la moitié de son prix ; d' ailleurs
je n' avois pas dessein de me borner
à une seule : je m' obstinai donc à ne
vouloir donner à Zélie que ce que je lui
avois offert d' abord. Elle s' obstina à le
refuser avec aigreur, et toutes ses grâces,
dont j' avois été enchanté, s' évanouirent
à mes yeux.
Combien de fois je te souhaitai dans
ce moment, belle esclave, pour éteindre
dans tes bras le reste de l' amour que
j' avois pris dans les yeux de cette intéressée !
Elle ne me déplaisoit cependant
pas encore ; mais je commençois
à ne plus désirer que d' obtenir une fois
ses faveurs ; car cette fille ne me parut
nullement propre à la société.
Que je suis malheureuse, me dit-elle,
d' avoir renvoyé mon carrosse ! La nuit
commence à tomber. Que deviendrai-je !
Je serai contrainte de coucher ici
ce soir. Pensez à ne pas m' approcher.

Vous serez satisfaite, lui dis-je, en la

p36

quittant avec toute la fierté d' un turc
méprisé. Je m' amusai quelques momens
à rêver seul au caractere de cette fille,
qui m' avoit paru d' abord avoir des sentimens.
Je voulois être aimé. Je ne me
sentois cependant pas la force de laisser
sortir Zélie : elle étoit belle, et ses
charmes n' avoient que trop fait d' impression
sur mon coeur. Je venois de la
quitter un peu brusquement : comment,
oser retourner ? Le souper que l' on servit
m' en fournit bientôt le prétexte. Elle
se mit à table sans me parler. Nousn' étions
que nous deux. Quel triste tête-à-tête !
Combien de fois, chere Atalide,
ne regrettai-je pas ces fêtes que je vous
donne au serrail ; où le bonheur de pouvoir
plaire à votre maître vous fait tout
mettre en usage ? Je servis à boire à
Zélie. Elle sourit en tendant son verre.
En vérité, me dit-elle tout d' un coup,
je commence à m' ennuyer mortellement.
Quels amoureux que les turcs ! Que
les femmes de votre pays sont à plaindre !
Pas tant que vous vous l' imaginez,

p37

lui dis-je, parce qu' elles ne vous ressemblent
pas. Occupées du seul soin de
nous plaire, elles ne veulent que ce que
nous voulons. C' est tout le contraire
en France, me répondit Zélie ; il faut
que les hommes se plient à nos humeurs,
et s' accoutument à nos fantaisies,
quand il nous plaît d' en avoir. Je sais la
coutume bizarre de ce pays, lui dis-je,
et que le françois naît esclave d' un
sexe qui n' a été créé que pour son amusement,
comme nous l' apprend notre
grand prophete : aussi en est-il bien
puni : au lieu que nous avons sous nos
loix autant de belles qu' il nous plaît,
qui toujours soumises à nos volontés,
n' ont d' autre étude que celle de nous

procurer du plaisir. Souvent une seule,
et même dépourvue de ces dons que la
nature accorde à votre sexe pour faire
notre bonheur, lui commande avec empire,
et lui fait commettre des bassesses
dont rougiroît le dernier d' entre nous ;
d' ailleurs, je sais encore que les françois

p38

achètent quelquefois le droit de
commander à certaines femmes que
l' intérêt leur soumet.
Je vous entends, reprit Zélie, et vous
me mettez du nombre de ces personnes.
Je ne vous savois pas encore si bien
instruit. Sachez, m. Le turc, que je
n' en diminuerai rien de ma fierté ; peut-on
assez nous payer notre déshonneur ?
Si je me sacrifie, si j' abandonne tout
sentiment de religion et de vertu pour
me livrer à un homme, il faut que la
fortune me dédommage. Peut-elle trop
me payer ce que je lui sacrifie ? Vous
autres gens à turban, vous croyez toujours
trop acheter nos faveurs. Apprenez
à vous conformer aux mœurs du
pays où vous êtes. Nous ne connoissons
pas ici la loi de votre Mahomet.
Tous ces discours animoient la conversation.
Le vin ne servit pas peu à
l' échauffer de plus en plus. Vers la fin
du repas, Zélie commença cependant
à s' adoucir. Peut-être étoit-elle fâchée
de l' avoir pris sur un si haut ton avec

p39

moi. C' est assez tenir table, dit-elle en
se levant. Je lui donnai la main pour
la conduire dans sa chambre où elle devoit
coucher. Elle porta d' abord les
yeux sur le lit, et me regarda ensuite
avec une modestie feinte, qui me fit
croire que son caractère étoit de les savoir
tous prendre. Que pouvois-je penser
d' un semblable Protée ? Plus j' approfondissois
l' humeur de cette fille, moins
je l' aimois ; mais je l' aimois encore. Je

ne m'appercevois que trop qu' elle n' avoit
nul goût pour moi, et que l' intérêt
étoit le seul motif qui la faisoit agir.
Résolu d' en jouir, à quelque prix que
ce fût, je lui dis que j' allois partager
son lit avec elle. Nous fûmes bientôt
d' accord. J' en passai pour cette fois par
où elle voulut.
Le lendemain, je ne fus pas plutôt
éveillé, que je me mis à considérer
Zélie, qui dormoit encore. Que je la
trouvai belle ! Sa tête négligemment
penchée de mon côté, ses cheveux et
sa coëffure dans une aimable désordre,

p40

ses mains sans défense, sa situation,
à-peu-près semblable à celle qu' elle avoit
au moment qu' elle me rendit heureux,
sa gorge découverte dont la blancheur
m' éblouissoit, tout servit à renouveler
des feux qui n' étoient pas encore bien
éteints. Je me précipitai dans ses bras
avec transport. Elle ne se réveilla qu' à
demi pour me dire, laissez-moi, en se
prêtant cependant à mes desirs. Tous
ses défauts disparurent à mes yeux :
j' eus honte de lui en avoir trouvé : je
lui prêtai des raisons pour les autoriser ;
et malgré ce que je m' étois promis la
veille, j' en vins jusqu' à conjurer Zélie
de demeurer avec moi. Je m' aperçus
bientôt qu' elle étoit charmée de mon
retour. Elle voulut profiter de ce tems
favorable pour me faire augmenter ses
appointemens. Le plaisir fini, le charme
cessa, et je ne la vis plus que comme
une fille intéressée et sans délicatesse
dans ses sentimens. Et bien vous pouvez
me quitter, puisque vous le voulez,
lui dis-je avec assez de froideur. Piquée

p41

de me trouver si peu d' empressement
pour la retenir, après s' être flattée d' un
triomphe parfait : on m' avoit toujours
bien assurée, me dit-elle, qu' il n' y avoit

rien à gagner avec vous autres turcs,
et que vous étiez des gens grossiers.
Elle se leva en colere, s' habilla en silence,
ordonna à un domestique d' aller
chercher un carrosse, et nous nous quittâmes
sans regret.

Je n' ai vu cette françoise qu' une
seule fois depuis à l' opéra avec un fermier
général. Tu sais quelles sortes
de personnes ce sont que ces messieurs-là.
Une fille intéressée pouvoit-elle
mieux tomber ? Combien de fois ces
favoris de Plutus n' ont-ils pas relevé la
république chancelante des coquettes
de Paris, dont ils sont le plus ferme
appui ?

Je ne fus pas long-tems seul sans
m' ennuyer : l' homme est né pour la société.
Je regrettai Zélie. Une autre, me
disois-je, aura d' autres défauts. Dois-je
espérer de trouver des femmes parfaites

p42

dans l' espece de celles que je cherche ?
Je retournai au fauxbourg Saint-Germain,
séjour de tous les plaisirs. Je visitai
Madame De Chambertin, dont j' étois
devenu l' ami, et à qui je portai
encore secrètement de nouveaux secours.
Manon, surprise de mon aventure avec
Zélie, m' apprit, pour me consoler, qu' il
lui venoit d' arriver de province une petite
parente fort aimable, qui feroit bien
mon affaire. Sa mere, qui est ma cousine,
me dit-elle, me l' a recommandée,
et que je la mette chez une marchande
au palais ; mais c' est dommage ; je prétends
la pousser dans le monde : elle fera
son chemin : il faut bien avancer sa famille.
Thérèse (c' est le nom de ma parente)
ne me paroît pas encore bien
aguerrie avec les hommes : je serois
charmé de lui faire faire son apprentissage
avec un turc : après cela elle
iroit tête levée, et ne rougiroit plus de
rien. J' ai envie de vous l' envoyer ce soir,
Achmet, qu' en dites-vous ? Il faut que
je sois bien de vos amies... ah ! Manon,

p43

que je t'aurai d'obligations, dis-je
à cette fille ! Compte que je serai le plus
reconnoissant des hommes. Ne pourrais-je
voir cette charmante personne ?

Je m'en garderai bien, me dit-elle ; un
turc l'effraieroit. Je ne lui dirai pa
même à qui je l'envoie, et pourquoi
je l'envoie. C'est à vous, quand vous
l'aurez, à faire vos affaires avec elle de
votre mieux.

Une fille si neuve me promettoit un
plaisir délicat. Je partis plein d'impatience
pour l'aller attendre. Mon esprit
se repaissoit avec plaisir de mille idées
charmantes, qui se succédoient les unes
aux autres. Combien ce jour ne me dura-t-il
pas ? Mes desirs étoient d'autant
plus ardens, que je n'avois pas encore
vu celle qui les avoit fait naître. Je répétois
seul le personnage que je devois
jouer avec Thérèse. Par où commencer,
me disois-je quelquefois, ne me rebutera-t-elle
pas ? Enfin, un fiacre arrête devant
ma porte, et me fit penser que c'étoit
la belle que j'attendois. Je ne me trompois

p44

pas. On vint bientôt me l'annoncer.
J'ordonnai qu'on la fît entrer. Son air de
simplicité et sa douceur me frappèrent.
Elle me remit une lettre, en me faisant
une profonde révérence, les yeux baissés.
C'étoit Manon qui m'écrivait. Cette
fille me marquoit qu'elle avoit dit à sa
parente qu'elle l'envoyoit servir une
dame qui l'avoit demandée ; que je n'avois
qu'à me tirer de ce pas comme je
voudrois, qu'elle ne vouloit rien avoir
à se reprocher. Quel scrupule ! Celle que
vous venez servir, dis-je à Thérèse, vient
de partir pour la campagne. Elle doit
revenir demain. Ma cousine Manon,
reprit cette fille avec naïveté, m'avoit
dit cependant que je trouverois sûrement
madame ; mais puisqu'elle est absente,
je reviendrai demain. Je lui dis
qu'il étoit inutile de s'en retourner pour
si peu de tems, qu'elle pouvoit demeurer.
Elle n'osa me contredire.
M'apercevant de son trouble, et

qu' elle étoit comme effrayée de se trouver
seule avec moi : que craignez-vous

p45

lui dis-je ? Je suis un homme comme un
autre. Cette barbe qui vous paroît si
extraordinaire, étoit à la mode en France
il n' y a pas encore bien des années ; mais
votre nation est si changeante, qu' à
moins de l' imiter dans ses caprices, il
est difficile de lui ressembler long-tems.
Est-ce qu' un turc qui vous aimeroit,
qui auroit de la douceur, de la complaisance,
ne pourroit pas vous plaire ? Il
n' en est pas de ce caractere, me répondit-elle.
Mais enfin, s' il en étoit quelqu' un,
lui dis-je, ne pourriez-vous pas
faire pour lui ce que vous feriez en faveur
d' un françois que vous aimeriez ?
Hélas ! à qui se fier, me dit Thérèse ?
Les françois ne sont pas plus constans
que les autres. Cette réponse, accompagnée
d' un soupir, me fit penser que
cette fille n' étoit point si novice qu' on
me l' avoit vantée. Je lui demandai, avec
surprise, si elle avoit à se plaindre de
quelque volage. Je l' assurai qu' elle pouvoit
me parler avec confiance, que je
ne lui ferois pas un crime d' une foiblesse

p46

la plus pardonnable de toutes, ajoutant
qu' elle étoit trop charmante pour n' avoir
jamais été aimée. J' eus beau la questionner,
elle ne voulut pas m' en dire davantage.
Il est vrai que les françois sont
si légers, lui dis-je, que l' on risque de
s' y fier. La dame que vous venez servir
me l' a dit tant de fois, qu' il ne m' est pas
permis d' en douter. Elle en est si dégoûtée,
qu' elle les a tous abandonnés
pour me suivre ici, où je lui fais le sort
le plus heureux. Rien ne lui manque ;
je préviens jusqu' à ses moindres desirs,
et n' ai de plaisirs que celui de lui en
procurer. Ma vue la révolta d' abord, je
vous l' avouerai ; mais bientôt, gagnée

par mes bienfaits, séduite par mes caresses,
et connoissant mon coeur, elle s' est
accoutumée à me voir ; elle m' aime enfin,
et n' a pas de plus grand bonheur
que celui de vivre avec moi.
C' est ainsi que je tâchois de chasser
peu-à-peu de l' esprit de l' aimable Thérèse
les idées barbares que la prévention
lui avoit données des turcs. Je la conduisis

p47

moi-même par-tout mon petit palais,
qu' elle trouva fort à son gré. Je
ne voulus rien précipiter, de crainte de
reculer mes affaires, persuadé qu' avec le
tems je serois heureux. Je formai même
un projet d' amour tout nouveau. J' entrepris
non-seulement de vaincre la répugnance
de cette fille, en l' accoutumant
à mon caractere, mais je voulus encore
m' en faire aimer de cet amour tendre,
que je ne connoïtrois pas sans toi,
chere Atalide. Ce projet me divertit :
je regrettai peu le tems qu' il me faudroit
employer pour le faire réussir ;
j' avois assez d' autres femmes à voir
dans la ville pour satisfaire mes desirs
pressans. Ce plan une fois formé, voici
comme je m' y pris pour le mettre à
exécution. Le lendemain je feignis
avoir reçu une lettre de cette maîtresse,
imaginaire, que je disois avoir à la
campagne, par laquelle j' apprenois
qu' elle ne pouvoit revenir sitôt. J' en
parus fort affligé, et j' en témoignois

p48

mon chagrin à Thérèse, qui peu-à-peu
s' enhardissoit avec moi. Elle prit la
chose le mieux du monde, et mit tout
en usage pour me consoler. Il faut prendre
patience, me disoit-elle avec cette
douceur enchantée qui la rendoit adorable
à mes yeux ; madame veut peut-être
vous surprendre agréablement. Plus je
me désespérois, plus cette aimable fille
s' efforçoit de dissiper ma mélancolie,

dont elle étoit le tendre objet, en m' alléguant mille raisons. Qu' on est à plaindre, lui dis-je, quand on aime, et qu' on est éloigné de celle qui cause tous nos feux ! Oui, je lui préparois le plus doux transports. L' ingrante ! ... oh ! Faut-il ? ... pourquoi l' appeller ingrante, me dit cette fille ! Peut-être souffre-t-elle autant que vous de ne pas jouir de votre chere présence. Ne soyez pas injuste. Le plus tendre de tous les hommes, comment ne pourroit-elle pas vous aimer ? Qui pourroit résister à tant d' amour ? Non, nos françois ne

p49

sont pas capables d' une si belle flamme. Un turc ; qui me l' eût dit, je ne l' aurois jamais cru. J' étois enchanté d' entendre Thérèse ; chacune de ses paroles faisoit une nouvelle blessure à mon coeur. Si vous en trouviez un qui me ressemblât, lui dis-je, auriez-vous de la répugnance à l' aimer ? La question étoit embarrassante. Thérèse changea adroitement le sujet de la conversation, et refusa d' y répondre. Je n' en dis pas davantage pour cette fois ; j' affectai même de la quitter d' un air chagrin, et je fus jouer en ville un personnage moins difficile à faire. Je découchai ce jour-là. Je me rendis chez une de ces filles que j' entretenois dans ces appartemens particuliers, selon l' usage du pays. Là rien ne m' empêcha d' être heureux. Mais je ne le fus pas beaucoup. Je commence à croire que les obstacles redoublent les plaisirs des amans, et animent davantage qu' une jouissance qui ne coûte rien à obtenir.

p50

C' est toi, chere esclave, qui m' en as fait faire l' expérience la premiere. Depuis mon arrivée à Paris, j' avois déjà eu des faveurs de bien des françoises ; mais je m' appercevois bien

qu' aucune n' avoit eu de goût pour moi.
J' espérois faire avec Thérèse l' essai d' un
plaisir nouveau. Je retournai donc auprès
d' elle dès le lendemain matin. J' affectai
un air encore plus rêveur qu' à mon ordinaire.
Je levois les yeux au ciel ; je frappois
dans mes mains, en disant à haute
voix : c' en est donc fait, je ne la verrai
plus ; l' infidelle m' abandonne ! Qui l' auroit
dit ? Volage françoise, est-ce là ce
que vous m' aviez promis ?
Thérèse, attentive à tout ce que je
disois, sembloit s' intéresser à mon sort.
Hélas ! Lui dis-je, je vous avois fait venir
pour servir celle que j' aimois, mais la
perfide a passé dans les bras d' un autre :
je n' en puis douter. Méritois-je ce traitement ?
Elle ignore sans doute, me dit
cette fille, avec combien d' ardeur vous

p51

l' aimez : il n' est pas possible qu' une
femme puisse refuser son coeur à tant
d' amour. En êtes-vous bien persuadée,
lui dis-je, et votre coeur vous inspire-t-il
ces généreux sentimens ? Oui, me répondit-elle
en rougissant. Charmé de sa
réponse, je lui demandai si, à l' exemple
de mon infidelle, elle ne se croiroit pas
dispensée de payer un turc de retour.
Ce n' est pas, poursuivit-elle, depuis que
vous m' avez appris à les connoître. Il
est peu de françois qui les valent à mes
yeux. Croyez-moi, oubliez celle qui
vous oublie ; il est tant d' aimables femmes
capables de vous en faire perdre
la mémoire. Je n' en connois qu' une,
lui dis-je, digne de la remplacer dans
mon coeur. Mes yeux animés de la plus
vive tendresse lui dirent assez que c' étoit
elle.
Thérèse se troubla ; et baissant les
yeux avec cette timidité qui accompagne
l' innocence, elle jeta un profond soupir.
Heureux moment pour un coeur

p52

aussi passionné que le mien ! Qu' elle me
parut différente de cette Zélie intéressée,
qui vouloit me vendre jusqu' à
la moindre de ses caresses ! Je ne
voyois dans Thérèse que l' amour le
plus tendre. Je ne fus pas long-tems
à me convaincre que j' en étois l' objet :
son silence m' apprit ce que sa voix embarrassée
commença vingt fois et ne
put achever. Quelle douce situation !
S' il est vrai, chere Thérèse, lui dis-je
en serrant ses mains dans les miennes,
s' il est vrai que j' aie allumé dans votre
coeur quelque tendre sentiment, que
tardez-vous de me l' apprendre ? Craignez-vous
de me rendre le plus heureux
des hommes ? Vous êtes venue ici pour
servir. Commandez-y, tout vous
obéira ; prenez la place de mon ingrate ;
venez, que je vous mene dans un appartement
plus digne de vous que celui que
vous avez habité jusqu' à présent. Je l' y
conduisis par la main. Je vous donne,
lui dis-je, tout ce que vous voyez. Elle
accepta mes dons avec joie. Je la laissai

p53

un moment seule pour pouvoir réfléchir
à son nouvel état. Misérable dans sa
province, n' ayant jamais eu les choses
les plus nécessaires, que devoit-elle
penser d' un homme qui lui faisoit une
espece de fortune ? J' espérai qu' en acceptant
mes bienfaits, elle réfléchirait
à quelle reconnoissance l' engageoient
les présens que je lui faisois. Elle y
pensa sans doute. Je ne quittai cette
aimable fille que pour m' abandonner
seul aux plus douces idées. Je me peignois
un plaisir si vif, un bonheur si
parfait, que, sans toi, chere Atalide,
j' aurois préféré cette jeune françoise à
toutes les femmes de mon serrail. J' allumois
mes desirs ; j' enflammois mon coeur
des plus tendres feux, près de les éteindre
dans les bras de l' objet aimé. Le moment
qui précède la jouissance de celle
qu' on aime, égale, s' il ne surpasse, le
plaisir qu' on a d' en triompher.
Je ne fus pas long-tems à retourner
à Thérèse ; mon impatience étoit extrême.

Je trouvai cette belle couchée sur

p54

une chaise longue, vis-à-vis sa toilette, et qui se regardoit dans un miroir par complaisance. Elle s' étoit mise quelques mouches ; elle en rougit en me voyant, et voulut les ôter. Ah ! Laissez-les, de grace, lui dis-je en l' embrassant. Elle fit un effort pour me repousser de ses bras ; mais elle tomba sans force dans les miens ; telle que je te vois, chère Atalide, quand, prête à céder à mes doux transports, tu te livres à moi sans réserve.

Je portai cette charmante fille sur le sofa qui étoit dans le salon voisin, sans qu' elle fit de résistance ; une douce langueur s' étoit emparée de tous ses membres : mais elle n' y fut pas plutôt, que revenue à elle, et effrayée du désordre dans lequel je l' avois mise, elle voulut recouvrir sa gorge. C' étoit peut-être la première fois que le jour avoit porté ses rayons dans ces lieux enchantés, séjour ordinaire des amours, et où les desirs prennent naissance. Arrêtez, lui dis-je, pourquoi cacher ce que la nature a orné

p55

de tous ses dons ? Thérèse détourna les yeux, mais eut la complaisance de souffrir ma main un moment, que ma bouche, jalouse de son bonheur, suivit bientôt. On ne fit qu' autant de résistance qu' il en falloit pour augmenter mes desirs. Une faveur accordée met en droit d' en exiger une seconde. Ce petit combat amoureux me rappelle, chère Atalide, le jour heureux que pour la première fois de ma vie j' éprouvai avec toi le plaisir qu' il y a de vaincre une femme qui résiste. Ambitieuse de reculer le moment de ta défaite, tu m' as appris à me conformer aux coutumes de ta nation. Les françois font l' amour comme la guerre : ils ne laissent rien derrière eux.

Ils commencent par s' emparer des villes
frontieres avant de marcher à la capitale,
où ils arrivent souvent fort affoiblis.
Nous faisons tout le contraire. Nous
négligeons les places de peu de conséquence
que nous rencontrons sur notre
route, persuadés qu' elles suivront bientôt
le sort de la capitale, où nous courons

p56

d' abord, et dont l' appui fait toutes
leurs forces. Surprise de nous voir si
près, elle nous ouvre ses portes, et nous
sommes dans ses murailles, quand elle
commence à s' appercevoir qu' elle auroit
pu nous résister. Nous agissons de même
en amour : chacune de ces méthodes a
ses avantages. Les françois gagnent
une victoire à chaque pas, il est vrai.
Nous n' en gagnons qu' une ; mais elle
équivaut toutes les leurs ; et après l' avoir
remportée, nous entrons victorieux, et
sans trouver de résistance dans ces places
qu' il leur a fallu emporter l' épée à
la main.

Las de combattre à la françoise avec
Thérese, j' allois abandonner l' usage
du pays, pour suivre notre méthode,
lorsqu' un sentiment d' honneur me retint.
Je me ressouvins tout d' un coup
du serment que je fis à Mahomet le
jour que je triomphai de toi, de ne
jamais user de violence à l' égard
d' aucune femme. Un cri perçant que
jetta Thérese, et qui fut jusqu' à mon

p57

coeur y réveilla ma vertu assoupie ; j' en
revins donc de si loin aux prieres.
Cédez, dis-je à cette belle, cédez au
plus généreux de tous les hommes. Ne
craignez pas que je vous ravisse, malgré
vous, un bien qui n' est qu' une
chimere, quoique vous le regardiez
comme ce que vous avez de plus précieux.
Il est à vous ce bien imaginaire ; trop
de jeunes françoises en disposent à leur

gré, pour qu' on puisse le leur disputer.
Ah ! Dieu ! Me dit Thérèse, quel moment !
Je haïssois tous les turcs ; pourquoi
faut-il que je vous aime ? Qu' ai-je
dit ?
Vous m' aimez, lui dis-je ? Mon
bonheur est certain. Ah ! Tenez-vous,
dit-elle ; non, je ne le souffrirai
jamais : souvenez-vous que vous m' avez
promis de ne me point faire de violence.
Il est vrai, lui répondis-je, en modérant
ma vive ardeur, mais vous m' aimez.
Qu' est ce donc que l' amour, selon vous,
si ce n' est un vif sentiment qui fait
souhaiter de se livrer tout entier à ce

p58

qu' on aime ? Je commence à le sentir,
me dit Thérèse, que je tenois toujours
entre mes bras : mes forces m' abandonnent
poursuivit-elle languissamment.
Où suis-je ? Grands dieux ? Ah ciel !
à ces mots sa voix expira sur ses lèvres.
Elle détourna ses yeux de dessus moi,
et laissa les miens libres de parcourir
tous ses charmes. Je devins le plus
heureux des hommes. La belle immobile
sembloit n' avoir plus de sentiment :
mais des soupirs qu' elle vouloit étouffer,
et qui se succédoient sans cesse m' assuroient
du contraire.
Revenus de cette douce ivresse dans
laquelle l' amour plonge tous nos sens
au moment qu' il nous fait part de
ses plus grandes faveurs, elle se mit à
répandre des larmes. Juge de mon
empressement à les essuyer. Que je les
trouvai précieuses ! Retirez-vous, me
dit-elle en me repoussant, sans oser
me regarder. Cruel, falloit-il abuser d' un
moment de faiblesse ? Que les hommes
sont dangereux ? Vous m' allez mépriser

p59

à présent, poursuivit-elle. Vous le
pouvez, je mérite tous vos mépris de
m' être oubliée si fort. Pardonnez, lui

dis-je en me jettant à ses genoux, pardonnez,
belle françoise, une faute si
c' en est une, commise par un excès
d' amour. Pourriez-vous vous repentir ? ...
ah ! Si je m' en repens, poursuit
Thérèse, en douteriez-vous ? Reprenez
vos présens, je vous les abandonne.
C' en est fait ; je fuis pour jamais un lieu
qui m' a été si funeste. En vain je
voulus fixer sur moi les regards de cette
tendre affligée, en prenant une de ses
mains qui les couvroit, elle se leva,
et courut s' enfermer dans un cabinet
voisin, en me priant de ne pas l' y suivre.
Je n' osai lui désobéir. Je demeurai donc
seul, et la tristesse succéda à la joie
dans mon coeur. Un plaisir qui coûtoit
des larmes à celle qui me l' avoit procuré,
cessoit d' être plaisir pour moi :
ce n' en est un, qu' autant qu' on le
partage avec l' objet aimé.
Je me jettai à genoux devant un

p60

portrait de Mahomet, et le pris à témoin
que je n' avois point faussé mon serment
n' ayant point fait de violence à cette
fille, mais ayant seulement profité d' un
moment de foiblesse.
Je voulus entrer dans le cabinet où
Thérèse s' étoit retirée. Il ne me fut
pas possible ; elle s' y étoit enfermée.
Je priai envain : on ne me répondit
rien. Craignant qu' elle ne se trouvât
mal, je volai à une petite porte secrète
qu' elle ignoroit. Elle ne l' entendit pas
plutôt ouvrir qu' elle courut s' y opposer.
Il n' étoit plus tems ; la nuit étoit entièrement
tombée, et nous n' avions
point de lumière, de sorte que Thérèse
se trouva tout d' un coup entre
mes bras. Elle voulut s' en arracher ;
mais je la retins en lui promettant de
conserver pour elle tout le respect
qu' elle pouvoit désirer. Je le lui jurai
tant de fois, qu' elle commença à se
laisser persuader. Peut-on compter sur
vous, me dit-elle d' un ton de voix plus
plein de douceur que de courroux ?

Oui, lui dis-je : sans mes sermens, ma parole eût suffi. Je voulus sonner pour qu' on apportât de la lumière. Thérèse s' y opposa de toutes ses forces. Je ne pourrois, me dit-elle, soutenir vos regards. Je pris sa main tremblante, que je portai à ma bouche pour la baiser. Ah ! Laissez-moi de grace, s' écria cette belle ; c' est par ce chemin que vous m' avez conduite où je n' aurois jamais cru arriver : n' allez pas recommencer ; j' en mourrois de douleur. J' ai une grâce à vous demander, ajouta-t-elle, me la refuserez-vous ! Parlez, lui dis je. Cesser de vous aimer, est la seule chose que je n' aurois pas la force de vous accorder. C' est cependant la seule que j' exige de vous, me répondit Thérèse. Permettez que je vous quitte pour toujours. Qui a pu être foible une fois pourroit l' être une seconde. Vous ne m' aimez donc plus, repris-je avec vivacité ? Vous craindrois-je, ajouta cette tendre fille en pleurant, si j' étois telle que vous me dites, et telle que

je voudrois être ? Mes craintes vous disent assez ce que je m' étois promis de me cacher à moi-même toute ma vie. Un domestique qui apporta des bougies interrompit un entretien si doux. Quel trouble ne ressentit pas la trop chaste Thérèse : je vais mourir de honte, me dit-elle, si vous ne vous retirez. Comme on alloit servir, je lui demandai si elle ne souperoit pas. Elle me répondit qu' elle ne vouloit rien prendre. Je la portai entre mes bras dans le salon où la table étoit mise, et la plaçai dans un fauteuil. à force de prières j' obtins qu' elle boiroit un coup de vin de champagne, et qu' elle prendroit un morceau. Ne sois pas surprise, chere Atalide, de me voir boire du vin, contre la loi de Mahomet. Tu sais, que plus fidele qu' un autre au dieu que j' adore, je

ne suis point en aveugle ces usages bizarres
établis par la politique des hommes,
pour retenir dans le devoir un

p63

peuple grossier, qui, toujours aveugle
dans sa croyance, suit indifféremment
ce qu' on lui impose sous le nom sacré
de sa religion.

La belle françoise avec qui j' étois
tête-à-tête se remit peu-à-peu. Elle laissa
enfin tomber un regard sur moi ; mais
mes yeux, toujours fixés sur elle,
l' ayant surprise, elle retira aussi-tôt les
siens pour les fixer ailleurs. Cessoient-ils
de regarder un objet pour passer à
un autre ! J' avois un coup d' oeil dans
le trajet qu' ils faisoient. à quoi ne
s' accoutume-t-on pas ! D' abord elle
rougit un peu moins : le vin l' enhardit.
Au dessert elle commença à me regarder
pour me faire des reproches. Falloit-il,
me dit elle avec douceur,
falloit-il profiter d' un moment de foiblesse ?
Que je suis malheureuse ! Que deviendrai-je
à présent ? Un turc ! Ah !
Grands dieux ! Non, je ne vous verrai
plus. Quoi ! Vous pourriez, lui dis-je,
vous résoudre à ne plus voir le tendre
Achmet ? Vous le haïriez ? Non, charmante

p64

Thérèse, je ne le puis croire.
La nature qui a pris tant de soin d' embellir
votre visage, n' a pas refusé la
sensibilité à votre coeur : c' est le partage
de votre sexe. Aurois-je été foible,
me dit-elle, si je n' eusse pas été sensible ?
Faut-il que j' en aie fait la fatale
expérience !
à ces mots, elle se mit encore à pleurer
en me regardant tendrement. Ses
larmes me touchèrent. Je voulus les essuyer.
Quelle fut ma surprise, lorsque
Thérèse saisissant ma main tout d' un
coup, au lieu de la rejeter, elle l' approcha
doucelement de ses levres, et la

baisa avec transport, en me jettant un regard animé de la passion la plus vive ! Pénétré de reconnoissance, je l' embrassai en lui jurant de ne l' oublier jamais. Pardonnez, me dit-elle toute tremblante, comme si elle m' eût offensé, pardonnez, cher Achmet, je n' ai pas été maîtresse de ce tendre mouvement. Je me trahis. Ah dieu ! J' ai honte de moi-même. En achevant ces

p65

mots, elle se leva ; mais elle voulut en vain s' échaper de mes bras : je la suivis, et la conduisis dans l' appartement destiné à la dame imaginaire qu' elle croyoit être venue servir. Thérèse refusa d' abord d' y passer la nuit. Enfin, elle céda à mes prieres. Je voulus l' aider à se déshabiller. Elle s' y opposa fortement, et me dit qu' elle ne le feroit pas même en ma présence. Je lui promis de ne la point gêner. Elle parut satisfaite de ma soumission. Comme je prévis qu' elle alloit encore me demander une autre grace, je sortis, sans lui laisser le tems de parler, ne voulant pas lui promettre plus que je n' avois la force de tenir. à peine fût-elle couchée, que je parus devant son lit. Cette fille fut d' abord surprise de me voir. Que voulez-vous encore, me dit-elle ? Passer la nuit dans un fauteuil, lui dis-je, si vous êtes assez cruelle pour refuser de me recevoir auprès de vous. Auprès de moi, s' écria Thérèse ? Ah ciel ! Coucher

p66

avec un homme ! Mais, Achmet, y pensez-vous ? Ne vous alarmez point repris-je ; je suis incapable d' user de violence avec vous. Vous n' en êtes que plus redoutable, ajouta Thérèse ; retirez-vous, de grace ; laissez-moi. Vous baisez mes mains ! Sont-elles trop fortes ? Vos levres leur impriment une certaine

pesanteur qui les rend incapables de me défendre. Céderai-je encore ? Ah dieu ! Qu' on est foible quand on aime ! Sa voix s' éteignoit peu-à-peu en prononçant ces dernières paroles ; de tendres soupirs leur succéderent. Aguerri dans ces sortes de combats, je fus bientôt heureux, et le fauteuil devint un meuble inutile.

Depuis cette aimable nuit, Thérèse, accoutumée à mon visage, ne fait plus que baisser les yeux par pudeur quand l' amour me conduit à ses pieds. Nous vivons ensemble dans l' union la plus parfaite. Elle m' a avoué mille fois depuis qu' elle seroit fâchée de n' avoir pas cédé à mes transports, et que son coeur,

p67

toujours d' intelligence avec moi, m' avoit aidé à la séduire. Comme elle a de l' esprit, je n' ai pas eu de la peine à lui faire comprendre que les plaisirs que l' amour procure ne peuvent pas être criminels. Elle est convaincue à présent, que, maîtresse de ses faveurs, elle peut les accorder quand il lui plaît. Les hommes prêchent ici la même morale à leurs maîtresses, et une route contraire à leurs épouses ; mais il n' y a que les sottes qui en soient dupes, et telle qui paroît le croire fermement aux yeux de son mari, s' en rit en secret dans les bras de son amant.

Fidèle observateur de la loi de Mahomet, je ne suis pas homme à me borner à une seule femme. Je ne donne pas tout mon tems à Thérèse ; je m' amuse encore ailleurs. Je me suis mis à la mode. J' ai retenu une actrice de l' opéra pour quelque-tems. C' est avec elle que je commence à m' aguerir, et me mettre en état d' en pouvoir conter dans peu à ce qu' on nomme

p68

ici les dames de condition. J' en

connois beaucoup ; mais je n' ai pas encore eu l' occasion de tenter l' aventure avec aucune. On m' assure qu' elles ne ressemblent pas toutes à la Marquise De Chambertin. Je t' en dirai dans peu des nouvelles. Elles méritent bien une lettre particuliere.

Tu travailles, dis-tu, à mon portrait, chere Atalide ? Que j' aurai de plaisir de le voir fait de ta main, et de juger si l' amour, qui a guidé ton pinceau, t' a bien servie ! Non, belle esclave, de tous les plaisirs que je goûte en France, il n' en est pas de plus doux pour moi que celui de penser que tu m' aimes toujours.

Je suis sensible à l' empressement que tu as d' avoir des comédies françoises pour me les jouer à mon retour. Parmi celles que je t' envoie, tu trouveras l' oracle. Que ne puis-je aussi t' envoyer l' aimable actrice qui en fait tout le prix, et que toi seule pourras remplacer ! Que j' aurois de plaisir

p69

à la voir parmi vous, occupée du seul soin de me plaire ! Elle est digne d' être ta compagne : vous étiez faites pour vivre ensemble. Elle a cette tendresse cette douce langueur que j' adore en toi, et qui est le plus beau présent que la nature puisse faire à une femme. Si j' étois assez heureux pour pouvoir la posséder dans mon serrail, toutes les fêtes que j' y donnerois commenceroient par une représentation de l' oracle, et je serois l' heureux *charmant* à qui la belle *Lucinde* donneroit ce tendre nom. Mais il manque quelque chose dans l' endroit le plus intéressant de cette piece. La preuve que le fils de *Souveraine* donne, qu' il est un homme, et non pas une machine organisée, n' est pas suffisante, selon moi ; je lui en ferois donner encore une autre. Il parle ; est ce assez ? La fée qui fait danser les statues, peut bien les faire parler aussi. Je jetteroie mon mouchoir à l' aimable *Lucinde* , elle me suivroit dans un petit bosquet, ou plutôt

je l' y attirerois moi-même insensiblement,
en me jouant devant elle comme
son singe ; et au lieu que pour accomplir
l' oracle, elle dit simplement
qu' elle aime *Charmant* , je lui en ferois
donner des preuves. Elle reviendrait
ensuite à *Souveraine* , qui lui dirait :
Souveraine.

" vous êtes toute rêveuse, *Lucinde* ;
qu' avez-vous ? Votre *Charmant* a-t-il
renversé ces pots de fleurs que vous
cultivez avec tant de soin.

Lucinde.

Hélas, Souveraine, j' ai fait un
faux pas, il m' a renversée moi-même.
Il est plus fort que moi. Je n' en
suis cependant pas fâchée. Ce n' est
pas une statue, assurément ; je ne le
croirai pas : il a trop d' esprit. Est-ce
vous qui lui avez appris tout ce
qu' il sait ? Il a les plus jolies façons

du monde. Je ne veux plus de mon
singe ni de mon perroquet ; vous
pouvez les garder pour vous : *Charmant*
en fait mille fois plus qu' eux
pour m' amuser. Si vous le voyez...
mais non, j' en serois bien fâchée :
vous voudriez aussi jouer avec lui.
Je l' ai caché dans un endroit que je
ne dirai à personne, et où je l' irai
voir souvent toute seule. "
voilà, charmante Atalide, le petit
changement que je ferois à cette comédie,
et que je rendrais par-là plus
conforme à nos usages et en état d' être
jouée dans nos serrals. à mon arrivée
nous la représenterons ensemble, belle
esclave, avec cette addition. *tu peux
toujours apprendre ton rôle.* adieu, la
plus aimable de toutes les femmes, et
celle qui m' est la plus chère.

d' Achmet Dely-Azet, bacha à trois queues, à Atalide, son esclave favorite.

belle esclave, c' est le fidele Achmet
qui vient charmer tes ennuis par le
récit des tendres sentimens que tu lui as
inspirés. Non, divine Atalide, les mers
et les terres immenses qui nous séparent
ne t' ont point bannie de mon coeur :
tu m' es toujours chere, et tu me la seras
toujours. Où es-tu ? Que fais-tu ? Au
moment que tu reçois cette lettre,
quelqu' autre objet n' occupe-t-il point
ton esprit ? Mais, non, il ne forme
point de pensées qui ne soient pour moi ;
ton coeur ne connoît, n' adore que le
mien. Tu me le dis cent fois, et cent
fois j' en reçus dans tes bras des preuves
sensibles. Quels transports te procuroient

mes desirs, aussi-tôt satisfaits que
formés ! Ces doux momens ne sont plus ;
mais chaque jour qui s' écoule me les
ramene. Nous les reverrons, chere esclave,
ces jours heureux, qui faisoient
le bonheur de ma vie, et dont l' aimable
souvenir a encore pour moi tant de
charmes : oui, nous les verrons bientôt ?
Je m' occupe déjà de ces douces idées. Je
vais, en attendant, te continuer le récit
de mes passe-tems à Paris.
Deux jeunes moines, de je ne sais
quel ordre, ennuyés d' un genre de vie
trop uniforme, et trouvant leur froc un
peu rude, méditoient dès long-tems
une occasion favorable de le quitter pour
quelques jours, peu satisfaits apparemment
de l' ordinaire du couvent. Après
avoir rêvé à mille sortes de déguisemens,
ils prirent enfin la résolution de se travestir
en turcs, et d' aller, à l' abri du
turban qu' ils arborerent, dans quelques-unes
de ces maisons de plaisirs si communes

à Paris. Ils n' eurent pas plutôt formé
ce projet, qu' impatiens de le mettre à

p74

exécution, ils saisirent avec plaisir la
premiere occasion. Leur petite provision
d' argent étoit faite de longue main ;
car je n' imagine pas que le pere procureur
tienne compte de ces sortes de
dépenses quand il n' est pas de la partie.
Un de ces dervis avoit été frere tailleur.
Il ne fit peut-être jamais si bon usage de
sa sainte aiguille ; car il fit des habits
si conformes aux nôtres, que j' y fus
trompé moi-même.

Les bons peres, devenus aussi turcs
que nous, éviterent, par prudence, de
paroître le jour dans les rues, de crainte
d' être reconnus ; mais malgré toute leur
précaution, une aventure à laquelle ils
ne s' attendoient sans doute pas, les
obligea de décliner leur nom.

Un soir que je rentrois à l' hôtel, on
me dit que l' ambassadeur étoit avec un
commissaire, qui venoit se plaindre que
quelques-uns de nos turcs faisoient tapage
avec des filles. Said Effendi apprenant
que j' arrivois, me fit aussi-tôt
prier de passer dans son appartement,

p75

et me demanda si ce n' étoit point de
mes gens. Monsieur, poursuivit-il, en
me montrant l' homme à rabat, vient
m' avertir que deux turcs font un carillon
épouvantable dans une maison de
la rue du sépulchre. Je ne sais qui ce
peut être. Il n' y a qu' à les faire venir,
lui dis-je. Il ordonna en même-tems
qu' on les allât chercher, et me pria de
m' y transporter moi-même, pour arrêter,
par ma présence, le désordre qui
pourroit arriver.

Quelle fut ma surprise, lorsque j' aperçus
effectivement deux jeunes turcs
que je ne connoissois pas ! Je leur
parlai d' abord notre langue : mais ils ne

purent me répondre qu' en françois.
Après les avoir regardés un peu attentivement,
il me fut facile de voir que
c' étoit quelque déguisement mystérieux.
Mais je n' y comprenois rien. Ils me
prierent, en tremblant, de faire écarter
le monde qui étoit accouru ; ce qui redoubla
ma curiosité. Quand nous fûmes
seuls, ils se jetterent à mes genoux,

p76

en me conjurant de leur pardonner et
de ne pas les perdre. Je leur promis,
en les relevant, qu' il ne leur arriveroit
rien, et les engageai à me dire qui ils
étoient.
Nous sommes religieux de l' ordre
de... me dirent-ils. Hé ! Qui a pu,
leur dis-je, vous forcer à choisir un
état si peu conforme à vos inclinations.
Un peu de dépit, poursuivit l' un d' eux,
beaucoup de jeunesse, et encore plus
d' imprudence. Nés pour le monde,
nous y serions honnêtes-gens, et nous
ne sommes que de mauvais moines.
Obligés de nous sacrifier à l' ambition
de nos familles, il nous fallut faire le
choix d' une prison. Pour changer d' état,
on ne change pas de coeur. Avec
l' âge les passions se fortifient ; la continence
les irrite : jugez des progrès
qu' elles ont fait sur nous, par la témérité
que nous avons eue de prendre ce
déguisement pour les satisfaire.
Faut-il, grand Mahomet, m' écriai-je,
que la nature ait si peu de puissance

p77

sur le coeur de certains peres de famille.
Triste présent pour nous que celui de
la vie, lorsqu' elle est malheureuse ? De
quelle reconnoissance peut-on être capable
envers ceux de qui on tient un
si funeste bienfait ? Quand nous gémissons
d' être nés, pouvons-nous aimer
ceux qui nous ont donné l' être ?
Je plains le sort de ces pauvres

dervis. J' aurois bien voulu, avant que
de les renvoyer dans leur cloître, leur
procurer l' entrevue des jeunes filles
qu' ils étoient venus chercher ; mais elles
étoient dans un autre appartement avec
deux mousquetaires qui les leur avoient
enlevées ; c' étoit-là le sujet de la dispute ;
car les moines obstinés à ne vouloir pas
lâcher prise, se défendoient en braves,
et ne céderent qu' à la dernière extrémité.
Je leur promis de tenir cette aventure
secrete. Je leur conseillai même
de tenter fortune ailleurs avant que de
quitter le turban, et de tâcher après de
se passer de femmes, puisque le fondateur
de leur ordre avoit jugé à propos

p78

de leur en interdire l' usage. Ces pauvres
peres me donnerent mille bénédictions
en me quittant.
Je les fis sortir par une porte dérobée,
et je ne sais ce qu' ils devinrent.
Ils furent apparemment reprendre leur
froc : car je n' en ai pas entendu parler
depuis.
Je ne fus pas plutôt seul, que réfléchissant
à la conduite des deux mousquetaires,
je fus piqué de la hardiesse
qu' ils avoient eue d' enlever des femmes
à des turcs : ils le croyoient du
moins : je voulus m' en venger. Ces
jeunes françois triomphent, dis-je à
un de mes amis que je fus rejoindre,
et à qui je contai ce que je venois d' apprendre ;
ils s' imaginent avoir remporté
une victoire complete : faisons leur
voir qu' ils se trompent. Nous entrâmes
dans la chambre où ils étoient à se divertir.
L' air fier que j' affectai leur inspira
du respect, sans les déconcerter. Je
viens, messieurs, leur dis-je, de renvoyer
à l' hôtel deux de mes gens qui

p79

en vouloient à ces dames. Elles sont si
aimables, que je suis surpris qu' ils ne se

soient pas mieux défendus pour les conserver.
Vous êtes heureux de n' avoir eu
affaire qu' à deux turcs de cette espece :
j' en connois qui vous auroient vendu
plus cher le bonheur de posséder ces
belles françoises. Seroit-ce vous, me
dit avec mépris celui qui étoit le plus
près de moi ! Moi-même, lui répondis-je
fièrement. Hé bien, voyons, poursuivit-il
en tirant son épée, voyons si
vous avez autant de bravoure que de
gravité. Je ne m' attendois pas, je l' avoue,
à une réponse si vive. Je me mis en défense.
L' autre françois, et le turc qui
me suivoit, ne demeurèrent pas spectateurs
oisifs de ce combat. Mais comment
se battre dans une chambre, où des
femmes alarmées vous arrachent les armes
des mains ? Elles se mirent entre
nous, et rendirent par-là toute notre
fureur inutile. Elles essayerent de nous
calmer ; et deux jeunes personnes, des
plus charmantes, qui entrèrent, finirent

p80

entièrement la querelle : chacun
trouvant de quoi s' amuser, peu-à-peu
les esprits se calmerent, de sorte qu' à
l' arrivée du souper, que les moines
avoient commandé, nous nous mîmes
tous à table. C' est ainsi que souvent le
vin rassemble ceux que l' amour avoit
désunis. Je n' ai pas encore fait en France
de repas plus gai. Le vin dont je commence
à connoître le mérite, en a bien
davantage, selon moi, quand il nous
est versé par les mains de quelques belles,
et que nos levres peuvent voltiger
des bords d' un verre sur le visage d' une
aimable personne, qui nous sourit en
nous rendant mille baisers pour un.
Acteur de cette scene charmante qui
se passoit sous mes yeux, je voyois avec
un plaisir infini ces jeunes françoises
dans le déshabillé le plus galant du
monde. Un ruban bleu, passé négligemment
dans leurs cheveux, faisoit toute
leur coëffure ; des corcets blancs collés
contre leur corps, et serrés avec art,
nous en découvroient la taille, que

j' aurois renfermée entre mes mains ;
 une gorge parfaite en sortoit avec grace,
 et communiquoit de son mouvement
 naturel à la simple gaze destinée en
 apparence à la couvrir, mais mise en
 effet pour irriter les desirs ; un petit
 jupon, d' une toile légère, et assez court
 pour laisser voir un bas de soie plus
 blanc que la neige, et un soulier de
 même couleur, terminoit par le bas,
 tous leurs ajustemens : de tems en tems
 leur beaux bras passés sous nos cols,
 et leurs jambes croisées sur les nôtres,
 nous les faisoient voir dans une attitude
 capable d' inspirer de tendres mouvemens
 au coeur le plus insensible.

Au dessert, elles passerent sur nos
 genoux, et nous secondant, le verre à
 la main, nous nous enivrâmes ensemble
 et de vin et d' amour. Quand on eut
 desservi, sûrs d' obtenir les faveurs
 de nos dames, nous nous mîmes à
 imaginer quelque nouvelle façon pour
 les rendre plus piquantes. L' hôtel des
 mousquetaires est une académie où

l' on traite trop souvent ces sortes de
 matieres, pour que j' aie eu la témérité
 d' espérer l' emporter sur les jeunes françois,
 compagnons de nos plaisirs.

Après avoir rêvé un moment, le plus
 jeune proposa un quadrille de son invention.

Quant au paiement (car pour
 la façon de jouer les cartes, elle étoit la
 même que celle qui est en usage),
 comme nous voulûmes payer comptant,
 il ne fut question ni de jettons, ni de
 fiches, ni de contrats ; les premiers
 furent estimés un baiser sur la bouche ;
 les seconds et les derniers à proportion.
 Il ne falloit pas moins qu' un sans prendre
 en couleur favorite, pour prendre
 la dernière faveur, auquel cas celui ou
 celle qui le gagnoit, choisissoit un
 payeur à son gré dans la compagnie.
 J' eus le bonheur d' en faire un le premier
 tour. Je lus dans les yeux d' une

brune qui étoit vis-à-vis de moi, qu' elle ne seroit pas fâchée de me payer. Je lui fis signe. Elle me suivit. Croirois-tu, belle esclave, que cette françoise enchérit

p83

sur le mousquetaire ? Elle me soutint que ce quadrille amoureux, au lieu de finir, devoit commencer par les tours doubles, parce que les joueurs pourroient fort bien, disoit-elle, ne pas trouver dans leur boîte de quoi payer doublement à la fin du jeu. Je voulus aller consulter le cas : mais elle s' offrit de payer d' avance, et d' en passer après par où l' on voudroit, au hasard de payer double deux fois. Quelle générosité ! Quand je proposai cette addition à l' assemblée, chacun applaudit ; et il fut conclu, d' une voix unanime, que le premier et dernier tour seroient doubles : mais on s' anima tellement au jeu, que je crois qu' ils le furent tous. La partie finie, je me retirai à l' hôtel, fort content de cette petite aventure. Quelques coups de bastonnade que je fis donner à deux de mes domestiques pour quelques tours qu' ils m' avoient fait, fit croire à notre ambassadeur qu' ils étoient les causes des plaintes qu' on étoit venu faire, et que j' avois,

p84

disoit-il, si sagement calmées ; car je lui fis une histoire, à ce sujet, bien aussi belle que celle qui venoit de m' arriver. Enfin, las des faveurs de ces sortes de personnes, je voulus savoir si celles des dames de condition avoient quelque chose de plus vif et de plus amusant. Je m' aperçus bientôt qu' elles étoient des femmes comme les autres, et que telle qui est une respectable marquise, comtesse, ou duchesse, feroit une honnête coquette, si le sort l' eût fait naître dans un rang moins élevé. Les unes enflées de leur naissance chimérique,

vous vantent sans cesse leur
origine. Il n' y a que leurs ancêtres qui
ont fait de belles actions. Ils étoient les
favoris des rois qui vivoient de leur
tems. Les historiens sont des sots de les
avoir passés sous silence. Elles s' imaginent
que leurs vertus ont passé jusqu' à elles,
tandis qu' un vain nom, qu' elles
deshonorent, est tout ce qui leur en
reste. Foible ressource qu' un vieux parchemin
pour prouver sa noblesse ; c' est

p85

dans le coeur qu' on la doit lire. Mais
chaque peuple a ses folies : pourquoi
les françois n' auroient-ils pas les leurs !
Il est encore une autre espece de noblesse
qui rend bien les femmes aussi
vaines. Ce sont les biens qui font les
nobles de cette seconde classe, moins
respectable et plus respectée que la
premiere.
Il n' y a de vraiment estimables, selon
moi, que ceux qui commencent
à ennoblir ou à enrichir leur famille ;
et ce sont ceux que l' on estime ici le
moins. Un fat, né d' un héros, a un
degré de noblesse de plus que son pere.
Le fils d' un homme qui aura eu le talent
de fixer la fortune en sa faveur, fut-il
un sot, commence à trouver des
alliances honorables, auxquelles son
pere n' auroit osé prétendre avec tout
son mérite personnel. Le héros est
autant au-dessus de l' homme de fortune,
que l' homme qui ne doit sa fortune
qu' à lui-même est au dessus de ces petits
nobles qui doivent tout au caprice du

p86

sort, qui par pitié les a fait naître dans
un rang où leur foible mérite ne les
eût jamais élevés : aussi ne sont-ils
estimés que par leurs semblables, qui
ont le malheur d' être en grand nombre.
Les honnêtes gens pensent tout
le contraire, mais ils sont si peu considérés

dans le monde, qu' ils sont obligés
de faire leur cour à un tas de faquins
et de petits maîtres ennoblis, qu' ils
méprisent au fond du coeur. Il en est
des femmes comme des hommes dans
ces deux états. Une dame de condition
méprise une financière, et la financierie
lui rend la pareille. Contente
d' un hôtel magnifique, d' une table
bien servie, d' un bon équipage, d' un
nombreux domestique, et d' une garde-robe
bien fournie, elle laisse à la
comtesse indigente la gloire de devoir
son origine à des demi-dieux.
La première personne de nom dont
je briguai les faveurs, étoit une comtesse,
infatuée de sa naissance. Il falloit
pour être son amant titré, faire les mêmes

p87

preuves de noblesse que pour être
chevalier de Malthe ; aussi avec ma qualité
de bacha, que je ne voulois pas
rendre publique, je ne fus qu' un de ces
amans de peu de conséquence, que l' on
prend sans éclat, et que l' on quitte de
même. La Comtesse De Luzi, qui est
le nom de cette belle orgueilleuse, avoit
encore une autre qualité aussi recommandable
que la première ; elle étoit joueuse
de profession, et avoit perdu une partie
de son bien au jeu. Sa fierté naturelle
n' en souffroit pas peu : aussi falloit-il
souvent qu' elle écoutât les soupirs sterlings
de quelques financiers, qu' elle
regardoit en public du haut de sa grandeur ;
mais comme elle étoit charmante,
ceux-ci lui pardonnoient des dédains
dont ils se dédommageoient en secret.
Que ne passe-t-on pas à une aimable
femme ?
Un jour le hasard m' ayant conduit
chez la Comtesse De Luzi, avec un ami,
joueur de profession, qui étoit connu,
cette dame fit sur moi une impression

p88

si vive, que je ne fus pas le maître de me défendre de l'aimer. J'abandonnai quelque tems mes connoissances, pour sacrifier tous mes momens à cette charmante françoise : je devins joueur. Comme son hôtel est le rendez-vous de ceux qui ont de l'argent à perdre, le jeu me procuroit l'occasion de la voir chez elle quand je voulois. Aimer le jeu est un mérite à Paris qui donne des entrées par-tout. Un homme qui n'a pas ce ridicule talent est regardé comme une personne inutile à la société ; chacun le fuit.

Madame De Luzi ne laissoit quelquefois tomber les yeux sur moi, que parce qu'un turc n'est pas ici quelque chose de fort commun. En vain je cherchai l'occasion de lui parler seul, il me fut impossible de la trouver. Un soir qu'elle avoit beaucoup perdu, et qu'elle étoit d'une humeur épouvantable, jurant contre le jeu et le joueur qui l'avoit gagnée, je fus fort étonné de les voir revenir ensemble, après une demi-heure d'absence,

p89

les meilleurs amis du monde. Un homme qui aime voit plus clair qu'un autre. La première pensée qui me vint à l'esprit, fut qu'ils avoient trouvé le secret de s'accommoder à l'amiable. Je souhaitai mille fois depuis d'avoir assez de bonheur pour gagner une somme considérable à la comtesse, résolu de la lui abandonner au même prix. Je m'appliquai au jeu avec plus d'ardeur que jamais. Je gagnai plusieurs fois à Madame De Luzi quelque argent ; mais comme elle gagnoit aussi, elle me payoit sur le champ. Elle étoit heureuse, elle perdoit moins qu'une autre.

Il n'est rien cependant dont on ne vienne à bout avec le tems. Un jour que j'arrivai chez la comtesse, et qu'elle perdoit beaucoup, je voulus profiter de son malheur ; car les cartes, ainsi que les armes sont journalières. Je fus assez heureux pour lui gagner une somme assez forte. Réduite au désespoir, elle déchira inutilement vingt fois les cartes, et en

demanda d' autres.

p90

Elle ne put vaincre sa mauvaise fortune.
Le bonheur voulut qu' étant arrivé
des derniers, elle n' eût pas de quoi
payer. Après le jeu elle me tira à l' écart
et me dit à l' oreille si je pourrais lui faire
crédit pour quelques jours sur son billet.
Comme je l' assurai que j' étois trop charmé
de trouver une fois en ma vie l' occasion
de l' obliger, pour exiger d' elle plus
que sa parole, elle me répondit obligeamment
que cela n' étoit pas juste.
Tout en parlant, je la suivis dans une
chambre voisine, où elle alloit, me disoit-elle,
me donner un mot d' écrit.
Croyez-vous, madame, lui dis-je, en
arrachant la plume de ses mains, croyez-vous
que l' intérêt soit le motif qui me
conduise ici ? Non, le jeu n' a servi que
de prétexte à l' amour que vous m' avez
inspiré. C' est l' amour qui doit me payer,
mes yeux vous l' ont déjà dit assez de fois,
si vous aviez daigné les entendre. Vous
me surprenez, Achmet, me dit la
comtesse, en me regardant avec étonnement.
Que pouvez-vous espérer ?

p91

Vous imaginez-vous que je puisse m' abaisser
jusqu' à aimer un turc, c' est-à-dire,
un homme sans délicatesse ? La
nature, lui dis-je, ne nous a pas fait un
coeur différent de celui des françois.
C' est donc à dire, ajouta-t-elle, en se
radoucissant, que vous regretteriez peu
ce que je vous dois, si je voulois vous
écouter ? Que ne suis-je en état, lui
répondis-je, d' en sacrifier mille fois
davantage pour la moindre de vos faveurs !
Ah ! Des faveurs, reprit-elle, en
se jettant sur un sofa ! Je vous entends.
Je dois être flattée que vous contiez les
miennes pour quelque chose ; je ne laisse
pas d' aimer en vous ce désintéressement.
Si les bontés d' une dame pouvoient se

payer, j' avoue que vous mettez celle
que vous voudriez avoir de moi à un
prix raisonnable. Vous me trouvez donc
jolie ? Charmante, lui dis-je en baisant
une de ses mains, que je tenois collée
contre ma bouche, en lui jettant de tems
en tems des regards animés de la plus
vive tendresse. J' augurai bien de la petite

p92

rêverie dans laquelle elle tomba tout d' un
coup. En vain prit-elle un air plus sérieux,
et me pria-t-elle de la laisser
tranquille ; comme elle ne quitta pas le
sofa, je demurai toujours à ses pieds,
que je tenois embrassés. Ses bras languissamment
penchés me dirent bientôt
que cette dame n' aimoit pas à avoir
des créanciers.
Comme, emporté par la violence de
ma passion, j' allois cesser d' être son débiteur,
elle se leva en colere, en me
disant pour qui je la prenois, et si j' étois
gentilhomme pour oser la toucher. Je
lui appris que j' étois bacha à trois queues.
Cette dignité, poursuivis-je, équivaloit à
celle de duc et pair en France. Bacha
à trois queues, reprit-elle ! Que ne
parliez-vous donc ? Cela étant, vous
êtes en état de faire crédit aux dames,
et de leur prêter même au besoin. Si
j' étois assez heureux, lui dis-je, pour
vous être bon à quelque chose, je
m' en ferois un vrai plaisir. Pourquoi
non, poursuivit-elle ? Auriez-vous un

p93

sac de mille francs à me prêter ? Je
vous jure de vous le rendre au premier
jour. J' aimois. Le moyen de refuser ?
Je lui promis de le lui envoyer le lendemain
à son lever. C' étoit avancer
beaucoup mes affaires ; avec de l' argent,
que ne fait-on pas d' une joueuse ?
La comtesse se remit sur le sofa, et
me prenant la main, je vois bien, me
dit-elle, que vous voulez vaincre ma

résistance à force de générosité. à ces mots, elle se laissa aller languissamment dans mes bras, et céda sans résistance à mes transports. Depuis ce moment, je ne suis pas surpris de voir quantité de dames de condition, sans bien pour la plupart, ne laisser pas de perdre généreusement des sommes assez considérables au jeu : la bourse qui leur fournit de quoi payer est inépuisable. Je ne manquai pas de porter moi-même le lendemain matin à Madame De Luzi les mille francs qu' elle m' avoit demandés pour quelques jours. On

p94

ne m' eut pas plutôt annoncé, qu' elle ordonna qu' on me fit entrer. Elle étoit encore couchée : mais c' est un privilège accordé aux jeunes veuves, de recevoir ainsi les hommes. Quoi ! Vous venez vous-même, me dit-elle ? J' ai écrit à une de mes amies que j' irai jouer chez elle cette après midi ; car je compte sur votre argent. Vous me l' apportez sans doute ? Je lui dis que je ne savois ce que c' étoit que de manquer à ma parole, et qu' il m' étoit trop doux d' obliger une aimable dame ? Que j' avois autant de plaisir à lui prêter, qu' elle en auroit à recevoir. C' étoit beaucoup dire. Je lui présentai en même tems la somme qu' elle m' avoit demandée. Pour cet argent là, me dit-elle, je veux vous en faire un billet payable à votre volonté, pourvu qu' elle ne vienne pas trop tôt. Je lui dis que je n' en étois pas pressé, et qu' elle pouvoit en disposer pour autant de tems qu' elle souhaiteroit, sans qu' il

p95

fût besoin de billet ; que sa plume ne doit être employée qu' à écrire à un amant heureux. Mais savez-vous, Achmet, me dit-elle, que je vous trouve charmant pour

un turc ? Vous faites tout de si bonne
grace, qu' en vérité la femme la plus
vertueuse se trouve bien foible avec
vous. Vous êtes un homme dangereux.
Après ce qui m' étoit arrivé la veille,
je pouvois, sans témérité, exiger quelque
nouvelle reconnoissance de la
comtesse. Elle vit où j' en voulois venir.
Je serois ingrate, me dit-elle, si je vous
refusois quelque chose. Voudriez-vous
aussi être payé sur le champ des mille
francs que vous venez de me prêter ?
Comme je les comptois perdus, je ne
risquai rien, et me fis un mérite de
prendre ce qu' elle m' offroit de si bonne
grace. Le jeu étoit joli ; mais c' étoit
payer les cartes un peu cher.
Quelques jours après, elle m' écrivit
de lui prêter cent écus pour six heures
seulement : sa lettre finissoit par me

p96

prier de les lui porter moi-même,
parce que ma main, disoit-elle, étoit
heureuse. Résolu de sacrifier encore cette
somme, je me rendis chez cette dame
pour la dernière fois, et j' en revins
payé en même monnaie que les précédentes.
N' ayant pas les moyens de l' aimer
plus long-tems, je cherchai
fortune ailleurs.
La Marquise De Ferriere fut celle
sur qui je jettai les yeux. C' est une jeune
brune, vive, enjouée, pleine d' esprit
mariée depuis peu, malgré elle, à
un homme fort âgé, qui n' a de recommandable
que de grands biens et
beaucoup de bonne opinion de lui-même.
Il croit être le premier génie
de son siècle. Une vieille médaille, un
vieux tableau, ou une étoile, qui paroît
s' être dérangée dans le ciel, l' occupe
pendant des mois entiers. Avec ces
belles qualités, il est jaloux à l' excès,
et se croit plus que suffisant pour
satisfaire l' aimable marquise, qui gémit
souvent seule des mauvais quart-d' heures

p97

que son sexagénaire lui fait
passer.

J'avois su toutes ces particularités
de la Comtesse De Luzi, chez qui
j'avois vu une fois Madame De Ferriere,
sa parente. Voici comme je
m'y pris pour venir à bout de mes
desseins.

Je rendis une visite au vieux marquis
sans le connoître. Etranger à Paris,
cette sorte de liberté m'étoit permise.

Je lui dis que, sur le bruit que sa réputation
faisoit dans le monde, j'aurois
à me reprocher toute ma vie, si je
quittois la France sans connoître un
homme qui en fait le principal ornement
par son esprit, et qui possède tant
de curiosités qui ne se trouvent point
ailleurs. Flâté de mon compliment,
il me reçut on ne peut pas mieux. Il
fallut commencer par m'ennuyer plus
de deux heures à voir toutes les fadaïses
qui remplissent son cabinet, et écouter
les ennuyantes dissertations qu'il me
fit sur chaque chose en particulier. Il

p98

déclama contre la décadence du bon
goût en France. Croiriez-vous, me
dit-il d'un ton pathétique, qu'il n'y a
presque plus d'amateurs de la belle antiquité ?
Pour moi, poursuivit-il avec
enthousiasme, je me suis toujours fait
gloire d'être son plus zélé partisan. Je
méprise souverainement tout ce qui ne
vient pas de Rome ou d'Athènes. Ce
bon homme disoit vrai ; car en vain
je voulus plusieurs fois lui parler de sa
nation, il en savoit moins que moi,
et il m'avoua même ingénument qu'il
avoit toujours été occupé, qu'il n'avoit
pas encore pu trouver le tems d'étudier
l'histoire de France. Pour tout dire,
en un mot, sans le dixième, qu'il
lui falloit payer comme les autres, il
auroit ignoré que l'on étoit en guerre.
Combien il en est à Paris qui lui ressemblent !
Voilà, chère Atalide, le rival que
j'avois à combattre, d'autant moins redoutable
pour moi qu'il avoit des droits

légitimes sur l' aimable De Ferriere,

p99

et qu' un époux est compté pour rien
en ce pays.

Je sus si bien m' insinuer dans l' esprit
du bon homme, en adoptant toutes ses
idées ridicules, et en donnant dans tous
ses travers, que je gagnai entièrement
sa confiance ; en fort peu de tems j' étois
l' ami de la maison. Le mépris
que j' affectai avoir pour toutes les
femmes fit qu' il s' ouvrit à moi au sujet
de la sienne.

Que je suis heureux, me dit-il un
jour, d' avoir une épouse aussi sage que
Madame De Ferriere ! Croiriez-vous
qu' à son âge elle n' a aucun goût pour
les plaisirs ? Plus j' examine sa conduite,
plus je la trouve irréprochable : et
comment se plairait-elle aux caresses
des autres hommes, poursuivit-il ?
Elle est insensible aux miennes, et ne
se livre à moi que par amitié et par
devoir ; nulle passion n' agite son coeur.
J' avoue que les plaisirs qu' elle me procure
seroient plus vifs, si elle les partageoit
avec moi ; mais la tranquillité

p100

dans laquelle je vis à son égard m' en
dédommage.

La marquise n' étoit pas si insensible
que se l' imaginoit M De Ferriere ;
mais comme elle avoit infiniment d' esprit,
elle savoit sans doute cacher son
jeu. Je lus plusieurs fois dans ses yeux
qu' elle étoit de complexion amoureuse.
J' avois risqué quelques tendres regards,
qui furent assez bien reçus ; mais il n' y
avoit pas moyen d' aller plus loin, ne
pouvant me débarrasser de son vieux
jaloux, qui ne sortoit jamais de chez
lui.

Las de jouer un si sot personnage,
j' allois quitter la partie, lorsqu' une comete,
qui parut, me donna quelque

espérance. Je pensai que notre vieil astrologue ne manqueroit pas d' aller à l' observatoire lire dans le ciel ce qui s' y passoit. Je ne me trompai pas. Bien informé du jour et de l' heure qu' il sortiroit, je choisis ce tems pour aller lire ce qui se passoit dans le coeur de son épouse. Il ne faut pas moins que des

p101

phénomènes pour tirer un vieux jaloux de son cabinet. Je me rendis donc chez lui à dessein de lui demander à souper. Comme j' étois connu dans la maison pour son ami, quoique le portier m' eût dit que monsieur étoit absent, je ne laissai pas d' entrer. Je me rendis au jardin, espérant y trouver la jeune marquise, qui ne manquoit pas d' y aller tous les soirs prendre le frais. La première personne qui s' y présenta à mes yeux, fut Madame De Ferrière. Je courus à elle. J' augurai bien du trouble que lui causa ma présence. Elle parut d' abord interdite. Que souhaitez-vous, Achmet, me dit-elle d' une voix embarrassée ? Monsieur De Ferrière est sorti. Ce n' est pas lui que je cherche ici, madame, lui répondis-je, c' est vous-même. Moi-même, me dit-elle en se troublant encore davantage, et qu' auriez-vous à me dire ? Que votre sort est bien à plaindre, lui répondis-je de passer le plus beau de vos jours dans la solitude la plus triste et

p102

inconnue au monde, dont vous feriez les délices. Que vous êtes bon de me plaindre, reprit-elle avec douceur ! Les femmes de condition, en France, ne naissent-elles pas esclaves des caprices de leurs parens, qui les vendent au plus offrant ? Celui que l' on aime le moins est ordinairement celui que la loi nous ordonne d' aimer le plus. Une aimable personne a toujours de quoi se venger,

lui dis-je. Il est vrai, ajouta-t-elle en
souriant, que si la vengeance est permise
quelquefois, c' est en ces sortes
d' occasions. Un homme qui nous épouse
malgré nous mériterait bien que l' on
fît quelque chose malgré lui. Croiriez-vous
bien, ajouta-t-elle, qu' il y a plus
de six mois que je n' ai été si long-tems
seule avec un homme ? Monsieur De Ferriere
ne peut garder un ami huit
jours, il a le don de les ennuyer tous
à la mort. Je ne sais comment vous
avez pu vous accoutumer à son humeur.
L' amour est bien puissant, belle françoise,
dis-je à cette dame. C' est lui

p103

qui me conduit ici. Ce dieu m' est témoin
que c' est pour vous seule que j' y
viens. Pour moi, s' écria-t-elle avec
une surprise mêlée d' un peu de complaisance ?
Oui, pour vous, lui dis je ;
depuis le jour que le hasard vous offrit
à mes yeux chez Madame De Luzi, je
ne fus pas le maître de rejeter les impressions
charmantes que vous fîtes sur
mon coeur. Il y a trop long-tems, madame,
que je cherche à vous en faire
l' aveu, pour ne pas profiter de cet
heureux moment : dussiez-vous vous
offenser de l' amour que j' ai pris dans
vos yeux, je ne puis vous le cacher davantage.
Ne le condamnez pas après
l' avoir fait naître. Un soupir et un profond
silence fut toute la réponse que
l' on me fit. Je commençai à jurer à
cette belle que je l' adorois, en la pressant
entre mes bras.
Que vous êtes séduisant, me dit-elle !
Enfin, c' étoit donc-la ce que
signifioient ces tendres regards que j' affectois
de ne pas voir ; mais ils flatoient

p104

trop mon amour propre pour ne
pas y être sensible. Une femme répandue
dans le monde, et accoutumée

aux langages flatteurs de tous les
hommes, s' accoutume insensiblement à
les voir et à les écouter avec indifférence :
mais moi qu' un époux tient ici captive,
comment ne serois-je pas flattée des
bontés d' un homme qui est le premier
qui a pu trouver le moment de me dire
qu' il m' aime ?
à la faveur de la nuit, qui commençoit
à devenir plus sombre, je pris
avec transport un baiser sur les levres
de cette dame, qui me dit de la
suivre sur une terrasse d' où nous pourrions
voir la comete. M' appercevant
que, pour y aller, il falloit traverser
une allée des plus couvertes, à travers
laquelle j' entrevoyois à peine une
espece de jour, je donnai le bras à la
marquise, et me mis en devoir de l' y
conduire. Arrivés sous les arbres : que
cet endroit, lui dis-je, seroit favorable
pour se venger d' un époux ! Ah, marquise !

p105

Si vous m' aimiez, nous verrions
bien la comete un autre jour. Demain
par exemple, Monsieur De Ferriere
nous l' expliquera, et demain, quand
vous voudriez me rendre heureux, vous
ne le pourriez plus. En finissant ces
mots, je lui donnois encore un baiser
sur la bouche. Elle se mit à folâtrer,
et fuir devant moi. Je l' eus bientôt
rejointe ; et me jettant à ses genoux,
que j' embrassai ; soit foiblesse de sa
part, soit que je les pressai trop fort,
ils plierent, et la marquise tomba
sous moi. L' éclat de rire qu' elle fit
m' enhardit ; et au lieu de lui prêter
mes mains pour la relever, je m' en
servis pour la retenir dans mes bras.
Peut-être que si le jour nous eût
éclairés dans ce petit combat, j' aurois
vu quelque chose de bien aussi
charmant que la comete ; mais le soleil
n' est pas fait pour porter ses rayons
dans ces lieux fortunés. Le jeu dura
quelque-tems. On ne joue pas impunément
avec l' amour : rarement ce

dieu est dupe. L' aimable De Ferriere
y prit goût. Vous chiffonnez mon tour
de gorge, me dit-elle avec vivacité.
C' est assez rire. Quittons ce lieu : l' on
ne s' y voit pas, je sens vos mains ;
mais en vain je les cherche dans les
ténèbres, je ne puis les découvrir. Finissez
donc.

Cette belle ne faisoit cependant nul
effort pour se relever. Je ne sais ce que
je devins tout d' un coup ; mais après
un moment de plaisir si vif, que j' en
perdis toute connoissance, je me trouvai
entre les bras de la jeune marquise.
J' avois le visage appuyé contre le sien.
Elle me parut immobile ; et sans quelques
souples, qu' elle laissoit échaper
de tems en tems, et que sa gorge,
par une douce agitation, renvoyoit contre
ma poitrine, j' aurois craint pour sa
vie. On meurt de joie aussi bien que
de douleur : cela n' est pas sans exemple.
Je fis alors réflexion à ce que le vieux
De Ferriere m' avoit dit, que son épouse
étoit si insensible, qu' elle ne prenoit pas

même du plaisir avec lui, et je ne pus
m' empêcher de rire de la crédulité de
ce bon vieillard.
Elle se réveilla tout d' un coup, comme
d' un profond assoupissement, et me
repoussa d' abord, en me disant, si c' étoit
ainsi que l' on agissoit avec une
honnête femme ; puis se relevant, avec
un peu moins de vivacité qu' elle n' en
avoit auparavant, elle prit, en rêvant,
le chemin de la terrasse sans vouloir
me parler. Je la suivis. Hé bien, lui
dis-je, en y arrivant, vous voyez que
nous y sommes encore à tems : la comete
ne fait que commencer à paroître.
Monsieur De Ferriere, une lunette à
la main, assiége le ciel de ses regards :
mais, ne craignez rien, madame,
poursuivis-je, sa lunette ne porte pas
jusqu' ici. Vous badinez bien à votre
aise, reprit la marquise. Je ne suis

nullement contente de vous. Elle me fit encore quelques reproches, qui se terminèrent par me dire, que si cela m'arrivoit davantage, elle en avertiroit

p108

son mari. Je n'en crus rien, et je crois que je n'eus pas tort. En quittant la terrasse elle eut la précaution de faire un grand détour, pour éviter de passer par l'allée qui m'avoit été si favorable.

Comme il étoit tard, et que le marquis n'arrivoit point, la dame me pria de ne pas demeurer davantage avec elle, de crainte de donner de la jalousie à son époux. Je quittai donc cette aimable françoise, après l'avoir embrassée, et lui avoir promis de revenir le lendemain dîner chez elle.

Je m'y rendis effectivement. Juge, chere Atalide, s'il y fut parlé de la comete. Le marquis soutint que la queue devoit tomber dans son jardin. Il demanda à Madame De Ferriere si elle s'en étoit apperçue. Elle répondit qu'il étoit vrai, et ne put s'empêcher de sourire, en me jettant un coup-d'oeil, auquel je répondis par un autre aussi expressif que le sien. Comme je dis à Monsieur De Ferriere que je n'avois pas

p109

vu ce phénomène, il s'offrit de me le faire voir le soir même de dessus la terrasse. Il n'y a qu'à vous faire préparer ici un lit, me dit-il, et nous passerons une partie de la nuit dans le jardin. Je n'eus garde de rejeter cette proposition, qui m'anonçoit quelque aventure nouvelle. Que le jour me sembla long ! Enfin la nuit venue, on soupa de fort bonne heure, pour avoir plus de tems. La marquise nous accompagna, et nous passâmes tous ensemble l'allée charmante qui m'avoit si bien servi la veille à pareille heure. Que

deux yeux de plus rendirent la scene
bien différente ! Il n' y avoit pas moyen
d' espérer un sort si heureux. Comme il
y faisoit fort sombre, je ne laissai pas
de donner quelques baisers à la belle
marquise que son epoux tenoit par le
bras. Elle ne faisoit qu' en rire, et me
serroit la main de tems en tems, en
répondant au marquis, qui lui parloit
de la comete qui parut en je ne sais
quelle année.

p110

à force de jouer le bon homme,
je faillis découvrir tout le secret.
Quand nous fûmes arrivés à l' endroit
où j' avois été heureux la veille, en
voulant prendre la main de Madame
De Ferriere pour l' en faire ressouvenir,
je pris celle de son mari qu' il portoit
de côté et d' autre en gesticulant ! Mais
je sus si à propos applaudir à ce qu' il
disoit, en lui serrant la main, qu' il
témoigna en être satisfait, et prit cette
feinte pour une démonstration d' amitié
ou pour un mouvement d' admiration
causée par ce qu' il disoit.
Arrivés sur la terrasse, il nous fit
part de ses savantes réflexions, et nous
expliqua la comete par l' algebre,
selon les regles de Képler : mais toutes
les fois, que, curieux des secrets du
ciel, il avoit un oeil fermé, et l' autre
sur sa lunette, je volois un tendre
baiser sur les levres de son aimable
épouse, et je ne voyois qu' elle. Quoique
je répondisse à notre astrologue,
que je découvrois dans le ciel les

p111

mêmes choses que lui, je n' avois garde
de le contrarier en rien : j' ajoutois
même de tems en tems qu' il me sembloit
voir quelque chose de nouveau,
pour l' engager à ne pas quitter sa
lunette.
Enfin, fatigués d' avoir vu tant de

belles choses, nous rentrâmes, et le
marquis me conduisit lui-même dans
l'appartement qui m' étoit destiné. Je
connoissois la maison. Je vis avec plaisir
qu' il n' étoit pas éloigné de celui de
Madame De Ferriere. Sans faire réflexion
que la chambre à coucher de
son époux y communiquoit, je me livrai
un moment aux idées charmantes qui
passerent par mon esprit. Je me rendis
à la porte de l' appartement de la marquise.
Au bruit que je fis pour l' ouvrir,
j' entendis tout d' un coup la voix d' un
homme (c' étoit Monsieur De Ferriere)
qui demanda qui étoit-là. Ah ! Ah ! Je
vous y prens, lui dis-je, sans me déconcerter,
vous êtes un bel astrologue !
Tandis que le ciel est tout en feu, et

p112

que l' on y voit la chose la plus extraordinaire
du monde, vous dormez
tranquillement. Las de vous chercher
par-tout, ne vous trouvant ni dans
votre lit, ni sur la terrasse, je suis enfin
venu ici : mais je ne sais si vous verrez
encore quelque chose, j' en doute. Que
je vous ai d' obligation, s' écria le bon
vieillard, avec une joie qui égaloit
presque la mienne ?
Pendant qu' il se levoit, j' entrai
pour répondre aux différentes questions
qu' il me faisoit sur ce que j' avois vu.
Tandis qu' il s' habilloit, et qu' il sortit
pour crier qu' on apportât de la lumiere
et ses lunettes, je me mis un moment
auprès de madame, qui n' osoit crier,
disoit-elle, parce que son époux étoit
là. Comme les momens étoient précieux,
nous abrégeâmes le cérémonial ;
ensorte que quand la lumiere
parut, j' étois à dix pas du lit, couché
sur un sofa, d' où je demandai au marquis,
d' un air grave si les lunettes
étoient bonnes.

p113

Quand tout fut préparé, j'ouvris
une fenêtre, en annonçant au bon
homme qu' on ne voyoit plus rien, et
qu' il pouvoit se recoucher. Me recoucher,
dit-il ? C' est pour le coup que
vous auriez raison de vous moquer de
moi. Vous, qui avez tout vu, vous pouvez
y aller ; peut-être paroîtra-t-il encore
quelque chose. Plus je le pressai
de se remettre au lit, disant cependant,
par exclamation : que cela étoit
curieux à voir ! Quel dommage que
vous ne l' ayez pas vu ! Moins il avoit
envie de rester. Nous sortîmes ensemble.
Il prit le chemin de son jardin, et
moi je revins sur mes pas auprès de
la jeune marquise, qui éclata de rire
en apprenant que je n' avois rien vu,
et que c' étoit par présence d' esprit
que j' avois trouvé tout d' un coup ce
prétexte qui m' avoit si bien réussi. Cela
est fort bien, dit-elle. Ne comptez cependant
pas passer la nuit auprès de
moi ; retirez-vous dans votre appartement ;
vous devez être satisfait. Cela

p114

ne m' empêcha pas de demeurer. La
belle ne voulut pas sans doute se donner
la peine de crier, parce que son mari
étoit trop loin pour cette fois, et qu' il
n' auroit pas entendu.
Je passai avec elle environ deux
heures les plus délicieuses. Il semble que
les plaisirs sont plus vifs quand l' amour
nous les procure par quelques ruses.
De crainte d' être surpris par Monsieur
De Ferriere, je m' arrachai enfin avec
peine d' un lieu si plein de charmes.
En retournant dans ma chambre, je vis
avec surprise que le marquis en sortoit.
Avant qu' il m' eût apperçu, je courus
à une fenêtre d' un corridor voisin, par
lequel il devoit passer. Il ne tarda pas à
m' y appercevoir. Est-ce vous, me dit-il ?
Vous m' avez fait une peur épouvantable,
je croyois voir un phantôme,
ou un voleur. Un homme d' esprit,
lui dis-je, ne s' épouvante de rien. Je
viens de me relever pour examiner s' il
ne paroissoit rien davantage, auquel

cas j' aurois été vous rejoindre. Non,

p115

me dit-il, je n' ai rien vu. Je vous l' avois bien dit, lui dis-je, vous n' avez pas voulu me croire. Allons-nous coucher, croyez-moi ; vous êtes content, et moi aussi. Nous nous quittâmes ainsi les meilleurs amis du monde.

Avec les dames il n' y a que la premiere séance qui coûte. J' ai vu depuis l' aimable marquise autant de fois que l' occasion s' en est présentée. Je ferois un livre entier de tous les tours que nous avons joués à son époux. Je me réserve le plaisir de te les conter de vive voix. Je ne puis cependant m' empêcher de t' en dire encore un.

Une nuit que j' avois eu le secret de me glisser dans l' appartement de Madame De Ferriere, en rentrant sur mes pas, après avoir feint de sortir, le marquis s' avisa de venir voir son épouse, pendant que j' étois tranquillement à ses côtés. Il fallut battre en retraite. J' avois dérangé ses plaisirs : il déranger les miens pour cette fois. Je n' eus que le tems de me jeter dans

p116

un petit cabinet à toilette, avec ce que je pus saisir de mes habits qui étoient sur un fauteuil. J' oubliai le principal ; c' étoit ma robe, qui étoit sur les pieds du lit. Le moyen de l' aller reprendre ? La femme de chambre, que j' avois eu soin de mettre dans mes intérêts, couchoit dans un autre petit cabinet voisin. Je frappai doucement à sa porte. Elle m' ouvrit, et parut sensible au malheur qui venoit de m' arriver, elle me promit d' aller le lendemain dès le matin retirer ma robe. Que devenir pendant tout ce tems ? Je fis ce que tout autre eût fait à ma place ; cette fille en valoit bien la peine. Sans avoir l' air délicat de sa maîtresse, elle est à

peu près de sa taille ; elle a le visage gracieux, la gorge belle, et enfin de quoi exciter les desirs d' un homme moins amoureux que moi ; d' ailleurs, les services qu' elle m' avoit rendus, et celui qu' elle devoit encore me rendre, m' engageoient à la reconnoissance. Un turc, dont la maîtresse étoit contente,

p117

ne lui parut pas à mépriser. Elle ne fit qu' autant de façon que l' usage en permet en France. Elle dit non, et ne laissa pas que d' agir comme si elle eût dit oui. Je n' ai que lieu de me louer de son zele.

à peine étoit-il jour, qu' elle se rendit dans l' appartement de sa maîtresse, pour me rapporter ma robe. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu' elle revint me dire que monsieur venoit d' en sortir pour aller rêver au jardin, selon sa coutume, et que par abstraction il avoit mis ma robe pour la sienne ! Elle ouvrit une fenêtre en même tems, et me le fit voir, qui, occupé de quelque système nouveau, se promenoit en long et en large. Je ne pus m' empêcher de rire. J' entrai dans la chambre de la marquise, qui frémit à cette nouvelle. Je lui donnai quelques baisers, et pris mon parti en galant homme.

On rapporta la robe du marquis dans sa chambre, et je retournai sur le champ chez moi, d' où j' écrivis à Monsieur De

p118

Ferriere de me renvoyer ma robe, que j' avois oublié chez lui la veille, où je l' avois quittée pour me mettre à table. Cela parut probable. Le bon homme ne fit que rire de cette scene, et me fit réponse qu' il ne savoit où il l' avoit trouvée ; mais qu' au moment qu' il lisoit ma lettre, il avoit ma robe sur ses épaules. Il retourna dans son cabinet, où il trouva la sienne dans l' endroit accoutumé,

ce qui ne lui fit pas naître le
moindre soupçon. Il demanda de mes
nouvelles. Mon domestique, bien instruit,
lui dit que j' avois été malade
toute la nuit, et que je m' étois plaint
de ce qu' on faisoit trop bonne chere
chez lui.

Après Madame De Ferriere, j' eus
affaire à la femme la plus fiere que
j' aie jamais connue : aussi étoit-ce une
duchesse. Tout se faisoit chez elle
avec poids et mesure. Elle ne pouvoit
souffrir que je la baisasse sur la bouche.
Elle exigeoit de moi que je misse bas
mon turban pour recevoir ses faveurs.

p119

Je fus congédié pour avoir voulu une
fois toucher sa gorge. Je n' en fus pas
bien fâché : de tels amours n' étoient
gueres le fait d' un turc.

Quelle variété dans les caracteres !
Celle qui lui succéda, quoique d' aussi
bonne condition, étoit d' une impudence
qui faillit me déconcerter. Non
contente de me tout accorder, sans
presque se le faire demander, il n' est
point de liberté qu' elle ne prît avec
moi, et qu' elle ne me permît, avec
une hardiesse telle que je n' en vis
jamais.

Une de ses parentes, que j' eus occasion
de connoître quelque tems après,
ne lui ressembloit gueres. Elle étoit un
peu timide, d' une délicatesse capable
d' impatienter le moins empressé de
tous les hommes. Ce ne fut qu' après
un tems infini, et des complaisances
sans bornes, que je pus la résoudre à
m' accorder quelque chose. Elle me disoit
toujours que je la tourmentoie
trop ; qu' on disoit que cela échauffoit

p120

horriblement ; qu' après qu' elle auroit
pris le petit lait au mois de mai, ou
les eaux de Passy, elle verroit. Enfin

le mois de mai passé, et le petit lait pris, je présentai tout de nouveau ma très-humble requête à cette dame, qui me demanda quinze jours pour se remettre d' une saignée. Ce terme expiré, un soir que je conjurois cette belle d' avoir quelque égard à ma constance, elle parut prête à céder à mes transports. Comme je voulus lui en donner des marques : sur un fauteuil, me dit-elle ! Y pensez-vous, Achmet ! Cela seroit capable de m' estropier. En vain je l' assurai que je me modérois si bien, que je ne l' incommoderois point ; il fut impossible de l' y résoudre. Passons sur ce sofa, lui dis-je. Je l' ai mesuré plusieurs fois, me dit-elle, et mon mari, avant que de partir pour la Bohême, faillit m' y casser la jambe. Je représentai à cette belle qu' il y avoit un lit dans son cabinet. Ah ! Pour un lit, dit-elle, passe. Je l' y conduisis par la

p121

main. Ce ne fut pas tout. Comme le lit n' étoit pas encore fait ; elle voulut remettre la partie à un autre jour ; mais, sans l' écouter, je l' y portai malgré elle le plus doucement qu' il me fut possible, et l' arrangeai de mon mieux. Elle n' y fut pas plutôt, qu' elle me demanda un oreiller, pour mettre sa tête, et me pria de desserrer ses jarretieres, et d' ôter ses pantoufles de ses pieds. Enfin après lui avoir encore fait boire un verre de ratafia de Neulli, j' entendis ouvrir la porte : c' étoit sa femme-de-chambre. La dame feignit avoir mal à la tête. Croirois-tu, belle esclave, que cette dame, après toute la peine que je m' étois donnée, eut envie de se relever pour laisser faire son lit, parce que, disoit-elle, la couverture faisoit un pli sous elle ? Mais sa femme-de-chambre lui représenta heureusement, que de tant se remuer, cela pourroit la tourmenter. Nous ne fumes pas plutôt seuls, que je voulus finir cette scene ; mais il

faisoit encore trop chaud : il fallut attendre que le soleil fût couché. Enfin, petit à petit, et avec bien des ménagemens, je jouis d' un bonheur que j' avois si bien gagné. Il fallut la laisser reposer une heure, comme après son petit lait. Depuis ce jour-là, toutes les fois que je voulus jouir des mêmes faveurs, il fallut faire les mêmes cérémonies. Ces petites minauderies ne laissoient pas de m' amuser et de mettre de la variété dans mes plaisirs. Une fermiere générale d' une beauté ravissante, mais encore plus bête, et dont l' ame se ressentoit du premier état de ses ancêtres, me tint huit jours en haleine. Enfin pour la réduire, il fallut lui dire que des duchesses, des comtesses et des marquises l' avoient devancée. Elle se crut honorée de les suivre, et jugea que je devois être un homme d' un mérite distingué. Bientôt elle en fut convaincue. Quoique répandu dans le grand monde, je ne laissois pas d' entretenir

les mêmes liaisons avec mes premieres connoissances, et l' aimable Thérèse étoit toujours ma maîtresse favorite. Il me prit un jour envie de réunir la plupart des filles que j' avois en différens quartiers, et de leur donner une fête semblable à celle que je vous donne de tems en tems dans mon serrail. Cette idée me plut d' abord, et je ne fus pas long-tems à la mettre à exécution. La maison de Thérèse, qui étoit proprement mon petit château de campagne, fut le rendez-vous de la compagnie, composée de douze personnes d' élite. C' étoient les mieux faites, les plus belles, et les plus gaies. J' étois seul d' homme. De plus, ces femmes savoient chanter et jouer des instrumens. Je leur avois fait présent à toutes d' une petite robe courte de

taffetas couleur de rose, garnie d' une
gaze en argent et d' un jupon semblable.
C' étoient-là les seuls habits
qu' elles mirent. Leurs cheveux bouclés

p124

descendoient sur leur gorge, qu' elles
avoient découverte, et d' une blancheur
éblouissante ? Car le sexe est charmant
en France.
Que cette assemblée étoit galante !
Elles commencèrent par danser toutes
ensemble, puis deux à deux, et enfin
seules. Couché sur un sofa, la tête
appuyée sur un carreau, j' étois spectateur
de cette scene enchantée, et je
jettois mon mouchoir à celles qui faisoient
sur moi de plus vives impressions.
Je commençai par Thérèse. Un grand
soupé suivit cette fête, et le vin, pere
des plaisirs, la fit recommencer avec
plus de chaleur qu' auparavant. Enfin
le sommeil s' empara de tous nos sens.
Quand je me réveillai le lendemain,
je me trouvai entre les bras de deux
femmes ; deux autres étoient couchées
sur les pieds de mon lit, et le reste
sur le sofa et les lits de repos qui
se trouverent dans cet appartement.
Je contemplai un moment tant de
charmes, dont je pouvois jouir à mon

p125

gré ; et me levant sans bruit, je fis
le tour de ma chambre pour les voir
de plus près. L' une étoit négligemment
penchée sur les genoux d' une de ses
compagnes ; une autre, dans un désordre
charmant, dormoit tranquillement,
ayant la tête renversée sur le
sein découvert de son aimable voisine,
et montrait le sien à demi caché par
une de ses mains ; toutes les autres
étoient dans des situations à peu près
semblables.
Elles se réveillèrent à un signal que
je fis. Ce fut un autre coup-d' oeil

enchanté que de les voir se lever à
demi endormies, et se disputer, en
chassant le sommeil de leurs yeux, le
bonheur de me donner le premier
baiser. J' en reçus un de chacune, et
fus après leur en rendre deux. Nous
passâmes de là dans un jardin, où un
léger déjeuner nous attendoit sous une
cabane couverte d' un feuillage épais
autour de laquelle régnoit un canapé
couvert de mousse et sémé de fleurs,

p126

apprêté par les mains des amours.
Cette verdure, mélangée de robes
couleur de rose de ces charmantes
françoises, et de l' argent que quelques
rayons du soleil venoient rendre plus
vive, en perçant à travers le feuillage,
faisoit une variété admirable. L' éclat
du vin qui brilloit dans les verres,
y ajouta bientôt de nouveaux charmes,
que l' amour rendit inimitables.
Comme c' étoit-là la dernière entrevue
que je comptois avoir avec ces
femmes, je leur fis à chacune des
présens conformes à leur goût, en leur
promettant de me souvenir toute ma
vie des bontés qu' elles avoient eues
pour moi. J' offris de faire un sort heureux
à celles qui voudroient me suivre
à Constantinople. Il n' y eut que Thérèse
qui eût assez d' amour pour le
désirer. Je commençai à l' en aimer
davantage. Après avoir fait de tendres
adieux à toutes les autres, je les renvoyois ;
car je méditois une conquête
qui demandoit tout mon tems, et qui

p127

pût dignement couronner les amours
que j' avois eu en France.
Que penseras-tu, chere Atalide, de
ce que je vais t' apprendre ? Je ne suis
plus cet Achmet généreux, qui, sensible
aux malheurs de la Marquise De
Chambertin, ne vouloit d' elle que la

gloire de l' obliger : le commerce des
françois, ou plutôt l' amour, m' a fait
avoir d' autres vues. On ne peut pas être
long-tems simple ami d' une femme
aimable : l' amitié n' est faite que pour
unir les personnes d' un même sexe :
l' amour a son domaine particulier, et
les feux qui croissent lentement n' en
deviennent que plus forts.
Un jour que je conversois à mon ordinaire
avec cette vertueuse dame sur
la bizarrerie des coutumes de sa nation,
je me trouvai des desirs si vifs,
que je n' eus pas de peine à m' appercevoir
que l' amour y étoit pour quelque
chose. Au lieu qu' auparavant je ne
voyois cette françoise que pour lui
procurer quelque soulagement, je commençai

p128

à en chercher auprès d' elle.
Pour lui donner tout mon tems, je
quittai mes autres connoissances :
Thérèse fut la seule que je ne lui sacrifiai
pas ; encore ne la voyois-je que
rarement. Tant d' assiduités de ma part,
mon air mélancolique, et mes yeux
qui n' avoient peut-être pas été si discrets
que ma bouche, engagerent la
marquise, un soir que nous étions seuls,
à me demander ce que j' avois. Vous
souplez, Achmet, me dit-elle. Seriez-vous
charmé de quelque beauté nouvelle,
insensible à vos vœux ? Pourquoi
garder le silence ? Ne suis-je plus
votre amie ? Craignez-vous que je
vous reproche d' aimer tant de femmes ?
Je ne suis pas si injuste. Elevé dès votre
enfance dans ces maximes, suivies par
les plus sages et les plus respectables
de votre nation, approuvées, recommandées
même par votre grand prophete,
je ne suis pas surprise de les
trouver dans votre coeur. Que vous êtes
bonne, madame, lui dis-je, de vous

p129

intéresser si fort au sort d' un malheureux,
indigne de vos bontés ! Oui,
j' aime ; mais celle que j' adore, élevée
dans une autre croyance, en me permettant
d' aimer plusieurs femmes, se
refuse d' aimer un seul homme. Si l' aimer,
c' est l' offenser, le ciel m' est
témoin que j' ai tout mis en usage pour
défendre mon coeur des charmes de
ses yeux. Ils sont plus forts que ma
vertu. Ne puis-je connoître cette heureuse
françoise, reprit Madame De
Chambertin ? Au lieu de languir ici
depuis quelques jours, pourquoi n' êtes-vous
pas à ses genoux ? M' y voilà, lui
dis-je, en embrassant les siens.
La marquise ne me souffrit pas long-tems
dans cette attitude charmante :
elle me releva en colere, et je fus quelque
tems sans oser la regarder. Je levai
enfin les yeux ; mais je ne pus soutenir
un de ses regards. Confus d' un aveu si
mal reçu, je voulus sortir. Rien ne vous
retient, me dit-elle d' un air fier. Il est
de françoises différentes de celles que

p130

vous avez connues jusqu' à présent.
C' est la facilité que vous avez eu d' en
trionpher qui vous a fait espérer, sans
doute, que je ne pourrois vous résister.
Adieu perfide ami. Je vous eus regretté,
et vous me forcez de vous haïr.
Je n' eus pas la force de répondre. Je
sortis, sans oser même jeter un regard
sur cette dame. Manon, que je trouvai
dans l' antichambre, me demanda ce
que j' avois. Je lui dis, en me laissant
tomber de foiblesse dans un fauteuil,
ce qui venoit de m' arriver. Elle me consola
du mieux qu' elle put, en me promettant
de faire pour moi ce qu' elle
pourroit auprès de sa maîtresse. Je lui
défendis de lui parler de mes amours,
mais elle passa mes ordres.
à peine fus-je sorti, que Manon,
qui crut que j' allois abandonner la marquise,
entra dans son appartement, et
lui reprocha le peu de reconnoissance
qu' elle avoit pour un homme qui lui faisoit
tant de biens depuis si long-tems.

Oui, madame, poursuivit-elle avec

p131

aigreur, sans ses secours, je ne sais ce
que nous serions devenues toutes deux.
Cet argent que vous attendiez vous a
manqué, et c' est ce turc généreux qui
me l' a remis pour vous le donner. C' est
encore lui qui paie chaque jour la dépense
que vous croyez faire à crédit,
en attendant de la cour une pension
imaginaire que vous n' aurez jamais.
Pendant ce discours accablant, l' infortunée
marquise fondoit en larmes,
et ne trouvoit pas de voix pour répondre.
Faut-il, dit-elle enfin, qu' il soit
si généreux et si cruel tout ensemble ?
Que ne me laissoit-il sortir de cet appartement ?
Ou prendre de quoi lui
rendre tout ce que j' en ai reçu ? Aimez-le,
madame, reprit Manon, et le
tendre Achmet se croira trop bien payé.
Quel amour crois-tu, reprit-elle, qu' il
exige de moi ? Se contenteroit-il d' un
simple aveu ? Hélas le ciel m' est témoin
que, charmée de ces vertus que tu lui
connois, je n' userois pas de feinte en
lui disant que je l' aime : mais que n' aurois-je

p132

pas à craindre, s' il en étoit instruit ?
Sûr de régner dans mon coeur,
il deviendrait téméraire, et peut-être
aurois-je la foiblesse de l' écouter. Il
vaut mieux ne le plus revoir ; c' est le
plus sûr parti. Je vais écrire à Achmet
pour le remercier, et lui promettre de
lui rendre, le plutôt qu' il me sera
possible, l' argent qu' il m' a prêté de si
bonne grace. Où le prendrez-vous,
madame, interrompit Manon ? La providence
y pourvoira, ajouta la marquise
en se renfermant dans son cabinet.
Voici la lettre que Manon m' apporta
de sa part.
La Marquise De Chambertin
au bacha Achmet.

*j' ignoreis, généreux Achmet, les obligations
que je vous ai. Manon vient de
m' en instruire. On ne peut être plus reconnoissante
que je la suis. Je vais faire
un dernier effort pour trouver de quoi*

p133

*m' acquitter auprès de vous, et me dérober
pour jamais à vos yeux. Ne m' appelez
point cruelle. Il m' en coûtera
autant qu' à vous. Adieu. N' en ai-je
point trop dit ?*

Manon acheva de me convaincre que
j' étois aimé. Je lui reprochai son imprudence ;
mais la joie que me procura
cette nouvelle si consolante m' empêcha
quelque tems de penser à d' autres intérêts
qu' à ceux de mon coeur. Quoi ! La
marquise m' aime, me disois-je, et je
l' ai offensée, courons à ses genoux lui
demander ma grace.

Je retournai donc chez Madame De
Chambertin, que je trouvai fondante en
larmes. Elle me répéta de vive voix ce
qu' elle venoit de m' écrire, et me pria
en gémissant, d' oublier une infortunée,
accablée de trop de chagrins pour être
sensible aux douceurs de l' amour. Je lui
jurai un amour éternel ? Mais quels sermens
que ceux des amans ! Je fus bien
environ une semaine entière à voir cette

p134

dame tous les jours sans être parjure.
L' amour n' avoit pas ratifié le traité respectueux
que j' avois fait avec lui.

Un soir que je trouvai la marquise
plus gaie qu' à l' ordinaire, elle me fit la
lecture d' une lettre que lui écrivoit un
de ses amis, qui lui apprenoit que le
roi lui faisoit la pension qu' elle demandoit
en considération des services que
son époux avoit rendus à l' état. Je lui
en fis mon compliment, et lui en témoignai
ma joie. Je pourrai donc, me
dit-elle, m' acquitter envers vous. Je la
priaï de ne pas y penser, et l' assurai

que le bonheur de l' avoir obligée me
dédommageoit au-delà du petit service
que je lui avois rendu. Ses yeux, que je
n' avois jamais vus que couverts d' ennuis,
s' animerent. Cette tendre langueur qui
ne la quittoit jamais, mêlée d' un peu de
vivacité et d' enjouement, en ajoutant
de nouvelles graces à son visage, ralluma
en moi des feux qui n' étoient qu' assoupis.
En vain je voulus les éteindre,
ils s' augmentoient malgré moi ; et bientôt

p135

ma bouche fidele interprete de mon
coeur, exprima ce qu' il sentoit. J' oubliai
mes sermens, et j' en vins aux prieres.
Que ne me dit pas cette tendre
dame pour modérer mes transports ?
Mais s' opposer à une passion violente,
c' est vouloir arrêter un torrent dans sa
course. L' aimable De Chambertin, déconcertée
et surprise tout ensemble d' une
attaque si soudaine et si vive, eut à peine
le tems de réfléchir si elle se défendrait
ou non ; et mon bonheur suivit ma témérité
de si près, que tu vas voir que la
résistance que je trouvai ne fut pas bien
forte. Quoi qu' il en soit, je tombai aux
genoux de cette charmante françoise.
Je voulus la regarder ; mais couvrant ses
yeux d' une main, et me repoussant de
l' autre, en détournant la tête : allez,
me dit-elle avec douceur, allez, cruel
ami, vous vanter d' un si glorieux procédé.
Est-ce là ce que vous m' aviez juré ?
Pourquoi vous ai-je cru ? à ces mots,
tremblante entre mes bras, elle voulut
faire un effort pour me fuir. Je la retins

p136

par mille baisers dont elle n' eut pas la
force de se garantir. Nos yeux, après
s' être fuis long-tems, se rencontrèrent.
Les siens me reprochoient ma témérité ;
mais la douceur de son visage me disoit
que j' avois su profiter du moment favorable,
et que j' étois encore plus heureux

que téméraire. Enfin j' obtins ma grace.
Quelques efforts que je pus faire dans
la suite, il me fut impossible de retrouver
une seconde fois la marquise assez
foible pour en triompher. Il fallut me
contenter du nom d' ami qu' elle me donna
jusqu' à son départ pour Lyon, où
elle vient de se rendre, après avoir
été remercier le roi, qui lui procure
dequoi y vivre honnêtement dans le
sein de sa famille.

Enfin, belle Atalide, dans huit jours
nous quittons Paris. J' y ai joui de tous
les plaisirs. Rien ne me flatte plus en
France.

Zulime est la seule femme dont je
n' ai pu triompher ? Mais Dely n' en est
pas plus heureux ; il est aussi privé des

p137

caresses de sa chere esclave, qui nous
a remis tous deux à notre retour à
Constantinople. Cette fille, qui nous a
tant divertis par la singularité de ses sentimens,
en a encore adopté de tout
nouveaux. à présent elle n' ose regarder
un homme, pas même son cher Dely.
Je consacre à tes parens le peu de
tems qu' il me reste à demeurer ici. Ta
mere et tes soeurs jouissent d' une santé
parfaite. Elles me quittent à regret ; et
si tu ne me rappellois à Constantinople,
je les quitterois de même.

L' aimable Emilie, constante dans sa
vocation, ne paroît pas regretter le
monde qu' elle a quitté. Je la fus voir
hier. Elle te fait mille amitiés. Pour
Héloïse, l' aînée de toutes tes soeurs, cette
dédaigneuse, dont la fortune a duré
aussi peu que ses charmes, a bien diminué
de sa fierté. Ne trouvant plus personne
qui veuille l' entretenir, elle vient
de se résoudre enfin avec bien de la
peine, à demeurer avec ta mere ; et
Lucile, qui briguoit une place à l' opéra,

p138

est dans tout son lustre. Elle commence
à jouir de toute la fortune qui vient
d' abandonner Héloïse, sans que le sort de
ta soeur lui ait ouvert les yeux. Ta tendre
mere espere que dans quelques années
Lucile viendra rejoindre Héloïse :
elle attend ce tems avec impatience.
Avant que de partir, je leur ferai
tout le bien qu' il me sera possible ; et
compte que je ne les oublierai pas
de retour à Constantinople.
Thérèse veut bien se donner à moi et
m' accompagner. C' est une amie que je
vais te conduire, chere Atalide. Que de
momens heureux vont suivre mon arrivée !
Puissé-je te retrouver aussi tendre
que je t' ai quittée. Adieu. Que cet adieu
est différent de celui que nous nous fimes
les larmes aux yeux en nous séparant !
Celui-ci m' annonce que je te reverrai
bientôt : aussi est-ce avec joie que je le
prononce. Adieu.

QUATRIEME LETTRE

p139

*d' Achmet Dely-Azet, bacha à trois
queues, écrite de Constantinople, à
Madame La Marquise De Chambertin,
à Lyon.*

enfin, madame, nous avons quitté
la France, et c' est peut-être pour toujours
que je lui ai dit adieu. Triste souvenir
pour moi ! Quoi ! Je ne vous reverrois
plus, divine marquise ? Vous
m' avez, il est vrai, permis de vous
écrire. Foible consolation ! Un françois
pourroit se contenter d' une lettre ;
c' est, dit-il, le sentiment qu' il aime ;
mais un turc ne reconnoît de bien que
la jouissance de l' objet aimé. Où mon
amour ? Ai-je oublié que vous m' avez
défendu de ne vous jamais parler de
mes feux ? Ah ! Madame, il falloit donc
me défendre de vous écrire jamais. Que

p140

voulez-vous que je vous marque ? Confidente
de mes amours pendant mon
séjour à Paris, et de toutes les lettres
que j' écrivois à Atalide, vous entretiendrai-je
encore de cette chere esclave !
Hélas ! Je n' ai que trop de choses à
vous en apprendre ; mais je ne puis me
résoudre à commencer ce triste récit :
j' aime mieux vous entretenir de quelque
chose de plus divertissant.
à peine fûmes-nous embarqués,
que Said-Effendi, quittant la gravité
d' ambassadeur, parut un autre homme
à nos yeux. Il nous parla de la France
en des termes qui nous firent connoître
combien il est grand politique. Les
françois, nous dit-il, veulent qu' on aime
jusqu' à leurs défauts, et ce n' est
qu' en les imitant qu' on peut leur plaire.
J' ai flatté leur foiblesse, il est vrai, en
applaudissant à tous leurs caprices ; mais
ils ne m' ont point ébloui par leurs dehors
trompeurs, ni les dames par leur
retenue apparente : je ne suis point
la dupe de leur fausse modestie. Quoi !

p141

Said, interrompit le grand-maréchal,
auriez-vous aussi appris à les connoître,
ces françoises, dont vous voulez m' interdire
le commerce ? Leur caractere ne
se déploie qu' à proportion que l' on fait
quelques progrès auprès d' elles. L' on
ne peut juger parfaitement d' une parisienne
qu' après la derniere faveur reçue :
jusques-là elle est dissimulée. En a t-on
triomphé, c' est une autre personne ; une
aimable liberté regne dans tout son extérieur ;
vous devenez maître de tous ses
desirs : sa fierté l' abandonne ; elle ne sait
plus que vous obéir, comme si, en
triomphant d' elle, on lui avoit enlevé
tous ses droits ; de souveraine, elle
devient esclave. Tout le monde applaudit
à ce discours du grand-maréchal,
et chacun convint qu' il disoit vrai. Il
pouvoit bien parler des françois.
Comme il n' est rien de si ennuyant
que de voyager sur mer, où les mêmes
objets frappent toujours nos yeux, son

excellence nous proposa de raconter
par tour les aventures que nous avions

p142

eues en France. Personne ne se refusa
au plaisir public. Comme je me trouvois
à côté de Said-Effendi, il me pria
de commencer. Je récitai donc à la
compagnie une partie des histoires que
vous avez lues, madame, dans les lettres
que j' écrivois de France à ma
chère Atalide. Je leur parlai de cette
Zélie intéressée, qui me fit marchander
ses faveurs. Thérèse, quoique présente
eut aussi sa place dans le récit
que je leur fis de mes passe-tems à
Paris. Madame De Luzi passa en revue
comme les autres ; je racontai sa maniere
de payer au jeu. Je m' aperçus
sur-tout que l' histoire de la comete,
qui me procura les faveurs de l' aimable
De Ferriere, divertit fort la compagnie.
Le grand maréchal Aga Muteferrica,
impatient de parler, ne me laissa
pas le tems de finir : il nous entretint
pendant deux jours entiers de toutes ses
galanteries. Je voudrois, madame,
que la briéveté d' une lettre me permît

p143

de les raconter toutes. De l' aimable
brune de la rue du sépulchre, je passerois
à la blonde de la place des victoires,
je m' arrêteroïs quelque-tems à
la rue Saint-Honoré, celle des petits-champs
me fourniroit aussi plus d' une
aventure des plus amusantes, et l' hôtel
de son excellence serviroit de théâtre
à plusieurs scenes fort intéressantes. Le
grand maréchal finit par le récit de ses
amours avec l' aimable objet qui alluma
plus d' une fois le flambeau de la discorde
entre lui et Said-Effendi, qui ne se contenta
pas toujours de la petite personne
qu' on voyoit à l' hôtel sans conséquence,
n' ayant ni naissance, ni parure, mais
le plus beau corps du monde. L' amour

n' en demande pas davantage. On le
peint nud ; pour lui plaire, il faut lui
ressembler. L' ambassadeur n' eut pas plutôt
perdu de vue les côtes de France,
qu' il oublia jusqu' à la voix charmante de
l' aimable syrene, dont les tendres accords
l' avoient enchanté en Bourgogne.
Quand Aga Muteferrica eut fini son

p144

histoire, le jeune Dely commença la
sienne. Elle fut courte. Il ne parla que
de sa Zulime, et des aventures qu' il
avoit eues au temple de Jatab, situé
sur la montagne d' Alpheia. Il raconta
aussi ce qu' elle lui avoit fait souffrir à
Paris par la bizarrerie de ses sentimens.
Chacun le badina fort sur ce que, malgré
tout l' amour qu' il prétendoit qu' elle
avoit pour lui, il ne pouvoit obtenir
ses faveurs que quand elle ne les refusoit
à personne. Le grand-maréchal
voulut gager, qu' avant son arrivée à
Constantinople, il triompheroit de
Zulime. Dely qui connoissoit l' humeur
entreprenante de Muteferrica et la simplicité
de la persane, ne la voulut pas
mettre à cette épreuve. Comme elle
étoit absente de la compagnie, il parut
inquiet, et sortit sur le champ pour
l' aller rejoindre.
Said, fils de son excellence, qui
rentra avec Zulime sur ces entrefaites,
excita les ris de toute l' assemblée. Ils
redoublèrent à la vue de l' étonnement

p145

de Dely, qui crut lire dans les yeux
de sa belle que le jeune seid ne lui déplaisoit
pas. Désespéré, il fit un effort
pour cacher son trouble, et affecta une
tranquillité dont son coeur étoit bien
loin de jouir. C' est à vous, aimable
seid, dit le grand-maréchal, c' est à
vous de nous raconter vos aventures.
Quoique dans l' âge le plus tendre, il
n' est pas que vous n' en ayez eu quelques

unes à Paris, j' en ai pour preuves les larmes que je vous vis répandre en quittant cette ville ; n' y auriez-vous point laissé votre coeur ? Quand on est jeune on se laisse aisément séduire. Hélas ! Reprit seid avec modestie, et une timidité assez naturelle à la jeunesse, hélas ! Je n' avois jamais connu de femmes que ma mere et mes soeurs, et je croyois les aimer au-delà de tout : mais je sens bien que l' on peut aimer davantage. Ce qui me surprend, c' est qu' une étrangere, que je n' avois jamais vue, en moins d' un jour m' ait été plus chere que ma mere même : je ne l' aurois jamais

p146

cru. Voilà mon histoire. Vous n' en serez pas quitte à si bon marché, ajouta Aga Muteferrika. Vous nous avez imité dans nos amours, vous nous imiterez, s' il vous plaît dans le récit exact et circonstancié que nous en avons fait. Puisque vous le voulez, repartit seid, il faut vous satisfaire. Ne vous attendez pas à quelque chose de fort extraordinaire : rien de si simple que ce que j' ai à vous raconter. Il vous souvient, maréchal, du jour que vous m' emmenates pour la premiere fois avec vous chez Madame De Tal votre bonne amie. Vous savez que vous demeurates seul plus de deux heures avec elle dans son appartement, et que vous me laissates avec Mademoiselle De Tal âgée d' environ quatorze ans. C' est elle qui est le sujet des pleurs que vous m' avez vu verser, et que je verse encore. Je n' ai rien de plus à vous dire. N' êtes-vous pas satisfait ? Pas encore, repartit le maréchal. Ce que vous venez de nous apprendre est déjà quelque chose ; mais

p147

il faut nous dire le commencement, le milieu et la fin de cette histoire. Quels furent, par exemple, les premiers discours

que vous tintes à cette belle ? Quel
vous répondit-elle ? Hardi, répondez-moi
seulement, je vous interrogerai.
Quand vous nous eutes laissez seuls,
reprit seid, Mademoiselle De Tal
vint s'asseoir sur le sofa où j'étais. Nous
demeurâmes quelque tems sans rien
dire : la peine que j'avois de parler
françois me rendoit timide. Cette jeune
françoise prit la première la parole,
et me dit qu'elle m'aimoit mieux que
tous les autres turcs, parce que je
n'avois point de barbe. Je lui répondis
que je l'aimois aussi plus que toutes
les autres parisiennes ; mais que je ne
savais pas pourquoi je ressentais je ne
sais quel trouble en sa présence, que
je n'éprouvois nulle part. C'était de
l'amour, interrompit le maréchal. Que
ne m'en faisiez-vous confidence ! J'aurois
été votre conseil. Un pareil conseiller
est souvent dangereux, dit-il.

p148

Je vous avois vu, poursuivit seid,
baiser la main de Madame De Tal...
je baisai celle de sa fille, qui rougit aussi-tôt,
et moi aussi. Je n'osai plus la
regarder. Peu-à-peu cependant, en
promenant mes yeux de côté et d'autre,
ils s'arrêtèrent sur elle, et je
trouvai les siens fixés sur moi. Elle se
leva, se promena par la salle, et après
qu'elle m'en eût fait examiner les tableaux,
nous descendîmes dans le jardin.
Je courus à la première fleur que
j'aperçus, pour en faire présent à Mademoiselle
De Tal... elle l'accepta avec
plaisir, et la glissa dans son sein. Son
mouchoir, qu'elle détourna un peu
pour cet effet, me laissa voir la plus
belle gorge du monde. J'ignorois la
cause du plaisir que je ressentais à
cette vue, et j'aurois voulu qu'il pût
toujours durer. Nous avançâmes sous
une charmille épaisse, où je baisai encore
la main de cette jeune françoise.
Elle rougit, mais bien moins que la
première fois ; et moi je ne rougis plus.

Nous nous assîmes sur une espee de gazon. Je me sentois tout autre. Mon coeur s' agita ; tous mes sens se troublèrent ; ma voix expira sur mes levres, et mes yeux pleins de langueur dirent mille choses que je n' avois jamais pensées. J' aurois bien voulu détourner le mouchoir importun qui me cachoit le sein de Mademoiselle De Tal... je manquois de hardiesse. Vingt fois, sous prétexte de ranger mieux le bouquet dont je lui avois fait présent, j' en approchai ma main, mais je n' osai jamais aller plus loin. Nous nous amusâmes pendant quelque tems à je ne sais quel jeu qu' elle m' apprit, et que nous continuâmes jusqu' au moment que vous parûtes avec son aimable mere. Je suis au désespoir, interrompit le grand-maréchal, d' avoir troublé vos plaisirs. C' est donc là toute l' histoire de cette journée. Il me souvient que quelques jours après, ayant dit devant vous que j' allois voir Madame De Tal... vous me priâtes de vous y mener. C' étoit sans doute pour

revoir sa charmante fille. En demeurâtes-vous encore au mouchoir ? Parlez hardiment. Seid répondit ingénument qu' elle n' en avoit point mis ce jour-là : que sa joie en fut si grande, qu' à peine le grand-maréchal avoit pris la route du cabinet de la dame, qu' il embrassoit la demoiselle avec transport. Elle s' en fâcha d' abord, poursuivit le fils de son excellence ; mais sa colere ne dura pas long-tems : voyant même que j' étois fort triste et fort rêveur, elle me dit plusieurs fois qu' elle me pardonnoit. Je la priai d' oublier ma témérité. Elle parut sensible à mon repentir. Ce n' étoit pas assez. Mes feux s' augmentoient de plus en plus, et je n' osois plus rien entreprendre, de crainte de lui déplaire. Réduit à être plus respectueux, sans être moins tendre, mes peines croissoient avec mon amour.

Je quittai Mademoiselle De Tal
plus passionné que jamais. Un voyage
que je fis à la cour avec mon pere me
priva pendant quelque tems de la vue

p151

de l' aimable objet de toute ma tendresse.
Je connois l' amour depuis peu.
Une passion naissante s' accroît par les
obstacles, et un peu d' absence ne sert
qu' à l' irriter. La cour, que j' avois vue
avec tant de plaisir, et si brillante environ
un mois auparavant, me parut sans
agrémens : les mêmes choses qui m' avoient
frappé, attiroient à peine mes
regards en passant : enfin, insensible jusqu' aux
bontés que le roi me témoigna,
au milieu de tant de merveilles, je ne
voyois que Mademoiselle De Tal...
je ne pensois qu' à elle : et à ce que cachoit
son mouchoir, interrompit malicieusement
le grand-maréchal. Le
jeune seid, déconcerté par cette parole,
finit-là son histoire, et ce ne fut que
quelques jours après qu' il nous apprit
ce qui suit.
Dans une visite particuliere qu' il
rendit à Madame De Tal et qu' il
eut le bonheur de ne pas trouver, il se
fit introduire vers la demoiselle, qui
étoit pour lors malade et dans son lit.

p152

Une gouvernante qu' elle avoit avec
elle empêcha le timide seid de témoigner
à cette belle tout l' amour qu' il
ressentoit au fond de son coeur. La
jeune françoise, surprise par son amant
dans un désordre extrême, demanda
aussi-tôt un miroir, une coëffure et des
rubans. L' envie de plaire est l' aurore
qui annonce l' arrivée de l' amour dans
le coeur d' une jeune personne ; aussi se
faisoit-il déjà sentir dans celui de cette
aimable demoiselle. La premiere parole
qu' elle dit au fils d' Effendi, fut
qu' elle étoit charmée de le voir. Elle

ajouta tout bas, que c' étoit son absence
qui l' avoit mise dans l' état où il
la voyoit.

Ce fut-là la première marque que
j' eus, nous dit seid, de la tendresse de
Mademoiselle De Tal à mon égard.
Je m' approchai de son lit avec un doux
frémissement ; elle me tendit la main.
Après y avoir porté mes lèvres en tremblant,
je la serrai dans la mienne. Au
lieu de s' offenser de ma hardiesse, elle

p153

en parut charmée, et porta elle-même
une seconde fois sa main contre mes
lèvres. Elle fit un mouvement,
comme pour approcher la mienne de
sa bouche ; mais par un mouvement
contraire, elle la repoussa doucement :
la réflexion, ennemie déclarée des
amours, étoit sans doute venue sur ces
entrefaites. Elle ne fut pas écoutée long-tems.
Je commençai par souhaiter être seul
avec Mademoiselle De Tal et je
ne savois pas pourquoi ; je ne fus
pas plutôt sans témoins, que je demeurai
interdit, sans oser lui parler, ni
même la regarder. Je tombai languissamment
dans le fauteuil qui étoit à
côté de son lit, où je demeurai près
d' un quart-d' heure dans la situation la
plus embarrassante de ma vie. Je ne
pouvois démêler ce qui se passoit dans
mon coeur. J' avois des desirs violens ;
et quand je voulois les connoître, je
n' y comprenois rien. La seule présence
de Mademoiselle De Tal ne suffit

p154

donc pas pour me rendre heureux, me
disois-je, puisque je suis avec elle, et
que je ne suis pas content ? Quoi ! Interrompit
le grand-maréchal, vous
ignoriez à votre âge à quoi vous étiez
propre, et votre petite nature ne vous
parloit pas assez distinctement de ses
besoins ? Les yeux de votre amante ne

devoient-ils pas vous en faire assez
concevoir ? Hélas ! Poursuivit seid,
sans doute que cette françoise n' en
savait pas plus que moi. Et qu' avez-vous
appris depuis, reprit Aga Muteferrika
d' un ton badin, l' énigme s' est-elle
dévoilée à vos yeux ? Voici le plus
intéressant de cette histoire ; songez à
n' en pas omettre une circonstance.
Sans doute que, médecin officieux, vous
guérites ce bel enfant.
La rougeur qui couvrit le visage du
jeune seid, et le silence obstiné qu' il
garda, fit croire à toute la compagnie
qu' il en étoit quelque chose, et que
ayant enfin connu son mal, il avait aussi
connu le remède. Il ne faut pas étudier

p155

long-tems les mysteres de l' amour :
quelque stupide que l' on soit, on est
bientôt maître en cet art : un coup-d' oeil,
la seule vue d' une femme aimable
nous fait faire bien du chemin en
un moment. Seid avait commencé par
être charmé des graces naissantes de
Mademoiselle De Tal... son coeur
s' étoit laissé prévenir insensiblement
en sa faveur : il s' y étoit élevé quelques
nuages ; des desirs y avaient pris naissance.
D' abord, c' étoit un mystere qu' il
ne comprenait pas. Il pense, il rêve,
la raison ne lui dit rien ; mais peu-à-peu
la nature se fait entendre : elle
l' instruit et le conduit elle-même au
port. La toile est levée ; Seid regarde,
et apprend qu' il étoit au monde sans
le connoître : il commence à sentir
qu' il a un coeur. L' aimable De Tal
n' en savait pas davantage. Jamais elle
n' avait peut-être formé un desir. Elle
voit un homme passionné ; la voilà en
un moment aussi savante que sa mere,
et le grand-maréchal n' en sait pas

p156

plus que Seid. Quel prodige ! L' amour

ainsi que le ciel, a ses phénomènes.
Ce seroit quelque chose de fort amusant
à vous marquer, madame, que
les degrés par lesquels ces deux amans
en vinrent à se donner des preuves
mutuelles de leur tendresse. Sans doute
qu' il y eut bien de petits combats
de part et d' autre. La jeune françoise
déconcertée ignoroit-elle où en vouloit
venir Seid ? Qui des deux le pensa le
premier ? En quels termes l' expliqua-t-il ?
Comment le jeune turc fut-il
reçu d' abord ! Que lui dit la belle après
sa défaite ? Que devinrent-ils tous les
deux pendant le doux moment ? Quel
fut leurs embarras après, à la vue de
l' un et de l' autre ? Leurs timides regards
se fuyoient sans doute ; peut-être
aussi se cherchoient-ils. Passons sous silence
ce qu' il ne nous a pas été possible
de découvrir. Tout ce que j' ai pu savoir,
c' est le chagrin qu' eut Seid de
quitter la jeune De Tal... depuis son
départ de Paris, il n' a pas passé de jour

p157

sans la pleurer : tant la première impression
que l' amour fait sur nos cœurs
est forte.
En vain le grand-maréchal voulut
savoir l' histoire tout au long ; il fallut
se contenter, comme les autres, et
deviner le reste. Et vous, charmante
persane, dit-il à Zulime, ne nous
conterez-vous pas aussi quelques aventures ?
Se pourroit-il que vous ayez
toujours demeuré fidèle à votre Dely ?
Auriez-vous fait le voyage de France,
sans avoir connu les françois à fond ?
Cette belle répondit naïvement qu' elle
avoit été au désespoir de ce que le
commerce des hommes y étoit défendu.
Sommes-nous, poursuivit-elle, hors
de l' empire du dieu qui regne en ce
royaume ? Mahomet et Jatab sont-ils
adorés sur ces mers ? Aga Mutefericca
lui répondit qu' oui. Dely, qui craignoit
des rivaux, lui avoit toujours dit que
non, se refusant le plaisir de jouir lui-même
de sa chère esclave, dans la
crainte de n' en pas jouir seul. Sa politique

lui devint inutile. Zulime le regarda tendrement, comme pour lui reprocher le peu d'empressement qu'il témoignait. Ce n'étoit ni le lieu ni le tems de s'expliquer. Dely se contenta de rendre tendres regards pour tendres regards, et bientôt ils trouverent le moyen de quitter la compagnie : en un moment je les perdis de vue. Ce fut pendant leur absence que le grand-maréchal fit connoître l'amour qu'il avoit conçu pour la jeune persane. Ne seriez-vous point mon rival, dit-il à Seid ? Que vous disoit cette fille pendant l'entretien que vous venez d'avoir avec elle ? Qu'elle étoit encore sous la puissance du dieu des françois, répondit le fils d'Effendi. Cette réponse, poursuivit Aga Muteferrika, donne assez à entendre la demande que vous lui faisiez sans doute. Vous avez raison. Pourquoi, tandis que nous nous ennuyons dans ce vaisseau, Dely et Achmet recevroient-ils seuls les caresses de leurs esclaves ? C'est à vous, dit-il à son

excellence, c'est à vous, qui nous commandez d'y mettre ordre. Je parle au nom de toute la compagnie. Qui de nous pourra passer encore quinze jours sans femme ? Que n'avons-nous ici une demi-douzaine de celles que nous avons de trop à Paris. Comme Dely étoit absent et que le discours du grand-maréchal tendoit à me faire mettre aussi Thérèse en commun, je pris la parole, et représentai à Said Effendi les droits que nous avons sur nos esclaves. Je le sais, me répondit-il avec bonté ; vous pouvez demeurer tranquille à ce sujet. Si vos esclaves veulent vous être infideles, et qu'elles vous trompent en secret, je n'en répons pas ; mais ne craignez nulle violence : je ne permets ici que l'amour à la françoise. Avoir une femme fidele, ou la croire telle, est à peu près la

même chose ; on est aussi tranquille d' une
façon que d' autre.
Je n' osai plus quitter Thérèse d' un
moment, et Dely demeura constamment

p160

attaché aux côtés de sa Zulime.
Avec ces sages précautions, nous arrivâmes,
je crois, à Constantinople,
sans ce qu' on appelle en France, être
coëffé.
La liberté que Said-Effendi avoit
donnée aux turcs de sa suite, d' attraper
ce qu' ils pourroient, me tenoit
dans des craintes continuelles : j' étois
obligé de souffrir sans cesse mille importuns
autour de moi, et d' entendre
toutes les fleurettes qu' ils contoient à
Thérèse. Je commençai à m' appercevoir,
pour la premiere fois de ma vie,
que la garde d' une femme n' étoit pas
un petit embarras. Je plaignis le sort
des françois, qui, par la liberté qu' ils
accordent aux leurs, se privent de
la tranquillité dont nous jouissons en
Turquie, assurez que nous sommes
que les nôtres ne peuvent nous manquer.
J' étois fatigué tout le jour, et
je n' osois la nuit me livrer aux douceurs
du sommeil. Je ne sais si le pauvre
Dely, pour s' être une fois trop endormi,

p161

ne perdit pas en un moment le
fruit de toutes ses veilles. Il se plaignit
un jour qu' à son réveil il avoit trouvé
le grand-maréchal fort près de Zulime,
ce qui l' inquiétoit fort. Aga Mutefericca
soutint cependant qu' il n' avoit eu aucun
mauvais dessein. Il fallut le croire,
malgré l' émotion et le trouble de Zulime,
qui s' en défendoit foiblement.
Peut-être commençoit-elle à s' appercevoir
que pour vivre en bonne intelligence
avec Jatab et Dely, il falloit
cacher au second ce que la loi du premier
ordonnoit : en un mot se conduire

comme les françoises, qui savent
ménager l' intérêt de leur époux et celui
de leur coeur, qui leur dicte en faveur
des hommes la même loi que Jatab.
Enfin, après bien des soins et des inquiétudes,
nous revîmes avec joie le
port de Constantinople. Je conduisis
d' abord Thérèse à Atalide. L' entrevue
de ces deux aimables filles fut des plus
tendres. Elles s' embrassèrent, comme
pour se promettre de vivre toujours en

p162

bonne intelligence. Jusques-là j' étois
charmé d' avoir en ma puissance deux
françoises d' un caractere si compatible.
Parmi les femmes de cette nation ce
n' est pas quelque chose de fort commun :
la jalousie et l' envie de se nuire
sont leurs défauts favoris. Mais quelle
fut ma surprise, lorsque j' apperçus
Atalide fondante en larmes ! à quoi
pouvois-je attribuer sa douleur ? Etoit-elle
devenue jalouse ? Comment me le
persuader ? Je l' avois vue vingt fois me
conduire elle-même de jeunes esclaves,
et revenir après dans mes bras avec
toute la tendresse dont elle est capable.
Je voulus essuyer ses pleurs. Laissez-les
couler, Achmet, me dit-elle, en me
repoussant doucement. Hélas ! Jamais
je n' eus tant sujet d' en répandre. Comme
sa tristesse augmentoit, et que ses larmes
redoubloient, je la conjurai de
me dire ce qui pouvoit l' affliger dans
le tems que de retour à Constantinople,
ma présence devoit lui rendre toute sa
gaîté. N' êtes-vous pas charmée de me

p163

revoir, lui dis-je ? Un regard languissant,
qu' elle laissa tomber sur moi, en
levant ensuite ses yeux au ciel, fut
toute sa réponse. Je m' approchai pour
lui prendre la main et la porter à ma
bouche ; mais, ciel ! Que vis-je ? Atalide
recula comme saisie d' horreur, et m' arracha

cette main adorable sur laquelle
mes lèvres avoient volé cent fois. Vous
ne m'aimez donc plus, lui dis-je avec
douceur ? Que vous a fait le tendre
Achmet ? Je prens le ciel à témoin
que vous n'êtes jamais sortie de mon
cœur. Interrogez cette jeune françoise
que je vous amene pour compagne ;
elle peut vous dire si j'ai passé un seul
jour sans lui parler de ma chere Atalide.
Thérèse lui confirma ce que j'avançois,
la félicita sur le bonheur qu'elle avoit
de régner sur mon cœur avec tant d'empire,
et finit par lui dire qu'elle s'estimerait
la plus heureuse des femmes,
si son sort étoit égal au sien. Hélas !
Mon triste sort n'est pas à envier, reprit
Atalide, en embrassant Thérèse.

p164

Elle n'eut pas la force d'en dire davantage.
Elle laissa échapper un profond
soupir, et baissant son voile, pour cacher
les pleurs qui couloient de ses
yeux, elle rentra dans son appartement.
Je conduisis Thérèse dans celui qui
lui étoit destiné, et revins ensuite auprès
d'Atalide. Je la trouvai négligemment
jettée sur son lit, sa tête appuyée sur
une de ses mains, en tenant un mouchoir
de l'autre. Je me mis auprès d'elle.
Elle se retira, et se jettant à mes pieds,
qu'elle tint embrassés pendant quelque
tems, elle me conjura de l'abandonner
pour toujours.
Je ne pus entendre cette proposition
sans frémir. Tous mes sens se glacerent ;
mes jambes tremblèrent, et ma
voix ne put se faire entendre. Je demeurai
un moment immobile, les yeux
attachés sur Atalide, qui avoit les siens
fixés en terre. Je la relevai de mes
pieds, et la portai dans mes bras sur
le lit qu'elle venoit de quitter. Elle

p165

n'eut pas la force de s'y opposer ; mais

elle n' y fut pas plutôt, qu' elle me pria
de l' y laisser tranquille. Esclave de ma
parole, ne voulant rien tenir, je n' eus
garde de rien promettre. Impatient de
satisfaire mes desirs, je lui représentai
le pouvoir que j' avois sur elle, et l' obéissance
qu' elle me devoit. Si je n' ai pas
encore fait usage de mon autorité, ajoutai-je,
ne m' obligez pas à commencer,
et à dire un, *je le veux* . Faites cesser
des pleurs qui m' outragent, ou dites-moi
ce qui les fait couler. Devriez-vous
manquer de confiance pour un
homme qui n' en a jamais manqué à
votre égard ? Je le vois, c' est que vous
ne m' aimez plus. Arrêtez, Achmet,
me dit-elle, vous allez trop loin. Si
mon coeur est coupable, mon amour
fait tout mon crime. Si je vous haïssois,
vous me verriez moins répandre de larmes.
J' en aime un autre, il est vrai ;
puisque vous voulez le savoir, je ne
vous en ferai pas un mystere. Je n' ose
décider entre vous deux. N' en soyez

p166

pas jaloux. C' est un dieu que je vous
donne pour rival, un dieu plein de
bonté, que j' ai outragé un million de
fois, et qui daigne encore se faire entendre
au fond de mon coeur. Il me dit sans
cesse de le suivre, qu' il oubliera le
passé. Je l' écoute avec joie. Je suis
prête à voler sur ses pas ; mais quand
je vois qu' il vous faut abandonner, et
vous laisser derriere moi, je ne sais qui
suivre, ou de l' homme, ou de dieu ;
vous triomphez chacun à votre tour.
Pourquoi ne puis-je avoir le mien, et
imiter Emilie ? Grand dieu ! Achevez
votre ouvrage.
Pressé d' achever le mien, et de regagner
entièrement le coeur d' Atalide,
je reconnus le tort que j' avois eu de
lui parler de sa soeur, et du bonheur
dont elle jouissoit dans un monastere.
Je fis à ma chere esclave une peinture
si vive des doux momens que nous
avons passés ensemble, qu' elle m' écouta
peu-à-peu. Je me mis en devoir
de les lui peindre d' une maniere encore

p167

plus touchante. Elle combattoit
contre elle-même. Je n' oubliai rien
pour en triompher. J' embrassai ses genoux ;
ma bouche se colla sur la sienne.
Elle soupira en pleurant. J' essayai ses
larmes ; et charmé de n' en pas voir paroître
de nouvelles, j' augurai bien de
ce premier succès. Mes yeux rencontrèrent
enfin les siens : nous nous regardâmes
quelque-tems en silence. Je
saisis ses mains, que je trouvai sans
force. La nature parle à son coeur, et
l' amour fut le maître. Bientôt je vis
renaître ces momens délicieux, connus
des seuls amans, et cette douce yvresse,
que Mahomet compare au bonheur
qu' il nous promet dans le ciel après
notre mort. Je prodiguai mille baisers
à Atalide. Elle me les rendit avec
usure. Nos transports redoublèrent.
Tout fut oublié et sacrifié à l' amour.
On est bien foible près de ce qu' on aime :
le coeur détruit souvent les projets de
l' esprit. Mon bonheur fut complet ; mais
il ne dura pas. Je fus un vainqueur

p168

malheureux, accablé sous le propre
poids de mes lauriers. Que ma victoire
me coute de regrets ! à peine je sortois
victorieux du champ de bataille,
les armes basses cependant, et tremblant
devant l' ennemi que j' avois renversé,
que je m' aperçus qu' il falloit livrer de
nouveaux combats.
Atalide reprit bientôt ses premiers
sentimens. Elle eut honte de m' avoir
cédé avec tant de foiblesse. Ses larmes
reparurent, ses prieres recommencerent,
et je revis à mes pieds cette belle
en suppliante. Vous venez de le voir,
Achmet, me dit-elle : quel fond puis-je
faire sur mes résolutions ? De grace,
permettez que je me sépare de vous.
Vous séparer de moi, lui dis-je avec

étonnement ? Et où voulez-vous aller ?
Rejoindre Emilie, poursuivit-elle, et
m' ensévelir dans un couvent, avec ma
soeur. Je ne puis vivre plus long-tems
dans un serrail. Mille remords m' agitent
sans cesse, et font de mon coeur un
théâtre affreux, où ma propre conscience

p169

vient elle-même me livrer des
combats terribles. Si vous saviez, cher
Achmet, ce qu' il m' en coûte pour
m' arracher de vos bras, vous ne m' en
feriez pas un crime. Depuis le jour que
dans une de vos lettres vous me parlates
du bonheur d' Emilie, j' ai toujours
envié son sort. Si vous m' aimez,
soyez généreux. Vous pouvez me retenir,
je le sais, je suis votre esclave ;
mais quel triste plaisir aurez-vous de
m' arracher des caresses qui me coûteront
sans doute la vie ? Je n' ai plus
que des pleurs à vous donner. Pourquoi,
lui dis-je, me refuser la douceur
de les essuyer, puisque c' est la seule
consolation qui me reste ? Je voulus
engager Atalide à demeurer, en lui
promettant de ne jamais rien exiger
d' elle contre sa volonté. Je vous aime
trop, reprit-elle, peut-être serois-je
plus foible que vous : c' est moi-même
que je crains. Ne viens-je pas de violer
déjà mes sermens ! J' avois juré de ne
vous rien accorder, et je le comptois

p170

assez sur votre bonté, pour espérer
que vous ne me rendriez pas parjure ;
mais à peine avez vous paru, que j' ai
souhaité moi-même de l' être : et je me
fierois encore en moi ? Non, Achmet,
ce seroit manquer de prudence : je
mériterois de succomber si je m' exposois
au danger.
Pendant tout ce discours, j' étois demeuré
immobile, la tête appuyée contre
le lit, incertain du parti que je devois

prendre. D' un côté, je considérais
la perte que je ferois, si je laissois partir
Atalide ; d' un autre, je voyois le
peu de satisfaction que j' aurois de régner
sur un coeur en proie à la douleur.
Je n' étois pas accoutumé à voir couler
des larmes si cheres. Je me mis en devoir
de les essuyer. Vous prenez un
soin inutile, me dit Atalide. Que vous
sert d' effacer les traces de quelques
pleurs, si vous n' en tarissez pas la
source ? D' un mot vous le pouvez. Mais
ce mot, lui dis-je, me coûtera la vie.
Mourons donc tous les deux, reprit-elle,

p171

puisque sans ce mot je ne puis
vivre. Parce que vous n' êtes pas assez
généreux pour abandonner une foible
mortelle, voulez-vous que je vous sacrifie
un dieu qui m' appelle ? à ces
mots, je me laissai tomber sur le lit
contre lequel j' étois appuyée, et levant
les yeux vers le ciel, je demandai
au dieu d' Atalide ce que je lui avois
fait pour m' enlever ce que j' avois de plus
cher au monde. Dieu jaloux et cruel,
m' écriai-je ! Pourquoi ne te pas contenter
des voeux des mortels, sans exiger encore
le sacrifice de leur plus doux penchant !
Rival redoutable, que je ne puis
combattre, je vois qu' il te faudra céder.
Vous pouvez partir, dis-je à Atalide :
rien ne vous retient plus. Je vous
rends votre liberté, et vous ne me rendez
pas la mienne. N' est-ce point être
trop généreux ? C' est du moins m' être
bien cruel. Le dieu que j' adore, reprit-elle,
est le pere de ses peuples.
Souverain maître de l' univers, il peut
à son gré calmer ou dissiper les orages.

p172

Je l' invoquerai pour vous, invoquez-le
aussi. Il prendra soin de la tranquillité
de votre coeur. Offrez-lui le sacrifice
que vous faites de votre esclave.

Il lui est trop agréable, pour qu' il n' en
soit pas reconnoissant.
Fidele à Mahomet, dis-je à cette
françoise, le dieu qui m' inspira me
sera toujours sacré. Ce n' est point au vôtre
que j' offre un semblable sacrifice,
c' est à vous-même : vous êtes la victime
et l' idole. Si votre bonheur dépend
de vivre loin de moi, soyez heureuse,
j' y consens. Je n' examine point que le
mien dépende de vivre avec vous :
puisque je vous aime plus que moi-même,
je dois préférer votre félicité à la
mienne. Ah ! Reprit Atalide, pourquoi
me parler de votre amour, quand il
faut que je renonce à votre coeur ?
Hâissez-moi plutôt, s' il est possible.
Efforcez-vous de paroître moins aimable
que jamais à mes yeux. La peine que
j' ai de vous quitter n' est-elle pas assez
sensible ? Que n' êtes-vous ingrat, parjure,

p173

inconstant, cruel, barbare ? Faut-il
que vous ne soyez que tendre et généreux !
Oui, je le suis, lui dis-je, et
je vous aime assez pour renoncer à vous
quand vous voulez renoncer à moi. Que
l' heureuse France vous revoie. Pendant
le séjour que j' ai fait, elle n' a possédé
que mon corps ; maintenant mon
coeur, inséparable du vôtre, y vole
avec vous.
Un vaisseau françois, qui devoit
mettre à la voile dans deux jours me
fit prendre le parti d' y faire embarquer
Atalide. Puisqu' il falloit m' en séparer,
le plutôt étoit le plus propre à soulager
mes maux. Jouir de la présence de
l' objet aimé est sans doute le plus grand
des plaisirs : mais en jouir quand on
sait qu' on la va perdre pour toujours
est la plus sensible des peines. Je n' eus
pas plutôt dit à Atalide qu' un vaisseau
devoit partir pour Toulon, qu' elle me
conjura d' en profiter pour la renvoyer
en sa patrie. Je le lui promis, en commençant
à préparer ce qu' il falloit pour

p174

ce voyage, et les présents que je comptois
lui faire. Triste ministère pour un
tendre amant ! Je donnai à cette chère
françoise tout ce que j'avois de plus
précieux en pierreries, une somme
d'argent assez considérable, pour secourir
sa déplorable famille. Quel jour
que celui qui précède le moment
d'une séparation si cruelle ! Mes yeux
voyoient Atalide pour ne la plus revoir.
Cette seule idée me faisoit frémir :
tous mes sens se glaçoient, et je tombois
sans force aux genoux de mon esclave.
Vingt fois je fus tenté de rétracter
la parole que je lui avois donnée ;
mais la crainte de lui déplaire, et le
plaisir de faire son bonheur, me rendoient
bientôt ma première générosité.
Quoique transportée dans des climats
éloignés, me disois-je, je regnerai toujours
sur son cœur. Après ce que je fais
pour elle, pourroit-elle ne pas m'aimer ?
Si je la retiens, elle me haïra
sans doute. Quoi qu'il m'en puisse coûter,
dois-je balancer entre son amour

p175

et sa haine ? Puisse-t-elle me regretter
quelque jour ! Je serai trop heureux.
Que les heures s'écoulent rapidement
dans ces sortes de situations ! Il
me sembloit que la nuit plus prompte
qu'à son ordinaire, se hâtoit de répandre
ses voiles. à peine le soleil fut-il
couché, que je retournai vers Atalide,
que j'avois quittée pour quelque temps.
Quelle entrevue ! C'étoit le lendemain
que je devois la quitter pour toujours.
J'entrai dans son appartement en gémissant
et pénétré de la douleur la plus
vive. Mes yeux fixés en terre n'osoient
regarder cette tendre esclave. Enfin
un de mes regards échappé tomba sur
elle. Cette aimable fille couchée négligemment
sur un lit, soutenant sa
tête d'une main, fondoit en larmes. Je
m'approchai, sans être aperçu, pour
écouter ce qu'elle disoit tout bas. Elle
s'entretenoit du bonheur de sa sœur
Emilie, demandoit à son dieu de nouvelles

forces pour me quitter sans regret.
Grand-dieu, disoit-elle, vous

p176

seul connoissez l' amour que j' ai pour
Achmet, et la grandeur du sacrifice que
je vous fais. Achevez votre ouvrage.
Dieu d' Emilie, et qui fûtes le mien,
daignez le devenir encore. Enlevez-moi
promptement d' un lieu où tout me
parle d' un maître chéri et d' un amant
trop aimé. Ne l' offrez plus à mes yeux.
Je sens ma foiblesse.
Quoi ! Lui dis-je avec vivacité, en
me jettant à son cou, quoi ! Chere
Atalide, vous ne voulez plus me voir.
Est-ce donc là le prix de tant d' amour
que vous a marqué le tendre Achmet ?
Partez, vous le voulez ; cela me suffit ;
mais il me semble que je puis exiger
de vous un peu de reconnaissance. Vous
vouliez m' abandonner sans seulement
me dire adieu. Hé bien, fuyez, cruelle,
fuyez un malheureux qui voit naître
votre bonheur de ses larmes. Cette
Emilie, dont vous suivez si généreusement
l' exemple, est moins ingrate que
vous. Ce fut elle qui m' envoya prier
de ne pas partir sans la voir. Les adieux

p177

qu' elle me fit furent des plus tendres :
il m' en souvient encore.
Que vous êtes injuste, seigneur, interrompit
Atalide ! Quoi ! Vous doutez
de mon amour, vous qui en avez des
preuves si sensibles ? J' aurois moins à
pleurer, si je vous eus moins aimé.
Réduite par le sort à vivre dans un
serrail, si mon coeur se fût maintenu
libre, forcée de vous obéir, je n' aurois
pas été coupable : mais hélas ! Quand
j' aurois été autant et plus libre que
vous, mon coeur auroit toujours été
votre esclave. J' ai trop chéri des fers
que vous me rendiez aimables, pour
les voir briser sans regret. Dans la douleur

qui m' accable, j' ignore encore si
ce ne sont point eux que mes larmes
regrettent. Si vous me faites un crime
des pleurs que vous faites couler, vous
me rappelez l' exemple d' Emilie, qui
demanda, dites-vous, à vous voir.
Elle n' avoit pas, comme moi, à redouter
votre présence. Je dois me défier
d' une foiblesse que n' éprouva point ma

p178

vertueuse soeur, et dont j' ai plus de
peine à me défendre que jamais.
En finissant ces mots, Atalide voulut
baisser son voile sur son visage ; mais
je l' en empêchai, en la conjurant de
ne pas me cacher des charmes que bientôt
je ne pourrais plus contempler. Il
fallut livrer un petit combat, dont je
sortis heureusement victorieux.
Je soupai avec cette belle. C' étoit la
derniere fois que je devois y manger.
Quel triste repas ! Il commença par un
morne silence qui n' étoit interrompu
que par des soupirs et des larmes qui
se mêloient aux liqueurs que nous buvions.
Nos yeux, au défaut de nos
voix, étoient chargés de la conversation.
Que ne se dirent-ils pas ? Ils se
fuyoient, et se recherchoient ensuite.
S' étoient-ils retrouvés, ils en venoient
à de tendres reproches, que l' amour et
les pleurs accompagnoient toujours.
Enfin, le repas fini, Atalide voulut
demeurer seule. Je fis de vains efforts
pour l' engager à me laisser passer la

p179

nuît avec elle : mes prières furent inutiles.
Je ne pus résister à ses larmes :
il fallut la laisser, et me contenter de
baiser sa main, qu' elle retiroit encore.
à quelle extrémité me trouvai-je réduit,
moi qui l' avois vue mille fois
prévenir elle-même mes désirs et me
combler de ses caresses ! Je commençai
à en connoître le prix plus que jamais.

Quelle cruelle nuit ne passai-je pas !
Malgré tout ce que je souffrois, j' aurois
voulu qu' elle eût toujours duré.
à peine le jour commença, que je
maudis sa lumière. L' arrivée du soleil
fut le signal du départ d' Atalide. Accablé
de tristesse, je me rendis dans
son appartement. Elle n' étoit pas encore
levée. Ma vue l' effraya. Elle sauta
hors de son lit, où elle s' étoit jettée
toute habillée. Allons, Achmet, me
dit-elle, voici le moment redoutable :
armez-vous de courage. Le dieu que
j' adore m' a donné des forces. Je ne suis
plus cette foible Atalide, qui vous
quittoit les larmes aux yeux ; mais,

p180

que dis-je, poursuivit-elle ? Je sens que
mes yeux me trahissent ; quoi ? Je pleure
encore ? Adieu, Achmet, ajouta-t-elle
avec fermeté. Qu' on me conduise au
port.
Elle finissoit ces mots, quand on
vint avertir que le vaisseau partirait
dans une heure. J' y avais envoyé dès
la veille les présents que je faisois à
cette françoise : il ne me restait plus
qu' à l' y conduire elle-même. Elle fut
faire ses adieux à toutes ses compagnes,
qui la quitterent les larmes aux yeux.
Quel spectacle attendrissant pour moi !
L' aimable Thérèse parut la moins sensible,
soit que, nouvellement arrivée,
elle ne se fût pas encore liée avec
Atalide d' une amitié assez forte, ou
qu' un peu jalouse elle vît avec une joie
secrete partir celle qui auroit pu lui
disputer mon cœur. Atalide l' embrassa
en lui faisant de moi le portrait le plus
avantageux, et finit par lui raconter
toutes les bontés que j' avais eues pour
elle. Achmet, lui dit-elle, est le plus

p181

tendre des hommes : la vertu la plus
farouche s' adoucit avec lui. Il m' avait

achetée, il est vrai, comme esclave,
mais il a vécu avec moi comme avec
une tendre épouse. Si j' entrai dans son
serrail en pleurant, je le quitte de même.
Adieu, aimable compatriote, puisse le
ciel parler à votre coeur comme au
mien ! Thérèse répondit fort ingénûment,
que pour le présent elle ne
connoissoit pas de plus grand bonheur
que celui de faire ma félicité, qu' elle
en faisoit toute son étude, trop
charmée de pouvoir me rendre heureux ;
qu' elle souhaitoit cependant
pouvoir imiter quelque jour son généreux
exemple.
Ces deux charmantes filles s' embrassèrent
tendrement, et se séparèrent.
L' heure fatale approchoit. Tremblant
et accablé de douleur, j' avois à peine
la force de conduire Atalide par la
main à la porte du serrail. En traversant
son appartement, tant de fois
témoin de nos plaisirs, mes forces

p182

m' abandonnerent, et je tombai évanouie
à ses pieds, mes yeux mourans lui disoient
que j' expirois d' amour pour elle.
Aussi foible que moi, elle se précipita
dans mes bras, et collant son visage
sur le mien elle rapelloit mon ame
fugitive. à sa voix mes esprits se réveillèrent.
J' appellai Atalide à haute
voix, ignorant que j' étois avec elle.
Bientôt je la revis encore. Elle avoit
la tête renversée sur ma poitrine et les
yeux levez vers le ciel. Revenu, comme
d' un profond assoupissement, je ne pus
me résoudre à abandonner tant de
charmes. Je me sentis tout d' un coup
agité de la passion la plus violente. Je
ne fus pas maître de modérer mes
transports d' autant plus vifs que mon
coeur me disoit que dans un moment je
ne pourrois plus les satisfaire. Aveuglé
par l' amour, je n' écoutai plus rien ; ma
passion devint fureur. Envain Atalide
eut recours aux larmes et aux promesses
que je lui avois faites la veille ; je fus
insensible à tout : j' en vins jusqu' à lui

reprocher son ingratitude. De quoi
 un amant furieux n' est-il pas capable ?
 La tendre Atalide interdite et confuse,
 baissoit les yeux. Je me saisis de ses
 mains tremblantes, sans oser la regarder.
 Mes reproches la déconcerterent
 si fort, qu' elle ne me répondit plus un
 mot. Je la relevai ; mais à peine eut-elle
 fait quatre pas, qu' elle tomba prête
 à expirer de foiblesse, et moi d' amour.
 Nos regards se confondirent ; nos
 levres se collèrent les unes contre les
 autres ? Nos bras s' entrelacèrent :
 j' oubliai mes sermens. Atalide ne m' en
 fit pas ressouvenir : peut-être en ce
 moment oubliat-elle même ce qu' elle
 avoit exigé de moi, pour se livrer à
 mes transports avec plus d' ardeur que
 jamais.
 Quoi qu' il en soit, je fus heureux.
 Mais pouvois-je l' être long-tems ?
 Bientôt les pleurs d' Atalide recommencerent ;
 et se réveillant comme d' un
 profond sommeil, elle éclata en reproches
 contre moi.

Je me jettai à ses pieds, en la conjurant
 de me pardonner une faute commise
 par un excès d' amour. J' obtins ma
 grace. Qu' un coupable a-t-il à craindre,
 quand l' amour le fait régner sur le coeur
 de son juge ? Envain je voulus encore
 donner matiere à un nouveau pardon,
 j' en fus repoussé si vivement que j' en
 fis un sacrifice à Mahomet.
 Atalide ne voulut pas demeurer plus
 long-tems seule avec moi ; elle appella
 les esclaves que je lui avois donné pour
 l' accompagner et la servir pendant la
 route, et pleine de fermeté, elle marcha
 avec eux droit au port. Je la suivis
 jusqu' au vaisseau qui devoit la porter.
 Elle y monta généreusement, en s' appuyant
 sur mon bras, et disparut à mes
 yeux, en me jettant un tendre regard,
 qui fut le dernier. On n' attendoit qu' elle
 pour partir. à peine eut-elle mis le

pied dans le vaisseau qu' on mit à la
voile. Je demeurai immobile sur le
rivage, les yeux fixés sur le bâtiment
qui m' enlevait ce que j' avois de plus

p185

cher au monde. C' en est donc fait,
m' écriai-je dans le désespoir qui m' animoit,
c' en est donc fait je ne la
reverrai plus cette esclave adorable,
qui faisoit depuis tant d' années la
douceur de ma vie ! Un dieu jaloux
me l' enleve. Que ma générosité me
coûte cher.
De retour chez moi, je m' enfermai
dans mon serraïl, où je demeurai deux
jours entiers sans voir personne, insensible
à tous les plaisirs et en proie à
la douleur la plus amère.
Je me rendis enfin auprès de Thérèse,
qui par toutes sortes de caresses
essaya de soulager mes peines. Cette
tendre fille mérite par ses soins de
remplacer Atalide dans mon coeur.
J' ai commencé par lui donner son
appartement, qui est le plus commode,
et celui destiné à l' esclave qui m' est la
plus chère. Flattée de cette préférence
cette aimable fille, m' entretient sans
cesse du bonheur qu' elle à eu de me
plaire à Paris et de me suivre à Constantinople.

p186

Nous parlons souvent de la
France, qui m' est toujours chère puisqu' elle
vous possède, belle marquise,
et qu' elle va encore posséder ma chère
Atalide, qui doit vous visiter à son
passage à Lyon. Daignez, madame,
lui servir de protectrice dans un pays
où elle n' auroit besoin que d' elle même
si le mérite suffisoit pour s' y faire estimer.
Votre naissance vous y donne
un rang que toute votre vertu n' auroit
pu vous y procurer : vous le savez,
et vous me l' avez dit cent fois, que
le crime y est plus honoré que l' innocence.

Quoiqu' Atalide sorte d' un serrail,
je ne crains pas de la comparer à ce
que la France a de plus vertueux. Son
coeur à mon égard fut plus tendre que
criminel. J' ose, madame, vous l' offrir
pour amie. La distance de vos conditions
ne doit pas y apporter d' obstacle :
elle s' approche autant de vous
par ces sentimens nobles et généreux,
qu' elle s' en éloigne par sa naissance.

p187

Qu' importe en quel rang le sort l' a
fait naître ? Elle peut les honorer
tous.
J' espere, madame, que vous me
saurez gré du présent que je vous fais.
Vivez ensemble. Empêchez-la, s' il est
possible, d' aller se renfermer dans un
cloître pour le reste de ses jours. Elle
a dequoi ne pas vous être à charge ;
mes présens l' ont mise en état de se
passer de tout le monde, et je suis prêt
de lui en faire de nouveaux, encore
plus considérables que les premiers,
sans rien exiger d' elle qu' un peu de part
dans son cher souvenir. Je vous demande
la même grace, madame ; pourriez-vous
la refuser à Achmet ? Vous êtes trop
généreuse et trop tendre. Vous n' avez
à me reprocher qu' un excès d' amour,
faute bien pardonnable. Que n' ai-je le
coeur moins sensible ? Je ne vous aurois
peut-être pas déplu, et je regretterois
moins Atalide. Puisse-t-elle être heureuse !
Pour moi je ne le serai jamais,
puisque je ne suis pas l' auteur de sa

p188

félicité. Le plus grand plaisir dont
jouisse un tendre amant est de faire le
bonheur de celle qu' il aime. Je n' en
connois pas au-dessus.
Ce que Dely vient de faire pour
sa Zulime, prouve, madame, que je
ne suis pas le seul turc généreux. Comme
vous connoissez ces amans, dont

je vous ai déjà parlé tant de fois,
peut-être ne serez-vous pas fâchée de
savoir leur sort. Dely ne s'est point
laissé éblouir par les emplois brillans
dont il a trouvé son pere revêtu à son
retour : toujours constant pour sa
Zulime, il l'a tirée du rang de ses
esclaves pour en faire son épouse.
Ils vivent ensemble dans l'union la plus
parfaite.

Sans vouloir diminuer le prix de la
générosité de mon ami, je puis dire
qu'elle lui coûte moins que la mienne.
Le coeur peut former aisément le projet
de s'unir à ce qu'il aime : pour
l'exécuter, il ne se fait point de
violence ; mais qu'il est difficile de le

p189

déterminer, ce même coeur, à se
priver pour toujours de ce qu'il a
une fois su charmer ! Je le sais mieux
qu'un autre : j'en ai fait la triste expérience.
J'abandonne Atalide. Quel
sacrifice ! J'en frémis encore. Quoi !
Je ne la reverrai plus, et j'ai eu la
foiblesse, d'y consentir ? ... que ce soit
vertu, ou foiblesse, c'en est fait ; il
n'est plus tems ; Atalide ne vit plus
pour moi. Puisse quelque vent favorable
à mes vœux la ramener dans le
port de Constantinople. Dieu jaloux,
qui me l'a ravie, ne l'offre jamais à
mes vœux ; je ne lâcherois plus ma
proie : tout mortel que je suis, je te
serois un rival redoutable. Mais, hélas !
Tu triomphes. Que ne me ravissois-tu
ma vie, en m'enlevant ce qui en
faisoit le bonheur ? Je te donne Emilie,
et tu m'enlèves Atalide. Est-ce ainsi que
tu récompenses la vertu.
Marquise aussi vertueuse qu'aimable,
vous la verrez cette chère Atalide :
peut-être même l'avez-vous déjà vue

p190

au moment que vous recevez ma lettre.

Que vous a-t-elle dit d' Achmet ?
A-t-elle prononcé son nom avec joie ?
M' a-t-elle oublié pour toujours ? Non,
son coeur est trop tendre. Si elle pouvoit
me regretter et revenir ! ... vain
espoir, qui ne fait qu' accroître mes
maux. Faut-il que le seul remede que
j' y sache, soit de ne plus parler de ce
que j' aime ! Il faudroit aussi n' y plus
penser ; mais il faudroit n' avoir jamais
vu Atalide.

REPONSE

*de Madame La Marquise De Chambertin
à Achmet Dely Azet, bacha
à trois queues.*

je vous ai permis, il est vrai, de
m' écrire ; c' est un effet de mon imprudence ;
mais je ne vous ai pas promis

p191

de réponse : cependant, comme de
vastes mers nous séparent, et que je
me trouve à l' abri de votre témérité,
je ne puis vous refuser une lettre.
Heureuse si je n' eusse jamais eu avec
vous que ce commerce innocent ! Je
serois plus tranquille, et j' aurois moins
de larmes à donner à ma foiblesse.
Sans doute que j' eus ma place dans le
récit que vous fites de vos amours aux
compagnons de votre voyage. Il me
semble vous entendre y rappeler avec
plaisir votre triomphe et ma honte. Je
croyois les turcs plus discrets. Applaudissez-vous
de ma défaite. Si vous
pouviez voir les regrets qu' elle me
coûte encore chaque jour, peut-être
que votre victoire vous paroîtroit moins
flâteuse.
Tirons le voile sur ce moment malheureux,
dont mes pleurs ne me laisseront
jamais perdre le triste souvenir.
Par quel charme secret faut-il que vous
me soyez encore cher, vous que je devois
haïr ? Mais pourquoi vous parler

de moi, quand je n' avois pris la plume
que pour vous entretenir de votre
chere Atalide ? Je l' ai vue, cette aimable
françoise, que vous m' offrez pour amie :
nous mêlions nos pleurs ensemble au
moment que je reçus votre lettre. Si
la différence des nos conditions semble
s' opposer à l' union de nos coeurs, d' autres
raisons nous engagent à nous aimer.
Les amis que nous donne la fortune
sont moins tendres que ceux que les
mêmes malheurs réunissent. Toutes les
deux, victimes de votre passion, et
conservant encore pour vous le souvenir
le plus tendre, malgré notre repentir,
pourrions-nous ne pas être liées de
l' amitié la plus étroite ? Nous nous disputons
quelquefois la gloire de vous
avoir le plus aimé. Atalide prétend
l' emporter sur moi ; mais c' est à regret
et par complaisance que je lui
cede. Que nous sommes bien partagées
de la foiblesse de notre sexe ! Nous
pleurons notre honte, et nous voulons
nous en faire un trophée. L' amour est-il

donc un mal incurable, et n' en peut-on
guérir entièrement ?
Je n' avois pas besoin de votre lettre
pour m' engager à retenir Atalide avec
moi : il ne falloit que me procurer le
bonheur de voir cette aimable fille.
Que vous étiez heureux de posséder un
semblable trésor ! Je vous pardonne
les larmes que vous coûte son départ :
la perte que vous faites est irréparable.
Atalide fût-elle sans belles qualités,
elle vous est chere : ce seul motif me
l' a rendue précieuse ; mais que dis-je ?
Ne vous donnerai-je jamais que des
marques de ma foiblesse ? Mere de famille,
est-ce donc là l' exemple que je
dois donner aux enfans qui m' environnent ?
De quel front puis-je chaque
jour prêcher la vertu à ma fille, quand,
plus sage que moi, l' innocence de sa
vie me reproche sans cesse la honte de

la mienne ? Sans vous, Achmet, fidele
aux cendres de mon époux, je n' aurois
rien à me reprocher. Pourquoi

p194

fûtes-vous si généreux ? Pourquoi fus-je
si reconnoissante ? Que ne me laissiez-vous
périr de misere ? Que ne vous
ai-je plutôt laissé périr d' amour ? Foible
contentement. Que nous reste-t-il de
ce plaisir passager ? à vous l' idée affreuse
d' avoir déshonoré une femme
vertueuse, et à moi des larmes que le
tems n' a pu sécher.
J' ai reçu cependant avec joie les
présens que vous m' envoyez. Sensible
à votre tendre ressouvenir, comptez
que je ne vous oublierai jamais. Tant
que de si vastes pays nous sépareront,
je puis vous aimer et m' entretenir avec
vous sans crainte. D' ici je me sens
forte : je ne vous trouve qu' aimable :
j' oublie que vous êtes un homme dangereux.
Je viens de recevoir une lettre de
Madame De Corcelange, mon amie.
Elle se plaint fort de son cher Dely,
votre parent, que vous m' avez amené
plusieurs fois. Elle auroit fort souhaité

p195

le retenir à Paris. Voici en quels termes
s' explique cette tendre affligée. Faites-en
part à son fils.
" il est enfin parti, madame, ce
turc aimable, que je caroissois si souvent
en votre présence, ce fils que
j' aimois plus que moi-même. L' empressement
de revoir son pere l' a
rendu insensible aux prieres et aux
larmes de sa mere : rien n' a pu le retenir.
Je mourrai contente cependant
puisque j' ai pu embrasser une fois en
ma vie ce tendre fruit de mes premieres
amours. Que ne puis-je avoir
rendu le dernier soupir dans ses bras !
Témoin de ma mort, il l' auroit apprise
à Muley, que je ne reverrai

jamais. Il m' auroit pleurée, car il
est tendre, madame. Il me souvient
encore du jour qu' il me rendit sensible.
Hélas ! Il ne me reste que ce
triste souvenir : pourquoi me le rappeler ?
Dely vous a-t-il été voir en
passant à Lyon ? Je le lui avois recommandé,

p196

et il me l' avoit promis,
etc. "
toutes les fois que je pense à Madame
De Corcelange et à son fils, je
tremble pour moi. Grand dieu ! Que
deviendrois-je, cher Achmet, si j' avois
le même malheur ? ... quoi, il faudroit
aussi me priver pour toujours de la
vue d' un enfant qui n' auroit point de
part au crime qui l' auroit fait naître !
Je frémis à cette seule pensée. Puisse
ma faute être ensévelie dans un éternel oubli ; car,
à qui confiérais-je mon
secret, et un dépôt si précieux ? Que
vous seriez cruel, Achmet, de m' avoir
si peu épargnée dans le moment fatal
que je vous donnai tant de preuves de
ma foiblesse ! Fasse le ciel qu' il n' en
naisse point de fruit qui puisse me la
reprocher toute ma vie. Je l' espere ;
un tems assez considérable s' est déjà
écoulé sans aucune marque sensible :
jusqu' à présent mes remords seuls me
reprochent mon crime.

p197

Adieu, cher Achmet, je suis peut-être
une imprudente de vous écrire. Si
c' est une faute, c' est la dernière que
je commets à votre égard. Adieu donc
pour la dernière fois ; adieu, le plus aimable
des mortels. Je vais travailler à
vous oublier. Heureuse, si je puis en
venir à bout ! Adieu.

LETTRE D'ATALIDE

*à Achmet Dely-Azet, bacha à trois
queues.*

je serois indigne de tous les bienfaits
que j' ai reçus de vous, cher Achmet,
si je ne vous en témoignoïs pas
ma reconnaissance. Elle est des plus
vives. Enfin le sort m' a rejointe à ma
chere Emilie, et c' est du fond de ma
solitude que je vous écris, rien n' a pu
modérer mon ardeur. J' ai déjà pris
le voile sacré des vierges, epouses du

p198

dieu qui me soutient dans ma carriere.
Je triomphe des foiblesses de mon
coeur, et l' habit blanc que je porte me
fait oublier que j' ai perdu mon innocence.
Puisse le dieu que je sers l' oublier
aussi.
à quoi avez-vous pensé d' écrire à
Madame De Chambertin de me retenir
auprès d' elle ? J' ai résisté à vos prieres
et à vos larmes : comment avez vous
cru que je céderois aux siennes ? Ne
m' êtes-vous pas plus cher que tout le
monde ensemble ? Le ciel m' est témoin
que si j' avois pu vivre avec vous
sans crime, j' y serois encore : oui,
Achmet, si j' osois regretter mon esclavage,
peut-être aurois-je la foiblesse
de pleurer mes fers rompus.
Croiriez-vous que la vie que je mene
en France dans un monastere differe
bien peu de celle que je menois avec
vous ? Que voyois-je dans votre serrail ?
Un grand nombre de jeunes
filles aimables se disputer la gloire de
vous aimer le plus, et occupées sans

p199

cesse du bonheur de plaire à leur cher
maître. Nous avons ici les mêmes occupations.
L' amour occupe tous les
momens de notre vie, il ne fait que
changer d' objet. Ici nous suivons à peu
près la même regle que dans vos serrails :
nous avons également un maître

à servir.

à peine sommes-nous éveillées, que
nous devons penser à lui. Sorties du
lit notre premier soin est de l' aller visiter
en corps, en nous prosternant à
ses pieds. Il daigne nous écouter avec
bonté, non point comme ses esclaves,
mais comme ses chastes epouses : il
nous donne même à toutes un nom si
doux. Il préside sans cesse à nos actions :
il ne nous perd jamais de vue. C' est
lui-même qui nous enflamme du pur
amour que nous avons pour lui : il
échauffe nos coeurs de cette douce tendresse
qui fait chérir les larmes que
l' on répand. En un mot, il est notre
amant, notre epoux, notre pere.
Nous l' offensons chaque jour, et chaque

p200

jour il nous pardonne. Il se contente
de notre repentir : il a pitié de notre
foiblesse : et je ne l' aimerois pas,
Achmet ? Je serois bien ingrate. Je
vous ai sacrifié mon coeur, et toutes
mes pensées ; mon corps même fut
esclave de vos desirs. Tandis que je
fus à vous, j' ai changé de maître : un
dieu vous a succédé. Ferois-je moins
pour lui que je n' ai fait pour vous ?
Ce seroit être injuste. Toutes mes
pensées s' élèvent à présent vers le ciel.
Mon coeur y seroit aussi tout entier,
si vous ne le reteniez attaché à la terre.
Oui, mes yeux se tournent encore
quelquefois du côté de Constantinople,
et souvent les larmes que je crois
donner au souvenir de mes désordres
passés, ne coulent que pour vous. C' est
ainsi que je m' abuse souvent, et que
j' ai peine à démêler les sentimens de
mon coeur. Quand je crois que Dieu
l' occupe entièrement, et que j' y descends
un moment avec lui, je suis
toute étonnée de vous y appercevoir

p201

encore tendre et respectueux. Combien de fois il m' a semblé y entendre votre voix. Dans ces momens critiques, foible, timide, je vole aux pieds des autels, je les tiens embrassés, et le dieu que je sers ne m' abandonne pas. Bientôt par sa suprême puissance, une douce joie et une tranquillité parfaite s' emparent de mes sens. Je vous regarde alors Achmet, du haut du ciel. Je contemple avec force toute ma faiblesse passée. J' en rougis. Mais quand, pleine d' une tendre compassion, je veux revenir à vous pour vous entraîner après moi, mon coeur reste si fort attaché au votre, que j' ai peine à m' en dégager moi-même. C' est ainsi que le dieu que j' adore multiplie mes victoires en multipliant mes combats. Il permet quelquefois que je vous regrette, et que je retourne à vous, pour me procurer le mérite de lui offrir chaque jour le sacrifice de mes plus chers désirs. Au milieu de toutes mes agitations,

p202

mon coeur est toujours content. Pense-t-il à vous, il est heureux ; Dieu l' appelle-t-il à lui, il gémit de ses fautes, avec joie, avec confiance. Est-il dans vos fers ? Il s' y plait : les voit-il brisés, il en rend grâces à celui qui le fait triompher.

Il est juste de vous rendre compte de l' usage que j' ai fait des présens dont vous m' avez comblée. Je vous dois aussi un petit récit de ce qui m' est arrivé depuis mon départ de Constantinople.

Vous savez qu' à peine je fus entrée dans le vaisseau, qu' il mit à la voile. On me conduisit dans la chambre qui m' étoit destinée. Je m' y enfermai aussitôt pour m' abandonner aux larmes. Je voyois à regret fuir devant moi ces rivages heureux que vous m' avez rendus si chers : mes yeux et mon coeur y demeuroient attachés. Ils disparurent enfin ces bords chéris : en vain ma foible vue les cherchoit encore. Les tours de Constantinople s' étoient

p203

confondues dans les mers : je ne voyois plus que le ciel et l' eau. J' avois oublié le dieu de mes peres. Il me rendit pour mon supplice ce même amour qui avoit fait tout mes plaisirs. Je me sentis tout d' un coup brûler pour vous de la passion la plus violente. Dans mon désespoir je souhaitai mille fois être dans vos bras : je regrettai vos caresses. Je vous appellai à haute voix, comme une furieuse. Quoi ! Je ne vous reverrai plus, cher Achmet, m' écriai-je dans les transports de la passion la plus vive ! C' est donc pour toujours que je vous perds ? Mourons, il est tems, puisque je ne vis plus pour vous.

Je serois morte en effet de douleur ; mais Dieu n' abandonne jamais ceux qu' il veut sauver. Il rendit bientôt le calme à mon ame agitée : mes larmes disparurent. Je demurai moi-même surprise de ma tranquillité. Mes premiers soins furent de lui en rendre grace. De nouvelles forces se joignirent

p204

à celles que j' avois déjà reçues. J' étois une autre personne. Je regardois indifféremment les divers pays que nous cotoyons, et j' en vins jusqu' à dire d' un oeil sec ; là est la Turquie... enfin après une navigation des plus heureuses nous arrivâmes à Toulon, d' où je me rendis à Lyon.

C' est là que j' eus le bonheur de voir l' aimable Marquise De Chambertin. Par l' amitié qu' elle m' a témoignée, à votre recommandation, je juge de celle qu' elle avoit pour vous. Avec quelle ardeur ne me demanda-t-elle pas des nouvelles de son cher Achmet ? La joie étoit peinte dans ses yeux quand je lui en parlois, et la tristesse lui succédoit bientôt, quand je cessois de l' en entretenir.

Cette dame me félicita sur le
bonheur que j' avois eu de vous fixer,
et de vivre si long-tems sous votre aimable
puissance. Achmet, me dit-elle,
m' a souvent entretenue à Paris de sa
chere Atalide ; et par tout le bien qu' il
m' en dit, il me fit souvent desirer de

p205

vous voir. Je ne croyois pas, ajouta-t-elle,
que la chose fût possible. Je
n' avois nulle envie de passer à Constantinople.
Hé, comment pouvois-je
m' imaginer que vous ne reviendriez
jamais en France. Quand j' aurois pu
me persuader qu' un repentir vous y eût
rappelée, le moyen de croire qu' Achmet,
dont vous dépendiez entièrement,
y eût consenti ? Ce n' est pas, poursuivit-elle,
qu' il ne soit le plus généreux
des hommes : j' en ai des preuves qui
ne me permettent pas d' en douter. Dans
un tems où tout étoit contre moi, jusqu' à
mes reproches, il m' a secourue
sans me connoître.
Madame De Chambertin finit par me
conjurant de demeurer avec elle le reste
de mes jours, en me montrant la lettre
que vous lui écriviez à ce sujet ; mais
la voix qui parloit à mon coeur m' appelloit
ailleurs. Je ne demeurai que
peu de jours à Lyon, où je pris la diligence
pour Paris.
Je revis enfin les rives de la Seine.

p206

Je ne sais quel charme secret s' empare
de tous nos sens à l' approche du pays
qui nous a vu naître, et qui renferme
nos parens. Plus j' approchois de Paris,
plus ma joie redoubloit ; et mon coeur
s' abandonnoit à des transports que je
n' avois pas encore éprouvés.
J' arrivai enfin dans la maison de ma
mere, que je trouvai travaillant avec
Héloïse, l' aînée de mes soeurs. Quelle
tendre entrevue ! Qui pourroit peindre

la vivacité de la joie et de l' amitié que nous nous témoignâmes de part et d' autre ? Ma mere revoyoit une fille qu' elle aimoit, et à qui elle devoit tout ce qu' elle tenoit de vous. Il n' en étoit pas de même d' Héloïse. Réduite à un état misérable, elle voyoit avec peine une cadette encore passable, et capable de lui enlever ceux qui conservoient quelque bonté pour elle. Outre cela, je paroissais dans une situation plus brillante que la sienne. C' étoit assez pour lui déplaire. On n' aime pas à être humilié. Elle n' ignoroit pas les bontés

p207

que vous aviez eues pour moi. Le premier de ses regards me dévoila tous ses sentimens ; sans y faire beaucoup d' attention, je me jettai avec vivacité au cou de ma mere, qui me reçut dans ses bras avec des transports de joie qu' on ne peut exprimer. Quoi ! Je te revois, chere Atalide, me dit-elle ? Que de larmes tu m' as coûté ! Par quel bonheur jouis-je du plaisir de t' embrasser ? Est-ce Achmet qui te ramene ? Hélas ! Ma tendre mere, lui répondis-je, permettez-moi de me livrer un moment toute entiere au bonheur que j' ai de vous serrer entre mes bras, nous parlerons d' Achmet une autre fois. Qu' il vous suffise de savoir qu' il est le plus généreux des hommes, et que ce qu' il vient de faire pour moi efface tout ce qu' il a déjà fait. Après les démonstrations de l' amitié la plus parfaite, je demandai des nouvelles d' Emilie et de Lucile. J' appris que la premiere étoit plus contente que jamais dans sa vocation, et que la

p208

seconde, entièrement consacrée à l' amour, n' étoit occupée que de ses mysteres. J' applaudis à l' heureux sort de l' une, et je donnai des larmes à celui

de l' autre. Vous pleurez, me dit
Héloïse : sont-ce les douceurs qu' Achmet
vous faisoit goûter en Turquie que
vous regrettez ? L' âge nous rend toutes
deux, je le vois, le triste exemple de
l' inconstance des hommes. C' est ainsi
que mon aînée tâchoit de rapprocher
mon âge du sien, et regardoit comme
déjà arrivé ce qu' elle avoit souhaité
d' abord. Non, lui dis-je, je n' ai point
à me plaindre d' Achmet. Si j' étois ambitieuse,
les présens dont il ma comblée
à mon départ me mettroient en
état de me passer de tout le monde ;
mais je ne viens en France que pour
me consacrer à Dieu. C' est, reprit-elle
avec un souris malin, c' est le parti
que prennent d' ordinaire les filles qui
ont passé, comme nous, leur jeunesse
dans les plaisirs : car ne vous imaginez
pas que je croie que votre turc, tout

p209

généreux qu' il est, vous ait tant aimée
inutilement. Envain il nous a dit qu' il
n' avoit que de l' estime pour vous : sa
foiblesse ici pour le sexe prouve assez
celle qu' il a eue à votre égard. Achmet
n' est pas homme à vous renvoyer comblée
de ces beaux présens, sans vous
les avoir fait acheter : je le connois.
Quoi qu' il en soit, ma soeur, lui dis-je,
je n' aurois que suivi votre exemple.
Suivez maintenant le mien, et venez
rejoindre Emilie. J' ai plus qu' il ne faut
pour vous et pour moi.
Héloïse, qui manquoit des choses les
plus nécessaires, frappée de ce discours,
garda un moment un profond silence,
poussa des soupirs, et laissa tomber
quelques larmes. Je redoublai mes offres
et mes prières. Dieu seul, lui dis-je,
ne peut nous tromper ; daignez écouter
sa voix qui parle au fond de votre
coeur : c' est lui, ma soeur, qui veut y
régner. Montrons-nous dignes d' un
epoux si aimable, que nous avons si
cruellement abandonné. Retournons

p210

dans son sein avec confiance ; disputons-nous
le bonheur de l' aimer le
plus. Je n' en dis pas davantage. Dieu
acheva le reste. Héloïse en un moment
parut une autre personne. Elle essuya
ses pleurs, et se jettant à mon cou avec
vivacité : chere Atalide, me dit-elle,
marchez devant moi, je vous suis.
Courons adorer ce dieu si long-tems
négligé. L' appui des hommes n' est que
foiblesse.
Héloïse me suivit en effet quelques
jours après au couvent... le
reste de vos présens, cher Achmet, a
servi à marier Lucile, la dernière de
mes soeurs. Unie à un epoux qu' elle
aime, elle passe tranquillement ses jours
avec ma mere, dans une heureuse abondance,
qu' elles tiennent de vos bienfaits.
Voilà l' histoire de ma déplorable famille.
Il ne me reste plus qu' à vous dire
un adieu éternel. Triste mot à prononcer
pour une tendre amante. Quoi ! Je
ne vous reverrai plus, cher Achmet ?

p211

Je ne jouirai jamais de votre aimable
présence ? Les jours, les mois, les années
s' écoulent sans que j' entende
prononcer votre nom ? Je ne vous écrirai
plus, et je ne recevrai plus de vos
cheres nouvelles ? Que de larmes vous
m' avez déjà coûté ! Seigneur ! Aurai-je
la force de n' en plus répandre ? Mais,
hélas ! Elles baignent encore la lettre
que je vous écris : jamais je ne les vis
couler avec tant d' abondance. Mon
coeur et mon ame voudroient se coller
avec elles sur ce papier, qui doit passer
entre vos mains. Pourquoi ne puis-je
y imprimer que mes levres ? Portez-y
les vôtres, seigneur, et baisez du moins
les larmes que vous m' arrachez, au défaut
de l' infortunée qui les verse. Mais,
que dis-je ? Infortunée : ai je donc déjà
oublié que je ne fus jamais si heureuse ?
Grand dieu, si vous ne me soutenez,
l' amante va reparoître. Où suis-je ?
Pourquoi mes pleurs redoublent-ils ?
Je ne me reconnois plus. Mon coeur

est plus sensible que jamais. Cher amant

p212

puisque je ne dois plus te revoir, qu' il
me soit du moins permis de te dire
que je t' aime plus que ma propre vie.
Cet habit, ce voile sacré, ce bandeau,
cette cellule, tout me dit que je ne
suis plus à toi. De tous tes dons, il ne
me reste que ton portrait : non, Achmet,
je n' ai pas encore eu la force de m' en
défaire. Il est présentement devant mes
yeux : je le touche. En quelles mains
le remettrai-je ? Un autre que moi auroit
un bien si précieux : non, ce n' est
qu' à toi, cher Achmet, que je puis te
rendre toi-même, je vais l' enfermer
dans cette lettre, que je trace d' une
main tremblante. Puissent, avec cette
image de ce que j' aime, m' abandonner
tous mes chagrins. C' en est fait ; je le
vois, je le baise pour la dernière fois.
Je ne vous retrouverai donc plus, Achmet,
qu' au ton de mon coeur ? Mais,
que dis-je ! N' ai-je pas encore promis
de vous en bannir, ainsi que de ma mémoire ?
Où vous trouverai-je donc !
Nulle part. J' en frémis. La mort même,

p213

triste souhait des amans malheureux, ne
peut nous réunir. Elevé dans une autre
religion que moi, mon dieu n' est pas
le vôtre. S' il vous éclairait, que de grâces
j' aurois à lui rendre ! Que de vœux
je vais lui faire ! Toutes mes prières
seront pour vous. Si du moins je pouvois
espérer vous retrouver dans la demeure
sainte qu' il me prépare, je mourrois
sans regret. Sans vous, tout dieu
qu' il est, il ne rendra jamais mon bonheur
parfait. Est-ce donc-là ce que ma
religion m' enseigne ? Il est tems de fermer
ma lettre et de vous oublier pour
toujours. Pour toujours ? ... hélas ! ...
mais, non : finissons. Adieu, Achmet.
Songez quelquefois à votre chère Atalide.

Je ne dois plus penser à vous. Je
sens que mon coeur aura bien de la peine
à tenir ce que ma bouche a promis.
Adieu. Je ne m' arrache de vos bras,
qu' en m' arrachant au monde entier. Je
suis renfermée toute vivante dans mon
tombeau. Me voilà dans le cercle étroit
de quelques arpens de terre, qu' environnent

p214

des murs élevés, rideaux
terribles qui me cachent tout l' univers ;
mais de tout cet univers, le ciel m' est
témoin que je ne regrette que vous. Le
sacrifice en est fait... mes forces
m' abandonnent ; mes sens se troublent ;
la plume me tombe des mains : je cours
aux pieds des autels. Adieu cher Achmet,
adieu ! Pour une éternité toute
entière. Ah ! Ciel... adieu ! Adieu !
Adieu.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)